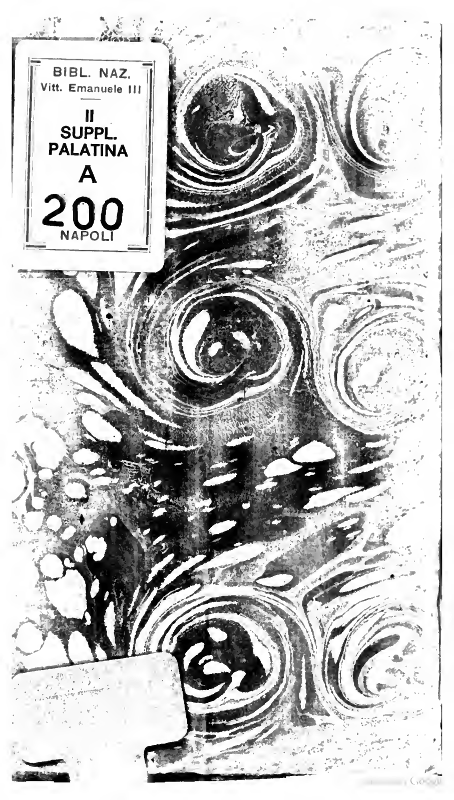



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
200
NAPOLI




V. E. III - Biblioteca Nazionale
NAPOLI





L'Autheur est representé par un Genie debout qui foule aux pieds L'attirail militaire et prie APPOLLON et MINERVE d'agréer Son ouvrage. Les Muses temoignent une agreable Surprise. CLIO demande L'ouvrage. POLHYMNIE et URANIE le Louent. THALIE, MELPOMENE, ERATE et les autres Soeurs temoignent leur contentement.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE
SAINT-EVREMOND,

Publiées sur ses Manuscrits,

AVEC

LA VIE

DE L'AUTEUR;

PAR MR. DES MAIZEAUX

Membre de la Societé Royale.

Cinquiéme Edition, revuë, corigée & augmentée.

Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.

TOME SECOND.



J. V. Schley fecit 1736.

A AMSTERDAM,

Chez COVENS & MORTIER.

M. DCC. XXXIX.



TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE
TOME SECOND.

TABLE DES PIECES.

RE-



RÉFLEXIONS
SUR LES DIVERS GE'NIES DU PEUPLE ROMAIN,
Dans les divers tems de la République.

CHAPITRE PREMIER.
De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Génie sous les premiers Rois.

IL est de l'Origine des Peuples comme des Généalogies des particuliers: on ne peut souffrir des commencemens bas &

obſcurs. Ceux-ci, vont à la chimére; ceux-là, donnent dans les fables. Les hommes ſont naturellement défectueux, & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats, les Légiſlateurs, les Conquerans, peu ſatisfaits de la condition humaine, dont ils connoiſſoient les foibleſſes & les défauts, ont cherché bien ſouvent hors d'elle les cauſes de leur merite; & de là vient que les anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu, dont ils ſe diſoient deſcendus, ou dont ils reconnoiſſoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait ſemblant d'en être perſuadés, pour perſuader les autres; & ſe ſont ſervis ingenieuſement d'une tromperie avantageuſe, qui donnoit de la veneration pour leur perſonne, & de la ſoumiſſion pour leur puiſſance.

Il y en a eu qui s'en ſont flattés ſerieuſement. Le mépris qu'ils faiſoient des hommes, & l'opinion préſomptueuſe qu'ils avoient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimeriquement une origine differente de la nôtre; mais il eſt arrivé plus ſouvent que les Peuples, pour ſe faire honneur, & par un eſprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien ſervis, ont donné cours à cette ſorte de Fables.

Les Romains n'ont pas été exemts de

cette

cette vanité. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Venus par Enée conducteur des Troyens en Italie; ils ont rafraîchi leur alliance avec les Dieux par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont cru fils du Dieu Mars, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après sa mort. Son successeur Numa n'eût rien de divin en sa race; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particuliere avec la Déesse Egerie, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses Cérémonies. Enfin les Destins n'eurent autre soin que de fonder Rome, si on les en croit. Jusques-là qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses Rois aux differens besoins de son peuple.

Je hai les admirateurs fondées sur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vrayes à admirer chez les Romains, que c'est leur faire tort que de les vouloir favoriser par des Fables. Leur ôter toute vaine recommendation, c'est les servir. Dans ce dessein, il m'a pris envie de les considerer par eux mêmes, sans aucun assujettissement à de folles opinions laissées

& reçûës. Le travail feroit ennuyeux, fi j'entrois exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuferai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de fuivre le génie de quelques tems memorables, & l'efprit different dont on a vu Rome diverfement animée.

Les Rois ont eu fi peu de part à la grandeur du Peuple Romain, qu'ils ne m'obligent pas à des confiderations fort particulieres. C'eft avec raifon que les Hiftoriens ont nommé leurs regnes, *l'enfance de Rome*; car elle n'a eu fous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il fuffira de favoir que fept Rois, au bout de deux cens tant d'années, n'ont pas laiffé un Etat beaucoup plus grand que celui de Parme ou de Mantoûe. Une feule bataille gagnée aujourd'hui en des lieux ferrés, donneroit plus d'étenduë.

Pour ces talens divers & finguliers qu'on attribuë à chacun par une myfterieufe Providence, il n'eft arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vu le fucceffeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précedé. L'un ambitieux & agiffant

ſant, a mis tout le merite dans la guerre: l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'eſt cru le plus grand politique du monde, de ſe conſerver dans la paix. Celui-là faiſoit de la juſtice ſa principale vertu: celui-ci n'a eu de zele que pour ce qui regarde la Religion. Ainſi chacun a ſuivi ſon naturel, & s'eſt plû dans l'exercice de ſon talent; & il eſt ridicule de faire une eſpece de miracle d'une choſe ſi ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuſe au Peuple Romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroiſſement qu'a eu Rome ſous les Rois: car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette difference de génie, qui fait quitter bien ſouvent le veritable interêt qu'on n'entend point, par un nouvel eſprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces inſtitutions nouvelles auroient toutes leur utilité, il arrive de la diverſité des applications, que diverſes choſes ſont bien commencées, ſans pouvoir être heureuſement achevées.

La diſpoſition étoit toute entiere à la guerre ſous Romulus. On ne fit autre

chose sous Numa que d'établir des Pontifes & des Prêtres. Tullus Hostilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux, pour les tourner à la Discipline militaire. Cette discipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit Ancus se porter aux commodités & aux embellissemens de la Ville. Le premier Tarquin, pour donner plus de dignité au Senat, & plus de majesté à l'Empire, inventa les Ornemens, & donna les marques de distinction. Le soin principal de Servius fut de connoître exactement le bien des Romains, & de les diviser par Tribus selon leurs facultés, pour contribuer avec justice & proportion aux necessités publiques. „ Tarquin le Superbe, dit Florus, rendit un grand „ service à son pays, quand il donna „ lieu par sa tyrannie à l'établissement „ de la République (1). C'est le discours d'un Romain, qui pour être né sous des Empereurs, ne laisse pas de préferer la liberté à l'empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la Ré-

(1) *Postremo, Superbi illius importuna dominatio nonnihil, immo vel plurimum profuit. Sic enim effectum est ut agitatus injuriis populus cupiditate libertatis*

République, sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois; il est certain que chacun a eu son talent particulier; mais pas un d'eux n'eut une capacité assez étenduë. Il falloit à Rome de ces grands Rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de differens Princes les diverses institutions qu'un même auroit pû faire aisément durant sa vie.

Le regne de Tarquin est connu de tout le monde, aussi bien que l'établissement de la Liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualités principales. Il marquoit d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite en peu de mots; il ne savoit ni gouverner selon les loix, ni regner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple, & si mal sûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une occasion pour se mettre en liberté, quand la mort de la miserable Lucrece la fit naître. Cette Prude-

bertatis incenderetur. FLORUS, Epitome rerum Romanarum, *Lib. I. cap.*8.

de farouche à elle-même, ne put se pardonner le crime d'un autre : elle se tua de ses propres mains, après avoir été violée par Sextus (1), & remit en mourant la vengeance de son honneur à Brutus & à Collatin. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si long-tems, & jusques alors retenuës.

Il n'est pas croyable quelle fut la conspiration des esprits à venger Lucrece. Le Peuple à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre Sextus de la mort que Lucrece se donna, que s'il l'eût tuée veritablement lui-même ; & comme il arrive dans la plûpart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du crime par la compassion qu'on avoit de cette grande vertu si malheureuse.

Vous voyez dans Tite-Live jusqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des Romains (2) : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire

(1) Fils ainé de Tarquin le Superbe. Voyez l'Article de LUCRECE dans le DICTIONAIRE de Mr. Bayle.

(2) TIT 3-

naire dans les grandes révolutions, où
violence produit les mêmes effets que
vertu héroïque, quand la discipline
accompagne. Il est certain que Brutus
servit admirablement des dispositions
u peuple (3): mais de le bien définir,
est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admi-
ée de tout le monde, en a fait admirer
fondateur, sans examiner beaucoup ses
ctions. Tout ce qui paroît extraordi-
aire, paroît grand, si le succès est heu-
eux: comme tout ce qui est grand, pa-
oît fou, quand l'évenement est contrai-
e. Il faudroit avoir été de son siecle,
même l'avoir pratiqué, pour savoir s'il
t mourir ses enfans par le mouvement
'une vertu heroïque, ou par la dureté
l'une humeur farouche & dénaturée.

Je croirois pour moi, qu'il y a eu beau-
oup de dessein en sa conduite. La pro-
onde dissimulation dont il usa sous le
egne de Tarquin, me le persuade; aussi
bien que son adresse à faire chasser Colla-
tinus

(2) Tite-Live, Livre I. Chap. 59.
(3) Voyez dans le Dictionaire de Mr. Bayle, l'Article, Brutus, (*Lucius Junius*).

tinus du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalut sur toutes choses; & que dans ce dur & triste choix de se perdre ou de perdre les siens, un interêt si pressant l'emporta sur le salut de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée? Collatinus se ruina pour favoriser ses neveux: celui-ci se rendit maître du public par la punition rigoureuse de ses enfans. Ce qu'on peut dire de fort assûré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche: c'étoit le génie du tems. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, & a produit fort long-tems depuis, des vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les commencemens de la République.

DANS les premiers tems de la République, on étoit furieux de Liberté & de bien public: l'amour du pays ne laissoit

laiſſoit rien aux mouvemens de la nature. Le zele du citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une juſtice farouche, le pere faiſoit mourir ſon propre fils, pour avoir fait une belle action qu'il n'avoit pas commandée : tantôt on ſe dévouoit ſoi-même, par une ſuperſtition auſſi cruelle que ridicule; comme ſi le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été inſtituée pour nous faire vivre avec moins de danger, & plus à nôtre aiſe. La vaillance avoit je ne ſai quoi de feroce, & l'opiniâtreté des combats tenoit lieu de ſcience dans la guerre. Les conquêtes n'avoient encore rien de noble : ce n'étoit point un eſprit de ſuperiorité qui cherchât à s'élever ambitieuſement au deſſus des autres. A proprement parler, les Romains étoient des voiſins fâcheux & violens, qui vouloient chaſſer les juſtes poſſeſſeurs de leurs maiſons, & labourer, la force à la main, les champs des autres.

Souvent le Conſul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du butin a coûté la vie : le partage des dépouilles a cauſé le banniſſement : on a refuſé d'al-

ler à la guerre ſous certains chefs; on n'a pas voulu vaincre ſous d'autres. La ſédition ſe prenoit aiſément pour un effet de la liberté, qui croyoit être bleſſée par toute ſorte d'obéïſſance, même aux Magiſtrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choiſis.

Le génie de ce peuple étoit ruſtique comme farouche. Les Dictateurs ſe tiroient quelquefois de la charruë, qu'ils reprenoient quand l'expedition étoit achevée; moins par le choix d'une condition tranquile & innocente, que pour être accoûtumés à une ſorte de vie ſi inculte. Pour cette Frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choſes ſuperfluës, ou une abſtinence volontaire des agréables; mais un uſage groſſier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne déſiroit point les richeſſes qu'on ne connoiſſoit pas: on ſe contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus: on ſe paſſoit des plaiſirs, dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces vieux Romains pour les premieres gens de l'Univers; car leur poſterité a conſacré juſqu'aux moindres de leurs actions, ſoit qu'on

qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages, soit que les neveux glorieux en tout, ayent voulu que leurs ancêtres eussent les vertus quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Je sai bien qu'on peut alleguer certaines actions d'une Vertu si belle & si pure, qu'elles serviront d'exemples dans tous les siecles: mais ces actions étoient faites par des particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce tems-là; ou c'étoient des actions singulieres qui échapant aux hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des mœurs si rudes & si grossieres, convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de raison. Mais cette qualité considerée en elle-même, étoit, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne merite de respect que par la recommendation de l'antiquité, & pour avoir donné commencement à la plus grande puissance de l'Univers.

Chapitre III.

Des premieres Guerres des Romains.

Les premieres Guerres des Romains ont été très-importantes à leur égard; mais peu memorables, si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il est certain que l'interêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la domination des Tarquins; puisque Rome ne se sauva du ressentiment de Coriolanus que par les larmes de sa mere; & que la défense du Capitole fut la derniere ressource des Romains, lors qu'après la défaite de leur armée, leur ville même fut prise par les Gaulois. Mais considerant ces expeditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plûtôt des tumultes, que de veritables guerres: & à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vû l'espece d'Art militaire que pratiquoient les Romains en ces tems-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des

des Barbares des gens qui ôtoient la bride aux chevaux, pour donner plus d'impetuoſité à la Cavalerie; des gens qui ſe repoſoient de la ſureté de leur garde ſur des oyes, & ſur des chiens, dont ils puniſſoient la pareſſe, ou recompenſoient la vigilance. Cette façon groſſiere de faire la guerre a duré aſſez long-tems: les Rômains ont fait même pluſieurs conquêtes conſiderables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient à faire à des ennemis moins courageux & plus ignorans; mais parce que les chefs s'appelloient des *Conſuls*, que les troupes ſe nommoient des *Legions*, & les ſoldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des noms, qu'à la verité des choſes: & ſans conſiderer la difference des tems & des perſonnes, on a voulu que ce fuſſent de mêmes armées ſous Camille, ſous Manlius, ſous Cincinnatus, ſous Papyrius Curſor, ſous Curius Dentatus; que ſous Scipion, ſous Marius, ſous Sylla, ſous Pompée, & ſous Céſar.

Ce qu'il y a de veritable dans les premiers tems, c'eſt un grand courage, une grande

grande auſtérité de mœurs, un grand amour pour la patrie: une valeur égale dans les derniers, beaucoup de ſcience en ce qui regarde la guerre & en toutes choſes, mais beaucoup de corruption.

Il eſt arrivé de là, que les gens-de-bien, à qui le vice & le luxe étoient odieux, ne ſe ſont pas contentés d'admirer la probité de leurs ancêtres, s'ils n'étendoient leur admiration ſur tout; ſans diſtinguer en quoi ils avoient du merite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à ſe plaindre de leur ſiecle, ont donné mille loüanges à l'antiquité, dont ils n'avoient rien à ſouffrir; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit, ont fait valoir par fantaiſie ce qu'on ne voyoit plus. Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de diſcernement; & ſachant que tous les ſiecles ont leurs défauts & leurs avantages, ils jugeoient ſainement en leur ame du tems de leurs peres, & du leur propre: mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois ſans raiſon; *Majores noſtri, Majores noſtri*, comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration ſi générale, les Hiſto-

Historiens ont pris aussi-tôt le même esprit de respect pour les anciens ; & faisant un heros de chaque Consul, ils n'ont laissé manquer aucune vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'avoue qu'il y avoit beaucoup de merite à la servir : mais c'est une chose differente de celle dont nous parlons ; & on peut dire veritablement que les bons Citoyens étoient chez les vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

Contre l'opinion de Tite-Live sur la guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains (1).

J'ADMIRE jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite-Live de ces vieux Romains, & ne comprens pas comment un homme de si bon esprit, a voulu chercher une idée

(1) Ce n'est qu'une supposition de Tite-Live, qui examine ce qui seroit vrai-semblablement arrivé, si Alexandre avoit fait la guerre aux Romains. Voyez le IX. Livre de la I. *Décade.*

idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il fait descendre en Italie ce Conquerant avec aussi peu de forces qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de Macedoine. Il devoit se souvenir qu'un simple General des Carthaginois a passé les Alpes avec une armée de quatre-vingts mille combatans.

Ce n'est pas assez, il donne autant de capacité pour la guerre à Papyrius Cursor, & à tous les Consuls de ce tems-là, qu'en eut Alexandre; bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très-imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les Romains aucun bon usage de la Cavalerie. Ils savoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du combat, & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les ennemis, quand ils étoient en déroute. Il est certain que les Romains faisoient consister leurs forces dans l'Infanterie, & comptoient pour peu de chose le combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Legions sur tout avoient un grand mépris pour la Cavalerie des ennemis, jusqu'à la guerre de Pyrrhus, où les Thessaliens leur donnerent lieu de chan-

ger

r de ſentiment. Mais celle d'Annibal
ır donna depuis de grandes frayeurs;
ces invincibles Legions en furent quel-
e tems ſi épouvantées, qu'elles n'o-
ent deſcendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au tems de Papyrius, on
ſavoit, pour ainſi dire, ce que c'é-
it que de Cavalerie; on ne ſavoit en-
re ni ſe poſter, ni camper dans aucun
dre: car ils avouent eux-mêmes qu'ils
prirent à former leur camp ſur celui
Pyrrhus, & qu'auparavant ils avoient
ûjours campé en confuſion. On n'i-
ıoroit pas moins les Machines & les Ou-
ages neceſſaires pour un grand Siege:
qui venoit, ou du peu d'invention de
peuple nullement induſtrieux, ou de
que n'y ayant preſque jamais de vieil-
s armées, on ne donnoit pas le loiſir
ıx hommes de mener les choſes à leur
rfection.

Rarement une armée paſſoit des mains
un Conſul dans celle d'un autre: plus
rement encore celui qui commandoit
s Legions en conſervoit le commande-
ent, ſon terme expiré. Ce qui étoit
lmirable pour la conſervation de la Ré-
ıblique; mais fort oppoſé à l'établiſſe-
ment

ment d'une bonne armée. Pour faire voir quelle étoit la jaloufie de la liberté, c'eft qu'après la défaite de Trafimene, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, Fabius à peine avoit arrêté l'impetuofité d'Annibal par la fagaffe de fa conduite, qu'on lui fubftitua des Confuls. Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la moderation de Fabius; & cependant l'appréhenfion d'un mal éloigné l'emporta fur la neceffité prefente.

Il eft vrai que les deux Confuls fe gouvernerent prudemment dans cette guerre. Ils ruïnoient infenfiblement Annibal comme ils rétabliffoient la République, quand par la même raifon on mit en leur place Terentius Varro, un préfomptueux, un ignorant, qui donna la bataille de Cannes, & la perdit; qui réduifit les Romains à une telle extrémité, que leur vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les fauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avoit encore un autre inconvenient qui empêchoit de donner toûjours aux armées les chefs les plus capables de les commander. Les deux Confuls ne pouvant

ıt être Patriciens, & les Patriciens ne
ıvant souffrir qu'ils fussent tous deux
ne race Plébéïenne, il arrivoit d'ordi-
re que le premier nommé étoit un
mme agréable au peuple, qui devoit
élection à la faveur; & celui qu'on
voulu choisir pour son merite, se
uvoit exclus bien souvent, ou par
ɔposition du peuple, s'il étoit Patri-
n, ou par l'intrigue & les artifices des
ıateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur
ſſance. C'étoit tout le contraire dans
mée des Macédoniens, où les chefs
es soldats subsistoient ensemble depuis
tems incroyable : c'étoit le vieux
ps de Philippe, renouvellé de tems
tems, & augmenté selon les besoins
Alexandre. Ici, la valeur de la Ca-
erie égaloit la fermeté de la Phalan-
; à qui même on peut donner l'a-
tage sur la Legion, puisque dans la
rre de Pyrrhus les Légions n'o-
nt se trouver opposées à quelques
erables Phalanges de Macedoniens
ıaffés. Ici, l'on entendoit égale-
nt la guerre de siege, & la guer-
de campagne. Jamais armée n'a eu
ire à tant d'ennemis, & n'a vu
t de climats differens. Que si la di-
versité

versité des pays où l'on fait la guerre, & celle des nations qu'on assujettit, peuvent former nôtre experience; comment les Romains entreroient-ils en comparaison avec les Macédoniens, eux qui n'étoient jamais sortis d'Italie, qui n'avoient vu d'autres ennemis que de petits peuples voisins de leur République? La discipline étoit grande veritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenuë plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des Capitaines experimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance: ce qui faisoit dire à Fabricius, que *les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes.*

Dans la premiere de Carthage, Regulus défit en Afrique les Carthaginois en tant de combats, qu'on les regardoit déja comme tributaires des Romains. On n'en étoit plus que sur les conditions, qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un Lacédémonien, nommé Xantipe, arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec, hom-

homme de valeur & d'experience, s'informa de l'ordre qu'avoient tenu les Carthaginois, & de la conduite des Romains. S'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la guerre; & à force d'en discourir parmi les soldats, le bruit vint jusqu'au Senat de Carthage du peu de cas que ce Lacédémonien faisoit de leurs ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre; & Xantipe après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs troupes.

Dans un miserable état, où l'on desespere de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même: ainsi les jalousies fatales au merite des étrangers, vinrent à ceder à la necessité; & les plus puissans, pressés de l'appréhension de leur ruïne, s'abandonnerent à la capacité de Xantipe sans envie. Je ferois une histoire, au lieu d'alleguer un exemple, si je m'étendois davantage: il suffit de dire que Xantipe s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'armée des Carthaginois, & sut si bien se prévaloir de l'ignorance des Ro-

Romains, qu'il remporta sur eux une des plus entieres victoires qui se soit jamais gagnée. Les Carthaginois hors de peril, furent honteux de devoir leur salut à un Etranger; & revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte, en se défaisant de celui qui les avoit défaits des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échaper (1); mais il est certain que n'étant plus à la tête de leurs troupes, les Romains reprirent aisément la superiorité qu'ils avoient euë.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde guerre Punique, on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres: & en effet, lors qu'il vouloit donner de la confiance

(1) Appien dit que les Carthaginois renvoyerent Xantipe dans leurs galeres avec de beaux presens; mais qu'ils donnerent ordre aux Capitaines des galeres de le faire jetter dans la mer, avec tous les autres Lacedemoniens. Voici les propres termes d'Appien: je me contenterai de les rapporter suivant la version Latine. *Xanthippo*, dit-il, *sua felicitas perniciem attulit: Carthaginienses enim, ne Lacedæmo-*

fiance à ſes ſoldats, il ne leur diſoit jamais que les ennemis manquoient de courage ou de fermeté, car ils éprouvoient le contraire aſſez ſouvent; mais il les aſſuroit qu'ils avoient à faire à des gens peu entendus dans la guerre.

Il eſt de cette Science comme des Arts & de la politeſſe : elle paſſe d'une nation à une autre, & regne en divers tems en differens lieux. Chacun ſait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point. Philippe l'emporta ſur eux; & toutes choſes arriverent à leur perfection ſous Alexandre, lors qu'Alexandre ſeul ſe corrompit. Elle demeura encore chez ſes Succeſſeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois; & quelque vanité qu'ayent eu les Romains, ils l'ont appriſe de lui par l'experience de leurs défaites, par des réflexions ſur leurs fautes, & par l'obſervation de la conduite de leur ennemi.

On en demeurera d'accord aiſément, ſi on

cedæmoniorum videretur tanta victoria, finxerunt ſe velle Xanthippum, egregiè donatum, honoris cauſa cum triremibus in patriam remittere: quarum præfectis mandarunt ut eum cum cæteris Laconibus in altum mergerent: ſic ille pœnas dedit pro navata opera ſtrenua. Rom. Histor. de bellis Punicis liber.

on confiderer que les Romains n'ont pas commencé de réfifter à Annibal, quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les batailles. On avoit armé les efclaves; on avoit compofé des armées de nouveaux foldats. La verité eft, qu'on lui a fait de la peine feulement quand les Confuls font devenus plus habiles, & que les Romains en general ont mieux fu faire la guerre.

Chapitre V.

Le Génie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la guerre.

MON deffein n'eft pas de m'étendre fur les Guerres des Romains; je m'éloignerois du fujet que je me fuis propofé: mais il me femble, que pour connoître le génie des tems, il faut confiderer les peuples dans les diverfes affaires qu'ils ont euës; & comme celles de la guerre font fans doute les plus remarquables, c'eft-là que les hommes doivent être particulierement obfervés, puifque la difpofition des efprits, & que les bonnes & les

les mauvaiſes qualités y paroiſſent davantage.

Dans les commencemens de la République, le Peuple Romain, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque choſe de farouche. Cette humeur farouche ſe tourna depuis en auſtérité. Il ſe fit enſuite une vertu ſevere, éloignée de la politeſſe & de l'agrément, mais oppoſée à la moindre apparence de corruption. C'étoient-là les mœurs des Romains, quand Pyrrhus paſſa en Italie au ſecours des Tarentins. La ſcience de la guerre étoit alors médiocre; celle des autres choſes inconnuë. Pour les Arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort groſſiers. On manquoit d'invention, & on ne ſavoit ce que c'étoit que d'induſtrie: mais il y avoit un bon ordre & une diſcipline exactement obſervée, une grandeur de courage admirable, plus de probité avec les ennemis qu'on n'èn a d'ordinaire avec les citoyens. La juſtice, l'intégrité, l'innocence étoient des vertus communes. On connoiſſoit déja les richeſſes, & on en puniſſoit l'uſage chez les particuliers. Le déſintereſſement alloit quaſi à l'excès; chacun ſe faiſant un devoir de negliger

ſes affaires pour prendre ſoin du public, dont le zele alors tenoit lieu de toutes choſes.

Après avoir parlé de ces vertus, il faut venir aux actions qui les font connoître. Un Prince eſt eſtimé homme de bien, qui oppoſant la force à la force, n'employe que des moyens ouverts & permis, pour ſe défaire d'un ennemi redoutable. Mais, comme ſi nous étions obligés à la conſervation de ceux qui nous veulent perdre, de les garentir des embûches qui leur ſont dreſſées par d'autres, & de les ſauver d'une trahiſon domeſtique ; c'eſt l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple. En voici un du tems dont j'ai à parler. Les Romains défaits par Pyrrhus, & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils feroient contraints de ſuccomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en uſerent comme je vais dire.

Un Medecin en qui Pyrrhus avoit confiance, vint offrir à Fabricius de l'empoiſonner, pourvu qu'on lui donnât une recompenſe proportionnée à un ſervice ſi important. Fabricius effrayé de l'horreur du crime, en informe incontinent le Senat,

nat, qui déteſtant une action ſi noire, auſſi bien que le Conſul, fit donner avis à Pyrrhus de prendre garde ſoigneuſement à ſa perſonne; ajoûtant que le Peuple Romain vouloit vaincre par ſes propres armes, & non pas ſe défaire d'un ennemi par la trahiſon des ſiens.

Pyrrhus, ou ſenſible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la paix; & pour y porter les Romains plus aiſément, il leur renvoya deux cens priſonniers ſans rançon. Il fit offrir des preſens aux hommes conſiderables: il en fit offrir aux Dames; & n'oublia rien, ſous prétexte de gratitude, pour faire gliſſer parmi eux la corruption. Les Romains, qui n'avoient ſauvé Pyrrhus que par un ſentiment de vertu, ne voulurent recevoir aucune choſe qui eût le moindre air de reconnoiſſance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de priſonniers. Les preſens furent refuſés de l'un & de l'autre ſexe: & on lui fit dire pour toute réponſe, qu'on n'entendroit jamais à la paix, qu'il ne fût ſorti d'Italie.

Parmi une infinité de choſes vertueuſes qui ſe pratiquerent alors, on admire entre

 autres

autres le grand desintereſſement de Fabricius & de Curius, qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injuſtice à leur refuſer une grande approbation. Il faut conſiderer pourtant que c'étoit une qualité générale de ce tems-là, plûtôt qu'une vertu ſinguliere de ces deux hommes. Et en effet, puiſqu'on puniſſoit les richeſſes avec infamie, & que la pauvreté étoit recompenſée avec honneur, il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à ſavoir bien être pauvre. Par-là on s'élevoit aux premieres charges de la République, où exerçant une grande autorité, on avoit plus beſoin de moderation que de patience. Je ne ſaurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde; elle ne manque jamais que des choſes dont nôtre interêt ou nôtre plaiſir eſt de manquer. A dire vrai, ces ſortes de privations ſont délicieuſes; c'eſt donner une jouïſſance exquiſe à ſon eſprit de ce que l'on derobe à ſes ſens.

Mais que ſait-on ſi Fabricius ne ſuivoit pas ſon humeur? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diverſité des choſes ſuperfluës, qui goûteroient en repos avec douceur les com-

commodes, & même le neceſſaires. Cependant les faux connoiſſeurs admirent une apparence de moderation, quand la juſteſſe du diſcernement feroit voir le peu d'étenduë d'un eſprit borné, ou le peu d'action de quelque ame pareſſuſe. A ces gens-là, ſe paſſer de peu, c'eſt ſe retrancher moins de plaiſirs que de peines. Je dirai plus; quand il n'eſt pas honteux d'être pauvre, il nous manque moins de choſes pour vivre doucement dans la pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les richeſſes. Penſez-vous que la condition d'un Religieux ſoit malheureuſe, lorſqu'il eſt conſideré dans ſon Ordre, & qu'il a de la réputation dans le monde ? Il fait vœu d'une Pauvreté qui le délivre de mille ſoins, & ne lui laiſſe rien à deſirer qui convienne à ſa profeſſion & à ſa vie. Les gens magnifiques pour la plûpart ſont les veritables pauvres : ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les plaiſirs des autres ; & tandis qu'ils expoſent leur abondance, dont les étrangers jouïſſent plus qu'eux, ils ſentent en ſecret leur neceſſité avec leurs femmes & leurs enfans, & par l'importunité des

créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruïnées.

Revenons à nos Romains, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire que voudra la pauvreté de Fabricius ; je louë sa prudence, & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une saliere d'argent, pour se donner le credit de chasser du Senat un homme (1) qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs davantage (2). Outre que c'étoient les mœurs de ce tems-là ; le vrai interêt étoit, de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les hommes ont établi la Societé par un esprit d'interêt particulier; cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les solitudes. Tant qu'ils y trouvent non seulement la commodité, mais la gloire & la puissance, sauroient-ils mieux faire que de se donner tout-

(1) P. Cornelius Rufinus.
(2) Quinze marcs d'argent.

tout-à-fait au public, dont ils tirent tant d'avantages?

Les Décies qui se devoüerent pour le bien d'une Societé dont ils alloient n'être plus, me semblent de vrais fanatiques: mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont euë pour une République reconnoissante, qui avoit autant de soin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente Rome en ce tems-là comme une vraye Communauté, où chacun se desaproprie pour trouver un autre bien dans celui de l'Ordre. Mais cet esprit-là ne subsiste guere que dans les petits Etats. On méprise dans les grands toute apparence de pauvreté; & c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des richesses. Si Fabricius avoit vêcu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de mœurs, où il auroit été inutile à sa patrie: & si les gens-de-bien des derniers tems avoient été de celui de Fabricius, ou ils eussent rendu leur probité plus rigide, ou ils auroient été chassez du Senat comme des citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il est

raisonnable de parler de Pyrrhus, qui entre ici naturellement en tant de choses. C'a été le plus grand Capitaine de son tems, au jugement même d'Annibal, qui le mettoit immédiatement après Alexandre, & devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des negociations à la science de la guerre; mais avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la guerre: s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne savoit pas les y maintenir. Ses deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à negocier; & comme s'il eût été d'intelligence avec les ennemis, il arrêtoit ses progrès lui même. Avoit-il su gagner l'affection d'un peuple? sa premiére pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de là qu'il perdoit ses amis, sans gagner ses ennemis: car les vaincus prenoient l'esprit de vainqueurs, & refusoient la paix qu'on leur offroit; & ceux-là retiroient non seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire

d'un

d'un allié qui se faisoit sentir un vrai maître.

Un procedé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux differens interêts de ses Ministres. Il y avoit auprès de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, Cynéas & Milon. Cynéas éloquent, spirituel, habile, délicat dans les negociations, insinuoit les pensées du repos toutes les fois qu'il s'agissoit de la guerre; & quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés: où ménageant les premiers degoûts de son maître, il lui tournoit bien-tôt l'esprit à la paix, afin de rentrer dans son talent, & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'experience dans la guerre, qui ramenoit tout à la force. Il n'oublioit rien pour empêcher les traités, ou pour les rompre; conseilloit de vaincre les difficultés, & si on ne pouvoit conquerir des nations ennemies, d'assujettir en tout cas les alliées.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit Pyrrhus, tant

par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu à faire à des nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource que lui: on pourroit dire qu'il gagnoit les combats par sa vertu; mais qu'un foible & petit Etat comme le sien, ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoi qu'il en soit, à le regarder par les qualités de sa personne, & par ses actions, ç'a été un Prince admirable, qui ne cede à pas un de l'antiquité. A considerer en gros le succès des desseins, & la fin des affaires, il paroîtra souvent mal-habile, & perdra beaucoup de sa réputation. En effet, il occupa la Macédoine, & en fut chassé: il eut d'heureux commencemens en Italie, d'où il lui fallut sortir: il se vit maître de la Sicile, où il ne put demeurer.

CHAPITRE VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA Guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, & leur inspira des senti-

ſentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la verité, ils y entrerent groſſiers & préſomptueux, avec beaucoup de temerité & d'ignorance; mais ils eurent une grande vertu à la ſoutenir: & comme ils virent toutes choſes nouvelles avec un ennemi qui avoit tant d'experience, ils devinrent ſans doute plus induſtrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de ſe garentir des Elephans, qui avoient mis le déſordre dans les Legions au premier combat. Ils apprirent à éviter les plaines; & chercherent des lieux avantageux contre une Cavalerie qu'ils avoient mépriſé mal-à-propos. Ils apprirent enſuite à former leur camp ſur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre & la diſtinction des troupes, qui campoient chez eux en confuſion. Pour les choſes qui ſont purement de l'eſprit, quoique la harangue du vieil Appius eût fait chaſſer de Rome Cynéas, l'éloquence de Cynéas n'avoit pas laiſſé de plaire, & ſa dexteririté avoit été agréable.

Les preſens offerts, bien que refuſés, donnerent cependant une ſecrette vénération pour ceux qui les pouvoient faire;

& Curius si fort honoré pour sa vertu désinteressée, le fut encore davantage, quand il leur fit voir dans son Triomphe, de l'Or, de l'Argent, des Tableaux, & des Statuës. On connut alors qu'il y avoit des choses plus excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainsi des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux esprits: & le Peuple Romain touché d'une magnificence inconnuë, perdit ces vieux sentimens, où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu.

La curiosité éveilla donc les Citoyens: les cœurs mêmes commencerent à sentir avec émotion ce que les yeux avoient commencé de voir avec plaisir; & quand ces mouvemens se furent mieux expliqués, on fit paroître de veritables désirs pour les choses étrangeres. Quelques particuliers conserverent encore l'ancienne continence, comme il est arrivé depuis, & dans le tems de la République la plus corrompuë: mais enfin, il se forma une envie générale de passer la mer, pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avoit su trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venuë la premiere Guerre

de Carthage: le ſecours dónné aux Tarentins en fut le prétexte; la conquête de la Sicile le veritable ſujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les Romains ſe porterent à cette Guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur Génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage & la fermeté. Entreprendre les choſes les plus difficiles; ne s'étonner d'aucun peril; ne ſe rebuter d'aucune perte. En tout le reſte, les Carthaginois avoient ſur eux une ſuperiorité extraordinaire, ſoit pour l'induſtrie, ſoit pour l'experience de la mer, ſoit pour les richeſſes que leur donnoit le trafic de tout le monde; quand les Romains, naturellement aſſez pauvres, venoient de s'épuiſer dans la Guerre de Pyrrhus.

A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choſes. Un bon ſuccès les animoit à la pourſuite d'un plus grand, & un évenement fâcheux ne faiſoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des Carthaginois, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aiſément dans la mauvaiſe. Outre le different

ferent naturel de ces deux Peuples, la diverſe conſtitution des Républiques y contribuoit beaucoup. Carthage étant établie ſur le commerce, & Rome fondée ſur les armes; la premiere employoit des étrangers pour ſes Guerres, & les Citoyens pour ſon trafic; l'autre ſe faiſoit des Citoyens de tout le monde, & de ſes Citoyens des ſoldats. Les Romains ne reſpiroient que la guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage on demandoit toûjours la paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour ſe défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajoûter encore cette difference, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand, que par la vertu des Particuliers; au lieu que le Peuple Romain a ſouvent rétabli par ſa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence, ou la lacheté de ſes Generaux. Toutes choſes conſiderées, il ne faut pas s'étonner que les Romains ſoient demeurés victorieux; car ils avoient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avoit donné aux Romains l'envie de conquerir la Sicile ; la Conquête de la Sicile leur donna envie de jouïr des richesses qu'ils s'étoient données. La paix avec les Carthaginois, après une si rude Guerre, inspira l'esprit du repos ; & le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut-là, que les Romains introduisirent les premieres Piéces de Théatre ; & là, qu'on vit chez eux les premieres magnificences. On commença d'avoir de la curiosité pour les Spectacles, & du soin pour les plaisirs.

Les Procès, quoi qu'ennemis de la joye, ne laisserent pas de s'augmenter ; chacun ayant recours à la justice publique, à mesure que celle des particuliers se corrompoit.

L'Intemperance amena de nouvelles maladies, & les Medecins furent établis pour guérir des maux dont la continence avoit garenti les Romains auparavant.

L'Avarice fit faire de petites guerres ; la foiblesse fit apprehender les grandes. Que si la necessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joye.

On

On demandoit aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs Rebelles; & on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi c'étoit tantôt des injures, tantôt des considerations, toûjours de la mauvaise volonté, ou de la crainte; & certes on peut dire que les Romains ne furent vivre ni en amis, ni en ennemis: car ils offensoient les Carthaginois, & les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle Guerre, où ils apprehendoient de tomber, sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraye nonchalance; & ils laisserent perir les Sagontins avec tant de honte, que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les Espagnols & chez les Gaulois, après la ruine de ce miserable peuple. Le mépris des nations, dont ils furent piqués, les tira de cet assoupissement; & la descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la Guerre quelque tems avec beaucoup d'incapacité, & un grand courage; quelque tems avec plus de suffisance, & moins

moins de résolution. Enfin, la bataille de Cannes perduë leur fit retrouver leur vertu; & en excita, pour mieux dire, une nouvelle, qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

POUR voir la Republique dans toute l'étenduë de sa vertu, il faut la considerer dans la seconde Guerre de Carthage. Elle a eu auparavant plus d'austerité: elle a eu depuis de plus grandeur; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen. Peut-être que sans Brutus, il n'y auroit pas eu même de République. Si Manlius n'eût défendu le Capitole; si Camille ne fût venu le secourir, les Romains à peine libres, tomboient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici, le Peuple Romain a soutenu le Peuple Romain: ici, le génie universel de la nation a conservé la nation: ici, le

le bon ordre, la fermeté, la conſpiration générale au bien public, ont ſauvé Rome, quand elle ſe perdoit par les fautes & les imprudences de ſes Généraux.

Après la bataille de Cannes, où tout autre Etat, eût ſuccombé à ſa mauvaiſe fortune, il n'y eut pas un mouvement de foibleſſe parmi le peuple, pas une penſée qui n'allât au bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuiſerent volontairement: les Romains apportoient avec plaiſir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de ſe laiſſer pour le ſimple uſage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maiſons. Lorſqu'il s'agiſſoit de créer les Magiſtrats, la jeuneſſe, ordinairement prévenuë d'elle-même, conſultoit avec docilité la ſageſſe des plus vieux, pour donner ſes ſuffrages plus ſainement.

Les vieux Soldats venant à manquer, on donnoit la liberté aux Eſclaves, pour en faire de nouveaux; & ces eſclaves devenus Romains, s'animoient du même eſprit de leurs maîtres, pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur

deur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes resolutions aux moins sages : il arrive que les plus interessés contribuënt largement pour le bien public, quand par un autre interêt, ils craignent de se perdre avec le public eux-mêmes. Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes ; & je ne trouve rien de si admirable dans les Romains, que de leur voir envoyer des troupes en Sicile & en Espagne, avec le même soin qu'ils en envoyoient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes & d'argent, ils partagerent leurs dernieres ressources entre la défense de Rome, & le maintien de leurs Conquêtes. Un peuple si magnanime aimoit autant périr que déchoir, & tenoit pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne seroit pas le maître des autres.

Quoi qu'il soit toûjours avantageux de se conserver, je compte néanmoins entre

les

les principaux avantages des Romains d'avoir dû leur salut à leur fermeté & la grandeur de leur courage. Ce leur fi encore un bonheur d'avoir changé c génie depuis la guerre de Pyrrhus; d'a voir quitté ce désintereſſement ſi extr ordinaire, & cette pauvreté ambitieu dont j'ai parlé: autrement on n'eût pa trouvé dans Rome les moyens de la ſou tenir.

Il falloit que les citoyens euſſent du bien comme du zele pour aider la Ré publique. Si elle n'avoit pû ſecouri ſes alliés, elle en eût été abandonné Le diſcours du Conſul qui penſoit don ner de la compaſſion aux Députés d Capouë, n'excita que leur infidelité Le Senat beaucoup plus ſage, prit u ne conduite toute differente; il envoy des hommes & des vivres aux alliés qui en eurent beſoin; & de tout le ſe cours que vinrent offrir ceux de Na ples, on n'accepta que des bleds pou de l'argent.

Mais avec tant de fermeté & de bon ſens, il n'y avoit plus de Republique Ro maine, ſi Carthage eût fait pour la ruine la moindre des choſes que fit Rome pou

ſoi

ſon ſalut. Tandis qu'on remercioit un Conſul qui avoit fui (1), de n'avoir pas deſeſperé de la République, on accuſoit à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une guerre qu'il avoit déconſeillée. Plus jaloux de l'honneur de ſes ſentimens, que du bien de l'Etat ; plus ennemi du General des Carthaginois, que des Romains ; il n'oublioit rien pour empêcher les ſuccès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eus. On eût pris Hannon pour un allié du Peuple Romain, qui regardoit Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des hommes & de l'argent pour le maintien de l'armée, *que demanderoit-il*, diſoit Hannon, *s'il avoit perdu la bataille? Non, non, Meſſieurs, ou c'eſt un impoſteur, qui nous amuſe par de fauſſes nouvelles, ou un voleur public, qui s'approprie les dépouilles des Romains & les avantages de la guerre*. Ces oppoſitions troubloient du moins les ſecours, quand elles ne pouvoient

(1) Terentius Varro, qui donna la bataille de Cannes malgré ſon collegue L. Æmil. Paulus, & la perdit.

voient en empêcher la resolution. On executoit lentement ce qui avoit été resolu avec peine. Le secours enfin préparé demeuroit long-tems à partir: s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en Espagne, au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivoit donc quasi jamais; & lors qu'il venoit joindre Annibal, ce qui étoit un miracle, Annibal ne le recevoit que foible, ruiné, & hors de saison.

Ce General étoit presque toûjours sans vivres & sans argent, réduit à la necessité d'être éternellement heureux dans la guerre: nulle ressource au premier mauvais succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses nations, qui suivoient plûtôt sa personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de peuples differens, il ajoûtoit à sa naturelle severité une cruauté concertée, qui le faisoit redouter des uns, tandis que sa vertu le faisoit reverer des autres. A la verité, il ne se faisoit pas grande violence; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit ne-

neceſſaire de l'être. Cependant ſes interêts régloient quelquefois ſa cruauté, & lui donnoient même de la clemence; car il ſavoit être doux & clement pour le bien de ſes affaires, & le deſſein l'emportoit toûjours ſur le naturel.

Il faiſoit la guerre aux Romains avec toute ſorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoiſie; cherchant à ruiner ceux-là tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur alliance. Procedé bien different de celui de Pyrrhus, qui gardoit toutes ſes civilités pour les Romains, & les mauvais traitemens pour ſes Alliés.

Quand je ſonge qu'Annibal eſt parti d'Eſpagne, où il n'avoit rien de fort aſſuré; qu'il a traverſé les Gaules, qu'on devoit compter pour ennemies; qu'il a paſſé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venoient de chaſſer les Carthaginois de la Sicile: quand je ſonge qu'il n'avoit en Italie ni places, ni magaſins, ni ſecours aſſuré, ni la moindre eſperance de retraite; je me trouve étonné de la hardieſſe de ſon deſſein. Mais lors que je conſidere ſa valeur & ſa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, &

le tiens encore au deſſus de l'entrepriſe.

Les François admirent particuliérement la guerre des Gaules, & par la réputation de Céſar, & parce que s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant, à en juger ſainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en Italie. Si Céſar avoit trouvé parmi les Gaulois l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait ſur eux que de mediocres Conquêtes; car il faut avoüer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, ſans compter celles qu'il portoit lui-même. Le ſeul avantage, ſur lequel il pouvoit raiſonnablement ſe fonder, étoit la bonté de ſes troupes, & ſa propre ſuffiſance.

Il eſt certain que les Romains avoient pris une grande ſuperiorité ſur les Carthaginois dans la guerre de Sicile: mais la paix leur ayant fait licencier leur armée, ils perdoient inſenſiblement leur vigueur, tandis que leurs ennemis occupés en Eſpagne & en Afrique, mettoient en uſage leur valeur, & aqueroient de l'experience.

Ce

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie : & avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles troupes, que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les Generaux des Romains, c'étoient des hommes de grand courage, qui eussent cru faire tort à la gloire de leur République, s'ils n'avoient donné la bataille aussi-tôt que les ennemis se presentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le génie, & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius, qu'il sût l'attirer au combat, & gagner sur lui la bataille de Trébie. La défaite de Trasiméne est dûë à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'esprit superbe de Flaminius, il brûloit à ses yeux les villages de ses Alliés, & incitoit si à propos sa témerité naturelle, que le Consul prit non seulement la resolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains Détroits, où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius eut une maniere d'agir toute contraire,

la conduite d'Annibal fut auſſi toute differente.

Après la journée de Traſiméne, le Peuple Romain créa un Dictateur, & un General de la Cavalerie. Le Dictateur étoit Quintus Fabius, homme ſage, & un peu lent; qui mettoit la ſeule eſperance du ſalut dans les précautions, d'où peut naître la ſureté. En l'état où étoient les choſes, il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un combat: de ſorte qu'il ne ſongeoit qu'à raſſurer l'armée, & perdant l'eſperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir aſſez ſagement, & aſſez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le General de la Cavalerie; violent, précipité, vain en diſcours, auſſi audacieux par ſon ignorance que par ſon courage. Celui-ci mettoit l'interêt de l'Etat dans la Réputation des affaires; & penſoit que la République ne pourroit ſubſiſter, ſi elle n'effaçoit la honte des défaites paſſées par quelque choſe de glorieux. Il vouloit de la hauteur, où il falloit de la ſageſſe; de la gloire, où il étoit queſtion du ſalut.

Annibal ne fut pas longtems ſans connoître

noître ces differentes humeurs, par le rapport qu'on lui en fit, & par ses propres observations; car il presenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius, qui, bien loin de l'accepter, ne laissoit pas sortir un seul homme de son camp. Minutius, au contraire, prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuses des ennemis, & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible, ou insensible à la honte des Romains.

Annibal averti de ces discours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit devant lui le plus beau pays d'Italie; pour l'attirer au combat, ce qu'il ne put faire; ou du moins pour le décrier, en quoi il ne manqua pas de réüssir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux, conservant ses terres seules avec grand soin dans la désolation générale de la campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Pendant qu'il travailloit à ruiner la réputation de Fabius, qui lui faisoit de la peine; il n'oublioit rien pour en donner à Minutius, auquel il souhaitoit le commandement, ou du moins une

grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'apprehender, quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque leger combat avec lui, il se retiroit le premier, & lui laissoit prendre une petite superiorité, qui augmentoit son crédit parmi les Romains, & le préparoit à se perdre par une témeraire confiance. Enfin il sut employer tant d'artifice à décrier le Dictateur, & à faire estimer le General de la Cavalerie, que le commandement fut partagé, & les troupes separées: ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi, car dans la verité, ce Decret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors la vanité de Minutius n'eut plus de bornes, il méprisoit avec une égale imprudence Fabius & Annibal, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp separé, dont Annibal ne se fut pas si tôt apperçû, qu'il en approcha le sien; & sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, Minutius

se

ſe laiſſa engager dans un combat, où il fut défait.

C'eſt ainſi que ſe comportoit Annibal durant la Dictature de Fabius; & il ſe comporta quaſi de la même ſorte avec les Conſuls qui donnerent la bataille de Cannes. Il eſt vrai qu'il n'eut pas beſoin d'une conduite ſi délicate. La ſageſſe de Paulus l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de Fabius : & l'ignorance préſomptueuſe de Terentius, le précipitoit aſſez de lui-même à ſa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me ſois ſi fort étendu ſur une affaire qui aboutit à la ſimple défaite de Minutius, & que je ne parle qu'en paſſant de cette grande & fameuſe bataille de Cannes: mais je cherche moins à décrire les combats, qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaiſir à conſiderer Céſar dans la guerre de Petreius & d'Afranius, que les plus éclatantes de ſes actions; j'ai cru qu'on devoit obſerver plus curieuſement Annibal dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand & heureux ſuccès, que l'imprudence de Terentius lui fit avoir ſans beaucoup de peine.

Il faut avoüer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée ſi pleinement ; & ce jour-là, pour ainſi dire, étoit le dernier des Romains, ſi Annibal n'eût mieux aimé jouïr des commodités de la victoire, que d'en pourſuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux autres, ſe reſſent ici de la foibleſſe de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés ; mais il ne peut réſiſter à la douceur de ſa bonne fortune, & ſe laiſſe aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de ſe repoſer toute ſa vie.

Si vous en cherchez la raiſon, c'eſt que tout eſt borné dans les hommes, la patience, le courage, la fermeté s'épuiſent en nous.

Annibal ne peut plus ſouffrir, parce qu'il a trop ſouffert ; & ſa vertu conſumée ſe trouve ſans reſſource au milieu de la victoire. Le ſouvenir des difficultés paſſées, lui fait enviſager des difficultés nouvelles : ſon eſprit, qui devoit être plein de confiance, & quaſi de certitude, ſe tourne à la crainte de l'avenir : il conſidere, quand il faut oſer ; il conſulte, quand

quand il faut agir; il se dit des raisons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les fautes des grands-hommes ont toûjours des sujets apparens, Annibal ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses. „ Que son armée „ invincible à la campagne, n'étoit nullement propre pour les sieges, ayant „ peu de bonne Infanterie, point de machines, point d'argent, point de subsistance reglée: Que par ces mêmes „ défauts, il avoit attaqué Spolete inutilement après le succès de Trasiméne, „ tout victorieux qu'il étoit: Qu'un peu „ avant la bataille de Cannes, il avoit „ été contraint de lever le siege d'une „ petite ville sans nom & sans force; „ Qu'assieger Rome munie de toutes „ choses, c'étoit vouloir perdre la réputation qu'on venoit d'aquerir, & faire „ périr une armée, qui seule le faisoit „ considerer: Qu'il falloit donc laisser „ les Romains enfermés dans leurs murailles, tomber insensiblement d'eux-mêmes; & cependant aller s'établir „ proche de la mer, où l'on recevroit les „ secours de Cathage commodément, &

„ & où il ſeroit aiſé d'établir la plus con-
„ ſiderable puiſſance de l'Italie". Voi-
là les raiſons qu'accommodoit Annibal à la diſpoſition où il ſe trouvoit, & qu'il n'eût pas goûtées dans ſes premieres ardeurs.

En vain Maharbal lui promettoit à ſouper dans le Capitole ; ſes reflexions qui n'avoient que l'air de ſageſſe, & une fauſſe raiſon, lui firent rejetter, comme téméraire, une confiance ſi bien fondée. Il avoit ſuivi les conſeils violens, pour commencer la guerre avec les Romains; & il eſt retenu par une fauſſe circonſpection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il eſt certain que les eſprits trop fins, comme étoit celui d'Annibal, ſe font des difficultés dans les entrepriſes; & s'arrêtent eux-mêmes par des obſtacles, qui viennent plus de leur imagination, que de la choſe.

Il y a un point de la Décadence des Etats, où leur ruine ſeroit inévitable, ſi on connoiſſoit la facilité qu'il y a de les détruire: mais pour n'avoir pas la vûë aſſez

(1) Riviere à trois ou quatre lieuës de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci ſe rendirent maitres de la ville; mais

assez nette, ou le courage assez grand, on se contente du moins, quand on peut le plus; tournant en prudence, ou la petitesse de son esprit, ou le peu de grandeur de son ame.

Dans ces conjonctures, on ne se sauve point par soi-même: une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis, quand les veritables forces vous abandonnent. Ainsi Annibal se met devant les yeux une puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de soldats morts & de Legions dissipées, comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes, la confusion n'eût pas été moindre à Rome après la bataille de Cannes, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allie (1). Mais au lieu d'approcher d'une ville, où il eût porté l'épouvante; il s'en éloigna, comme s'il eût voulu la rassurer, & donner loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des Alliés, qui tomboient avec Rome, &

mais ils ne pûrent prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Voyez TITE-LIVE, au V. Livre de la I. *Décade*.

& qui se soutinrent par elle, avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenuë.

C'est là la premiere & la grande faute d'Annibal, qui fut aussi la premiere ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmenterent de courage, en diminuant de forces; & les Carthaginois diminuerent de vigueur, en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles: la nonchalance de Carthage, qui laissoit anéantir les bons succès, faute de secours; & l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les délices; & il en fut charmé d'autant plus aisément, qu'elles lui avoient toûjours été inconnuës. Un homme qui sait mêler les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possedé: il les quitte, il les reprend, quand bon lui semble; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plûtôt un délassement d'esprit, qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austéres, qui par un changement d'esprit,

prit, viennent à goûter les voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers plaisirs qu'elles rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux, se présente avec un air rude & difficile; & l'ame, qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, se complaît en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva à Annibal & à son armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que festins, qu'inclinations & attachemens. Il n'y eut plus de discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallût se mettre en campagne, la gloire & l'interêt réveillerent Annibal, qui reprit sa premiere vigueur, & se retrouva lui-même; mais il ne retrouva plus la même armée: il n'y avoit que de la mollesse & de la nonchalance; s'il falloit souffrir la moindre neceſſité, on regrettoit l'abondance

dance de Capouë. On songeoit aux Maîtresses, lors qu'il falloit aller aux Ennemis: on languissoit des tendresses de l'amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats. Annibal n'oublioit rien qui pût exciter les courages; tantôt par le souvenir d'une valeur qu'on avoit perduë, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant, les Generaux des Romains devenoient plus habiles tous les jours: les Legions prenoient l'ascendant sur des troupes corrompuës; & il ne venoit de Carthage aucun secours qui pût ranimer une armée si languissante. Mais plus Annibal trouvoit de vigueur parmi les ennemis, moins il recevoit de services des siens; plus il prenoit sur lui-même: & il n'est pas croyable avec quelle vertu il se maintint en Italie, d'où les Romains ne l'ont fait sortir, qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'Espagne, battus & ruinés en Afrique, eurent recours à leur Annibal pour leur derniere ressource. Il obéït aux ordres de son pays avec la même soumission qu'auroit pu faire le moindre citoyen; & il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'il en trouva les affaires desesperées.

Sci-

Scipion qui avoit vu les calamités de sa République sous des Chefs malheureux, en commandoit alors les armées dans les prosperités qu'il avoit fait naître. Pour Annibal, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier confiant de son naturel, & par le bonheur présent de ses affaires, étoit à la tête d'une armée, qui ne doutoit pas de la victoire: le second augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit sa Patrie, & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses soldats.

Ces differentes situations d'esprit firent offrir la paix, & la rejetter; après quoi l'on ne songea plus qu'à la bataille. Le jour qu'elle fut donnée, Annibal se surpassa lui-même, soit à prendre ses avantages, soit à disposer son armée, soit à donner les ordres dans le combat: mais enfin le génie de Rome l'emporta sur celui de Carthage, & la défaite des Carthaginois laissa pour jamais l'empire aux Romains.

Quant au General, il fut admiré de Scipion, qui au milieu de sa gloire sembloit

bloit porter envie à la capacité du vaincu; & le vaincu, dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations, crut toûjours avoir quelque superiorité dans la science de la guerre : car discourant un jour des grands Capitaines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pyrrhus le second, & lui-même le troisiéme; à quoi répondit froidement Scipion: *Si-vous m'aviez vaincu*, dit il, *en quel rang vous seriez-vous mis? Le premier de tous*, reprit Annibal.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la guerre; & ces Conquerans illustres, qui ont laissé un si grand nom à la posterité, n'approchoient pas de son industrie, & pour assembler, & pour maintenir des armées.

Alexandre passa en Asie avec des Macédoniens, qui obéïssoient à leur Roi. S'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les batailles qu'il gagnoit, le mettoient dans l'abondance de toutes choses: une ville prise ou renduë, lui livroit les trésors de Darius, qui devenoit necessiteux en son propre pays, à mesure qu'Alexandre en possedoit les richesses. Scipion, dont je viens de parler, fit la guerre en

Es-

Espagne & en Afrique avec des Legions que la République avoit levées, & qu'elle faisoit subsister. César eut les mêmes commodités pour la conquête de Gaules, & il se servit des forces & de l'argent de la République même, pour l'assujettir.

Pour nôtre Annibal, il avoit joint à un petit corps de Carthaginois plusieurs nations, qu'il sut lier toutes par lui-même, & dont il put se faire obéïr dans une éternelle necessité. Ce qui est encore plus extraordinaire, les combats ne le mettoient guere plus à son aise : il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas, aussi a-t-il fait une faute, où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites, qu'il alloit toûjours au delà, lors qu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand empire de Darius jusqu'à la moindre Province: son ambition le porta aux Indes, quand il pouvoit accommoder la gloire & le repos, ce qui est rare, & joüir paisiblement de ses conquêtes. Scipion ne songea

gea pas à ſe repoſer, qu'il n'eût réduit Carthage, & établi en Afrique les affaires des Romains. Et une des grandes loüanges qu'on donne à Céſar, c'eſt qu'il ne penſoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui reſtoit quelque choſe à faire:

Nil actum credens, dùm quid ſupereſſet agendum (1).

Quand je ſonge à la faute d'Annibal, il me vient auſſi-tôt dans l'eſprit qu'on ne conſidere pas aſſez l'importance d'une bonne réſolution dans les grandes choſes. Aller à Rome après la bataille de Cannes, fait la deſtruction de cette ville, & la grandeur de Carthage; n'y pas aller, produit avec le tems la ruine des Carthaginois, & l'empire des Romains.

J'ai vu prendre une Réſolution, qui cauſoit la perte d'un grand Etat, ſi elle eût

(1) LUCAN. *Pharſal.* Lib. II. vers. 657.

(2) Un jour que je liſois cet endroit avec Mr. de St. Evremond, je le priai de m'aprendre quelles étoient les deux Reſolutions dont il parle: & voici l'éclairciſſement qu'il voulut bien me donner. „ La Cour, *me dit-il*, étant à Pontoiſe (en 1652) „ & le Cardinal Mazarin conſiderant que Mr. le „ Prince n'en étoit pas éloigné; que Fuenſaldagne „ s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le Duc

eût été ſuivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut ſon ſalut; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un ſi bon conſeil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la priſe d'une ville peu importante (2). Ces derniers évenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon-ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'être connu que par des reflexions que peu de gens ſavent faire. Revenons à nôtre Annibal.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il eſt, méritoit ſeul de la conſideration, je ne voi perſonne chez les Anciens qu'on pût raiſonnablement lui préferer : mais celui qui le fait le mieux, n'eſt pas neceſſairement le plus grand-homme. La beauté de l'eſprit, la grandeur de l'ame,

„ Duc de Lorraine avec douze mille, reſolut de „ faire retirer le Roi en Bourgogne, ne le croyant pas en ſûreté à Paris. Mr. de Turenne ne „ ſe trouva pas alors au Conſeil ; mais ayant appris cette réſolution, il s'y rendit inceſſamment, „ & dit aux Miniſtres que ſi le Roi quittoit Paris, „ il n'y rentreroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou perir. Cela obligea le Conſeil de changer „ d'avis.

me, la magnanimité, le desintereſſement, la juſtice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces grands-hommes.

Savoir ſimplement tuer des gens; être plus entendu que les autres à déſoler la ſocieté, & à détruire la nature, c'eſt exceller dans une ſcience bien funeſte. Il faut que l'application de cette ſcience ſoit juſte, ou du moins honnête, qu'elle ſe tourne au bien même de ceux qu'elle aſſujettit, s'il eſt poſſible; toûjours à l'interêt de ſon pays, ou à la neceſſité du ſien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice; qu'elle ſert au déreglement & à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde; alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribuë, & la rendre auſſi honteuſe qu'elle eſt injuſte. Or il eſt certain qu'Annibal avoit peu de vertus, & beaucoup de vices; l'infidelité, l'avarice, une cruauté ſouvent neceſſaire, toûjours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le ſuccès, quoi que diſent les plus ſages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir; ſi l'évenement n'eſt pas heureux, la mauvaiſe fortune tient lieu de faute,

faute, & ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainsi, qu'Annibal ait mieux fait la guerre que les Romains; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri par le mauvais gouvernement de la sienne; c'est la consideration d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par Scipion, & que la ruine de Carthage soit arrivée ensuite de sa défaite, ç'a été une chose pleinement connuë, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les Peuples.

CHAPITRE VIII.

Du Génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une si grande & si longue Guerre, il se forma un certain esprit particulier, inconnu jusqu'alors dans la République. Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des séditions. Le Senat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du peuple, & le Peuple à beaucoup de violences contre le Senat: mais on avoit agi dans

dans ces occasions par un sentiment public; regardant l'autorité des uns comme une Tyrannie qui ruinoit la liberté, & la Liberté des autres comme un déreglement qui confondoit toutes choses.

Ici, les hommes commencerent à se regarder moins en commun, qu'en particulier. Les liens de la societé, qu'on avoit trouvés si doux, semblerent alors des chaînes fâcheuses; & chacun dégoûté des loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, & de suivre dans ce choix, par les lumieres de son propre esprit, les mouvemens de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujettion avoit fait rejetter les Rois, & avoit porté les peuples à l'établissement de la Liberté; le dégoût de cette même Liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir, disposoit les esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la patrie, le zele du bien public, s'étoient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, où l'affection & la vertu des citoyens avoient été au delà de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné son bien & son

sang

ſang pour le public, qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux particuliers: la dureté même du Senat avoit augmenté celle des loix en quelques occaſions; & la rigueur qu'on avoit tenuë aux priſonniers de la bataille de Cannes, avoit touché tout le monde: mais on avoit ſouffert patiemment, dans un tems où l'on croyoit endurer tout par un interêt commun. Sitôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la neceſſité de ſouffrir étoit finie; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ſes maux, on ſupportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer ſans beſoin, par la ſeule volonté des Magiſtrats.

C'eſt ainſi que ſe formerent les premiers dégoûts; d'où il arriva que les hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagemens dans la ſocieté, & regardoient parmi eux à choiſir des ſujets qui méritaſſent leurs affections.

Dans cette diſpoſition des eſprits, Scipion ſe préſenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent aquerir l'eſtime & la faveur des hommes. Il étoit de grande naiſſance; & l'on voyoit également

ment

ment en lui la bonté & la beauté d'un excellent naturel. Il avoit une grandeur de courage admirable : l'humeur douce & bienfaiſante : l'eſprit vehement en public, pour inſpirer ſa hardieſſe & ſa confiance; poli & agréable dans les converſations particulieres, pour le plaiſir le plus délicat des amitiés : l'ame haute, mais reglée; plus ſenſible à la gloire, qu'ambitieuſe du pouvoir; cherchant moins à ſe diſtinguer par la conſidération de l'autorité, ou par l'éclat de la fortune, que par la difficulté des entrepriſes, & par le mérite des actions. Ajoûtez à tant de choſes, que des ſuccès heureux répondoient toûjours à des deſſeins élevés: & pour ne laiſſer rien à déſirer, il avoit perſuadé les peuples qu'il n'entreprenoit rien ſans le conſeil, & n'agiſſoit jamais ſans l'aſſiſtance des Dieux.

Il n'eſt pas étrange qu'un homme comme celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner; & ait détaché les eſprits d'une République, pour qui on avoit déja quelque dégoût.

* Ce paſſage, & celui qu'on trouvera un peu plus bas, renfermez entre deux crochets, ſont tirez du Manuſcrit de Mr. de St. Evremond, qui étoit

dégoût. Ainſi les volontés d'une perſonne ſi vertueuſe furent préferées à des Loix, qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçoit toute ſorte d'humanité & de courtoiſie; & quittant l'ancienne ſévérité de la diſcipline, il commandoit avec douceur à des troupes qui obéïſſoient avec affection.

* [Je ſai bien qu'on attribuë à ſa facilité quelques Séditions qui arriverent dans ſon camp: mais, ſi je l'oſe dire, c'étoit un malheur quaſi neceſſaire en ce tems-là. Ce fut un nouvel eſprit dans la République, qui fit préjudice au gouvernement: ſans ce nouvel eſprit néanmoins toute la République étoit perduë; & Scipion ſeul ſe trouvoit capable de l'inſpirer. Ce n'étoit pas aſſez de maintenir l'ordre parmi les citoyens, ſelon le génie de leurs anciens Legiſlateurs; il falloit celui d'un Heros avec des vertus moins ſévéres, pour animer contre Annibal des ſoldats tous abbatus, & leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étoient tellement deſeſperées,

étoit demeuré entre les mains de Mr. Waller. J'en ai parlé dans une Note ſur la VIE *de Mr. de St. Evremond*, vers la fin.

rées, qu'il falloit des qualités Heroïques, & l'opinion des choses divines pour les sauver. Il est sûr] que jamais General des Romains n'avoit eu tant de capacité ni si bien agi: jamais les Legions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire: jamais la République n'avoit été si bien servie, mais par un autre esprit que celui de la République.

Fabius & Caton (1) s'apperçurent de ce changement, & n'oublierent rien pour y apporter du remede. A la verité, ils y mêlerent le chagrin de leurs passions; & l'envie qu'ils portoient à ce grand homme, eut autant de part en leurs oppositions, que la jalousie de la Liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le corrupteur demeuroit homme de-bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la corruption. En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes, que celui de la servir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner.

J'avouë bien que dans les maximes d'un Gouvernement si jaloux, on pouvoit

(1) Le Censeur.

voit prendre avec raiſon quelque allarme. Une ame ſi élevée, eſt cruë incapable de modération: un deſir de gloire ſi paſſionné, ſe diſtingue mal-aiſément de l'ambition qui fait aſpirer à la puiſſance. Une confiance ſi peu commune, n'eſt pas éloignée des entrepriſes extraordinaires. En un mot, les vertus des Heros ſont ſuſpectes dans les Citoyens. J'oſe dire même, que cette opinion de commerce avec les Dieux, ſi utile aux Legiſlateurs pour la fondation des Etats, ſembloit d'une perilleuſe conſéquence dans un particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ſes intentions: ce qui ſervit de prétexte à la malice de ſes envieux, comme de fondement à la précaution des perſonnes allarmées.

Voilà auſſi-tôt un homme-de-bien, ſuſpect, & peu après un innocent accuſé. Il pouvoit répondre, il pouvoit ſe juſtifier; mais il y a une Innocence Heroïque, auſſi-bien qu'une valeur, ſi on peut parler de la ſorte. La ſienne negligea les formes où ſont aſſujettis les innocens ordinaires; & au lieu de répondre à ſes Accuſateurs, il fit rendre graces aux Dieux

de ſes victoires, quand on lui demandoit compte de ſes actions. Tout le peuple le ſuivit au Capitole, à la honte de ceux qui le pourſuivoient: Et pour mieux juſtifier la ſincerité de ſes intentions, & la netteté de ſa vertu, il donna ſes reſſentimens au public, aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques citoyens, que de s'en rendre le maître par l'injuſtice d'une uſurpation. Tant de belles qualités ont obligé Tite-Livre à faire ſon Heros d'un ſi grand-homme, & à lui donner une preference délicate ſur le reſte des Romains.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de combats, & pris un plus grand nombre de villes; ils n'ont pas défait Annibal, ni réduit Carthage: s'ils ont ſu commander aux autres comme lui, ils n'ont pas ſu ſe commander à eux-mêmes, & ſe poſſeder également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée. Je laiſſe à diſputer s'il a été le plus grand: mais ſi j'oſe dire ce que Tite-Live n'a fait qu'inſinuer; à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains, mais cultivée & polie: il a eu la ſcience & la capacité des der-

derniers, ſans aucun mêlange de corruption.

Il faut avoüer pourtant que ſes actions ont été plus avantageuſes à la République, que ſes vertus. Le Peuple Romain les goûta trop, & ſe détacha des obligations du devoir, pour ſuivre les engagemens de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laiſſa pas de produire de méchans effets avec le tems; aprenant aux Generaux à ſe faire aimer. Comme les choſes dégenerent toûjours, un commandement agréable fut ſuivi d'une indigne complaiſance: & quand les vertus manquoient, pour gagner l'eſtime & l'amitié; on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les ſuites fâcheuſes de cet eſprit particulier; noble & glorieux dans ſes commencemens, mais qui fit depuis les ambitieux & les avares, les corrupteurs & les corrompus.

[Je dirai encore que n'eût été le charme des vertus de Scipion, l'eſprit d'égalité, fier & indocile comme il étoit chez les vieux Romains, eût ſubſiſté plus longtems; un Citoyen ſe fût moins appliqué à un autre, & cette application n'eût pas

produit un assujettissement insensible, qui mene à la ruine de la Liberté: mais sans le charme de ces mêmes vertus, les Romains ne seroient jamais sortis de l'abattement où les avoit jettés la crainte d'Annibal; & les mêmes qui sont devenus depuis les maîtres du Monde, auroient été peut-être assujettis aux Carthaginois.]

Ces premiers dégoûts de la République, eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix; que pour s'affectionner aux personnes vertueuses. Les Romains vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Legislateurs, qui ne devoient pas régler leur siecle; & les sentimens de Scipion furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour Scipion, il tourna au service du public toute cette consideration qu'on avoit pour sa personne: mais voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit; à Rome particulierement, où les Citoyens avoient paru criminels, quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau Génie, qui succedoit au bien

bien public, anima les Romains assez long-tems aux grandes choses, & les esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industrieux, qu'ils n'avoient pas eu auparavant: car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut: mais l'ambition & le desir de la gloire excitent beaucoup plus nôtre industrie, que cette premiere passion toûjours belle & noble, mais rarement fine & ingenieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal, & la ruine de Carthage; l'abaissement d'Antiochus, la conquête ou l'assujettissement de tous les Grecs: d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa grandeur, mais préjudiciable pour sa Liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette estime, cette inclination si noble pour les hommes de vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent rien considerer qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimere; la gloire pour une vanité toute pure; & chacun se rendit bassement interessé, pensant devenir judicieusement solide.

 Or

Or le génie d'interêt qui prit la place de celui de l'honneur, agît diverſement chez les Romains, ſelon la diverſité des eſprits. Ceux qui eurent quelque choſe de grand, voulurent aquerir du pouvoir : les ames baſſes ſe contenterent d'amaſſer du bien par toutes ſortes de voyes.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere, il y eut un paſſage de l'honneur à l'interêt, où l'un & l'autre ſubſiſtérent dans la République, mais avec des égards differens. Il y avoit de l'honnêteté en certaines choſes, & de l'infamie en d'autres.

Les eſprits ſe corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours. On ne connoiſſoit preſque plus de juſtice. L'envie de s'enricher étoit la Maîtreſſe paſſion, & les perſonnes conſidérables mettoient leur induſtrie à s'approprier

(1) Le Conſul C. Hoſtilius Mancinus après avoir été défait pluſieurs fois par les Numantins, ſe laiſſa renfermer dans ſon camp avec une armée de trente mille hommes, qu'il ne pût ſauver qu'en faiſant un Traité avec les ennemis, [illegible] n'avoient que quatre mille hommes, par le[illegible] [illegible] qu'il y auroit deſormais une al[illegible] perpetuelle entre les Romains & les Numantins.

prier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les étrangers, & les plus corrompus au dedans se montroient jaloux de la gloire du nom Romain au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des Senateurs: rien de si sale que leur avarice. Cependant le Senat s'attachoit avec scrupule à la conservation de la dignité, & jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du Peuple Romain ne fût violée.

Ce Senat, d'ailleurs si interessé & si corrompu avec ses Citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pu avoir Scipion, où il s'agissoit des ennemis. Dans le tems d'une grande corruption, il ne put souffrir le Traité honteux de Mancinus avec les Numantins (1); & ce miserable Consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie.

mantins & que ceux-ci jouïroient des mêmes droits, & privileges que les Romains. Le Senat déclara ce Traité honteux à la République, & ordonna que Mancinus seroit renvoyé pieds & poings liés aux Numantins, pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos, mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez le SUPLEMENT du LV. & LVI. Livre de Tite-Live, par Freinshemius.

minie. Graccus, qui avoit eu part à la paix, étant Queſteur dans l'armée de Mancinus, tâcha de la ſoutenir inutilement: ſon credit n'y ſervit de rien; ſon éloquence y fut vainement employée.

Comme il eſt arrivé par Graccus une des plus importantes affaires de la République, & peut-être la ſource de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne ſera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un homme fort conſidérable par ſa naiſſance, par les avantages du corps, & par les qualités de l'eſprit; d'un génie oppoſé à celui du grand Scipion, dont Cornelia ſa mere étoit ſortie; plus ambitieux du pouvoir, qu'animé du deſir de la gloire, ſi ce n'étoit de celle de l'éloquence, neceſſaire à Rome pour ſe donner du credit. Il avoit l'ame grande & haute; plus propre toutefois à embraſſer des choſes nouvelles, & à rappeller les vieilles, qu'à ſuivre ſolidement les établies. Son intégrité ne pouvoit ſouffrir aucun interêt d'argent pour lui-même: il eſt vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres, ſans y mêler la conſidération de quelque deſſein. Avec cela, l'amour du bien

bien lui étoit assez naturelle; la haine du mal encore davantage. Il avoit de la compassion pour les opprimés; plus d'animosité contre les oppresseurs: en sorte que la passion prévalant sur la vertu, il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes qualités le faisoient admirer chez les Romains: il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé: sa fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre; & des vertus, qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne voi ni délicatesse, ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Senat, l'ont fait passer pour un furieux; les partisans du Peuple pour un veritable Protecteur de la Liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice; mais l'opposition mettoit en désordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient, il poursuivoit par un esprit de faction, ce qu'il avoit commencé

par un ſentiment de vertu. Voilà, ce me ſemble, quel étoit le génie de Graccus, qui ſut émouvoir le Peuple contre le Senat. Il faut voir en quelle diſpoſition étoit le Peuple.

Après avoir rendu de grands ſervices à l'Etat, le Peuple ſe trouvoit expoſé à l'oppreſſion des riches, & particulierement à celle des Senateurs, qui par autorité, où par d'autres méchantes voyes, tiroient la Commune de ſes petites poſſeſſions. Des injures continuelles avoient donc aliené les eſprits de la multitude: mais ſans avoir encore de méchantes intentions, elle ſouffroit avec douleur la tyrannie; & plus miſerable que tumultueuſe, attendoit plus qu'elle ne cherchoit, à ſortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture du Senat, de Graccus & du Peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que reſſentit la République.

On concevra donc le Senat injuſte, corrompu, mais couvrant les infamies au dedans par quelque dignité aux affaires de dehors. On aura l'idée de Graccus, comme d'une perſonne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner abſolument

ment une République corrompuë, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le Peuple, il n'étoit pas mal affectionné; mais il ne savoit comment vivre dans sa misere, ni où s'occuper après la perte de ses terres.

AVERTISSEMENT.

Monsieur de Saint-Evremond, comme on l'a ramarqué dans sa VIE, *ayant resolu de passer en Hollande en 1665, laissa ses Papiers en garde à son bon ami Mr. Waller; mais à son retour (en 1670.) il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept* CHAPITRES *suivans, avec l'affaire de Graccus contre le Senat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & Mr. de St. Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire. Il ne nous en resté que les sommaires. Les voici.*

CHAPITRE IX.

Le Génie du Peuple Romain quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale interêt pour le dehors, comme il étoit déja pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Metellus: son Caractere. Celui de Jugurta. Orgueil de la Noblesse.

CHAPTRE XI.

Caractere de Marius: son arrogance. Génie du Peuple, & l'esprit de faction contre le Senat. Le Peuple superieur au Senat. Sa licence.

CHAPITRE XII.

Caractere de Sylla, qui releve le Sénat, & opprime le Peuple. Quelque chose de Pompée & de Sertorius.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome, & le Génie des Romains dans la conspiration de Catilina. Son Caractere. Le Caractere de Clodius; & le bannissement de Ciceron, avec son Caractere.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du gouvernement entre Pompée, César, & Crassus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la guerre civile entre Pompée & César. Leur Caractere. Ce que le Senat étoit à Pompée, & le Peuple à César. Les sentimens du premier touchant la République, & l'établissement de son pouvoir au delà de la Liberté. L'esprit de César allant par degrés au dessein de la domination.

CHA-

CHAPITRE XVI.

D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Génie.

JE ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguste; ils ont été trop funestes: je prétens le considerer depuis qu'il fut parvenu à l'empire. Et à mon avis, jamais Gouvernement n'a mérité de plus particulieres observations que le sien.

Après la tyrannie du Triumvirat, & la désolation qu'avoit apporté la guerre civile, il voulut enfin gouverner par la raison un peuple assujetti par la force; & dégoûté d'une violence, où l'avoit peut-être obligé la necessité de ses affaires, il sut établir une heureuse sujetion, plus éloignée de la servitude, que de l'ancienne liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéïssance; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la necessité qu'ils en imposent.

Ce rafinement de domination à été à un

ı point de délicateſſe ſous quelque Em-
:reur, qu'il n'étoit pas permis aux ſujets
: vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une
ſgrace que l'on recevoit ſans peine, un
ınniſſement où l'on s'accommodoit a-
:c facilité, une ſoumiſſion aiſée en
uoi que ce fût, faiſoit le dégoût du
rince. Pour obéïr à ſon gré, il falloit
béïr malgré ſoi. Mais il falloit auſſi ê-
re bien juſte dans la répugnance; car
elle qui oſoit ſe produire avec éclat, ex-
itoit le dépit & la colere : en ſorte que
es miſerables Romains ne ſavoient où
rouver un milieu trop délicat entre
leux choſes perilleuſes.

Auguſte a jugé tout autrement. Il a
:ru que pour bien diſpoſer des hom-
nes, il falloit gagner les eſprits, avant
que d'exiger les devoirs; & il fut ſi
heureux à les perſuader de l'utilté de
ſes ordres, qu'ils ſongeoient moins à
l'obligation qu'ils avoient de les ſui-
vre, qu'à l'avantage que l'on y trou-
voit.

Un des plus grands ſoins qu'il eut toû-
jours, fut de bien faire goûter aux Ro-
mains le bonheur du gouvernement; &
de leur rendre, autant qu'il put, la do-
mination inſenſible. Il rejetta juſqu'aux
noms

noms qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses, la qualité de DICTATEUR détestée dans Sylla, & odieuse en César même (1). La plûpart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux titres, pour autoriser un nouveau pouvoir : il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus, & des dignités ordinaires. Il se fit appeller EMPEREUR de tems en tems, pour conserver son autorité sur les Legions : il se fit créer *Tribun*, pour disposer du Peuple ; *Prince du Senat*, pour le gouverner : mais quand il réünit en sa personne tant de pouvoirs differens, il se chargea aussi de divers soins, & il devint l'homme des Armées, du Peuple & du Senat, quand il s'en rendit le maître ; encore n'usa-t il de son pouvoir, que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses droits, & ne retrancha que les brigues aux élections des Magistrats. Il rendit au Senat son ancienne splendeur, après en avoir banni la corruption ; car il se contenta d'une puissance temperée, qui ne lui-

(1) *Non Regno tamen, neque Dictatura, sed Principis nomine constitutam Rempublicam Mari Oceano, aut*

iſſoit pas la liberté de faire le mal: il la voulut abſoluë, quand il s'agît ›oſer aux autres la neceſſité de bien

nſi le Peuple ne fût moins libre que être moins ſéditieux; le Senat ne fut ıs puiſſant que pour ètre moins injuſ- La Liberté ne perdit que les maux lle peut cauſer ; rien du bonheur lle peut produire.

près avoir établi un ſi bon ordre, trouva agité de differentes penſées, ›nſulta long-tems en lui-même, s'il ›it garder l'Empire, ou rendre au ›ple ſa premiere Liberté. Les exem- de Sylla & de Céſar, quoi que dif- ns, faiſoient une impreſſion égale en ur de ce dernier ſentiment. Il conſi- ›it que Sylla, qui avoit quitté volon- ement la Dictature, avoit eu une :t paiſible au milieu de ſes ennemis; ue Céſar pour l'avoir gardée, avoit aſſaſſiné par ſes meilleurs amis, qui faiſoient gloire.

e ſai que ces matieres-ci ne ſouffrent guere

amnibus longinquis ſeptum imperium. C. Cor- lius Tacitus, *Annalium* Lib. I. cap. 9.

guere les vers ; mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE ſur les Romains, puiſqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes:

Sylla m'a précedé dans ce pouvoir ſuprême,
Le grand Céſar mon pere en a joui de même;
D'un œuil ſi different tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le ſein de ſa ville:
L'autre tout débonnaire, au milieu du Senat,
A vu trancher ſes jours par un aſſaſſinat (1).

Combattu d'une incertitude ſi fâcheuſe, il découvrit l'agitation de ſon ame à ſes deux amis principaux, Agrippa & Mécénas. Agrippa, qui lui avoit aquis l'empire par ſa valeur, lui conſeilla par modération de le quitter; ſi ce n'eſt peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour ſe trouver plus grand homme de guerre que n'étoit Auguſte, il ait attendu les principaux emplois de la République, quand elle ſeroit rétablie.

Pour Mécénas, qui n'avoit eu aucune part

(1) CINNA Act. II. Sc. I.

aux victoires, il lui conseilla de rete-
ɛ qu'elles lui avoient donné. Ce ne
as sans faire entrer dans ses raisons la
dération du Public, qui ne pouvoit
disoit-il, se passer d'Auguste. Mais
que cela pût être en quelque sorte,
vit en effet son inclination pour la
ɔnne du Prince, & ses propres in-
s.

écénas étoit homme de bien; de ces
de bien néanmoins doux, tendres,
sensibles aux agrémens de la vie, que
hés de ces fortes vertus, qu'on esti-
: dans la République. Il étoit spiri-
, mais voluptueux, voyant toutes
es avec beaucoup de lumiere, & en
ant sainement; mais plus capable de
conseiller, que de les faire. Ainsi se
vant foible, paresseux, & purement
ıme de cabinet, il esperoit de sa déli-
sse avec un Empereur délicat, ce
l ne pouvoit attendre du Peuple Ro-
n, où il eût fallu se pousser par ses
pres moyens, & agir fortement par
même.

'our revenir des personnes à la chose,
mpire fut retenu par son conseil: &
résolution de le garder étant prise,
Au-

Auguſte ne laiſſa pas d'offrir au Senat de s'en démettre. Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération; pluſieurs reconnurent la ſimple honnêteté de l'offre: mais tous s'accorderent veritablement en ce point, de refuſer l'ancienne Liberté. Vous euſſiez dit que c'étoit une conteſtation de civilités, qui aboutirent à une ſatisfaction commune; car Auguſte gouverna l'Empire par le Senat, & le Senat ne ſe gouverna que par Auguſte.

Un gouvernement ſi temperé plut à tout le monde; & le Prince ne ſuivit pas moins en cela ſon interêt, que ſon humeur moderée: car enfin on paſſe malaiſément de la Liberté à la ſervitude; & il pouvoit ſe tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût, à un Peuple libre.

De plus, le funeſte exemple de Céſar l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes differentes, pour éviter une même fin. Le grand Jule, né, pour ainſi dire, dans une faction oppoſée au Senat, eut toûjours une envie ſecrette de l'opprimer; & l'ayant trouvé contraire à ſes deſſeins dans la guerre civile il en prit une averſion nouvelle pour le corps, quoiqu'il eût

eût beaucoup de douceur & de clemence pour les Senateurs en particulier. Depuis ſon retour à Rome, comme il ſe vit aſſuré du Peuple & des Legions, il compta le Senat pour peu de choſe, & le traita même inſolemment en quelques occaſions ; tant il eſt difficile aux plus retenus de ne ſe pas oublier dans une grande fortune ! Or il eſt certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, & fit naître, ou du moins avancer, la Conſpiration qui le perdit.

Auguſte, un des plus aviſés Princes du monde, ne manqua pas de profiter d'une obſervation ſi neceſſaire ; & à peine ſe fut-il aquis l'Empire par les Legions, qu'il ſongea à le gouverner par le Senat. Il connoiſſoit la violence des gens de guerre, & le tumulte des peuples ; les uns & les autres lui paroiſſant plus propres à être employés dans une occaſion preſente, qu'aiſés à conduire quand elle eſt paſſée.

Il voulut donc fonder le gouvernement ſur le Senat, comme ſur le corps le mieux ordonné, & le plus capable de ſageſſe & de juſtice : mais en même tems, il s'aſſura le Peuple & les Legions par des largeſſes & par des bienfaits. Ainſi tout le monde

monde fut content, comme j'ai dit; & Auguſte trouva dans ſa modération la ſureté de ſa perſonne & de ſa puiſſance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire; n'y ayant rien de ſi heureux dans la vie, que de pouvoir ſuivre honnêtement ſon inclination & ſon interêt.

Je ne veux pas excuſer ſes commencemens: mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en ſoit fait beaucoup à lui-même. Il eſt certain qu'il haïſſoit naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla, & de leurs ſemblables. Il haïſſoit ces ames fieres, qui n'ont qu'un plaiſir imparfait d'être les maîtres, s'ils ne font ſentir leur pouvoir, qui mettent la grandeur à être craints, & le bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des miſerables.

Il avoit éprouvé qu'un honnête-homme ſe fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres; & il ne fut jamais ſi content, que lors qu'il ſe vit en état de faire le bien ſelon ſon inclination, après avoir fait

(1) *Addideratque*, dit Tacite, parlant d'un Memoire qu'Auguſte avoit laiſſé écrit de ſa propre main, *conſilium coërcendi intra terminos imperii, in-*

fait le mal contre ſon gré. Il alloit toûjours au bien des affaires: mais il vouloit que les affaires allaſſent au bien des hommes, & conſideroit dans les entrepriſes beaucoup moins la gloire, que l'utilité. Durant ſon gouvernement, aucune guerre ne fut negligée, qui pût être utile; & on laiſſa pour les Héros cellles qui ſont purement glorieuſes.

C'eſt ce qui le fit accommoder avec les Parthes, & renoncer au projet que faiſoit Céſar, quand il fut aſſaſſiné: c'eſt ce qui fit rejetter la propoſition de certaine guerre en Allemagne, où il ne voyoit pas un veritable interêt: c'eſt ce qui lui fit donner des bornes à l'Empire, quelque interprétation qu'ait donné Tacite à un ſi ſage deſſein (1). Enfin, il ſe laiſſa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il eſtima la réputation ſolide, qui rend la vie des hommes plus douce & plus ſure.

Il eſt bien vrai qu'Auguſte n'avoit qu'un talent médiocre pour la guerre; & pour louer ſa ſageſſe & ſa capacité, il ne faut pas louer ſa vertu en toutes choſes. Hir-

incertum metu an per invidiam. ANNALIUM Lib. I. cap. II.

Hirtius & Panſa conduiſirent la premiere guerre contre Antoine (1), dont Auguſte ſeul profita. Il aquit peu de gloire dans celle de Brutus, qui ſut conduite & achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de ſa paſſion pour Cléopatre, & de la valeur d'Agrippa. Auguſte eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit trouvé en pluſieurs occaſions, & qu'il n'ait été bleſſé même en quelqu'une; mais avec plus de ſuccès pour les affaires, que de gloire pour ſa perſonne. Auſſi la dixiéme Légion, un peu inſolente par la haute eſtime qu'avoit eu pour elle le grand Céſar, ne pouvoit goûter le neveu, toutes les fois qu'elle ſe ſouvenoit de l'oncle : d'où il arriva qu'elle fut caſſée avec tout ſon merite, pour l'avoir mépriſé une fois en ſa preſence.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſe ſoit ſervi de la guerre admirablement pour ſon interêt, & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a ſu donner un meilleur ordre,

(1) Marc Antoine, qui aſſiegeoit Brutus, l'un des aſſaſſins de J. Céſar, dans Modene. Antoine fut défait devant cette ville; mais les deux Conſuls

ordre, ni se transporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en Egypte, en Espagne, dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient. Mais, enfin, on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son veritable génie; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu. Il eût passé pour un grand Capitaine du tems de ces Empereurs, qui, par leur peu de vertu, ou par une fausse grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux, le commandement des armées. Etant venu dans un siecle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres exploits, & succedant particulierement à César, qui se devoit tout; il lui fut desavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Senat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'Auguste ne l'eût inspiré. Le bien de l'Etat étoit toûjours sa premiere

suls Hirtius & Pansa y perirent. Tout cela contribua beaucoup à l'élevation d'Auguste, qu'on appelloit alors *Octavius César.*

miere penſée: & il n'entendoit pas par *le bien de l'Etat*, un nom vain & chimerique, mais le veritable interêt de ceux qui le compoſoient. Le ſien le premier; (car il n'eſt pas juſte de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au ſoin du public, ſi on n'y trouve ſes avantages;) & celui des autres, qu'il ne crut jamais être ſeparé du ſien.

Les perſonnes du plus grand ſervice avoient la premiere conſidération; & le merite avançoit ſous lui ceux qu'il eût ruiné ſous ſes ſucceſſeurs, où le crime étoit moins dangereux que la vertu. Agrippa n'avoit pas tant de part en ſa confidence que Mécénas; mais ſes grandes qualités le rendirent bien plus conſidérable: & l'étant devenu à un point dans Rome, qu'Auguſte ſe trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'aquerir tout à fait; il aima mieux lui donner ſa fille, quelque peu de naiſſance qu'il eût, que d'écouter les inſpirations de la jalouſie. Quant à Mécénas, comme il étoit plus agréable, & plus homme de cabinet, auſſi fut-il plus avant que

(1) Nonius Aſprenas, accuſé d'avoir empoiſonné 130 perſonnes avec un ſeul plat, Voyez Pline, Hiſt.

que lui dans ſes plaiſirs & dans ſes ſecrets.

Auguſte fit du bien à ſes Courtiſans, & ne fut pas fâché que ces Romains, autrefois ſi libres, vouluſſent profiter de ſes bonnes graces. Ainſi l'on s'étudia à lui plaire, & le ſoin de la Cour devint un veritable interêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus conſiderable. Le merite qui ſe rapportoit à l'Etat, étoit préferé à celui qu'on s'aqueroit par l'attachement à ſa Perſonne: ce qu'il établiſſoit lui-même par ſes diſcours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toûjours de ce qu'il devoit à la République.

Cependant il n'y a point de vie ſi uniforme, où des actions particulieres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la conduite. Il défendit un jour un de ſes Amis, accuſé d'un crime horrible (1); & apparemment il le ſauva par ſa ſeule conſidération. Ce ne fut pas ſans choquer tous les gens de bien; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à ſouffrir la liberté de ceux qui lui répondoient

Hiſt. Nat. *Lib.* XXXV. *cap.* 12. & SUETONE, *in* Auguſto, *cap.* 56.

pondoient un peu hautement, qu'il en regagne les esprits : & les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excuserent ce qu'il y a d'injuste à proteger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité; Tite-Live entr'autres, Virgile, & Horace : par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi-bien pour les ouvrages, que pour les affaires. Il aimoit le goût exquis de son siecle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un esprit faux, & dont les méchans connoisseurs font le merite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des gens délicats, il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés, & son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon-sens des autres par sa raison, que de faire recevoir ses caprices par autorité.

Outre l'honneur de son jugement, dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un bienfait desapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs : que la dis-

disgrace d'un honnête-homme, au contraire, étoit ressentie de tous les honnêtes-gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'allarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des Sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les hommes y ont leurs droits: que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidelité de ne pas bien user de sa confidence: mais que les affaires devenuës publiques, appartenoient, malgré qu'on en eût, au jugement du Public; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de la pouvoir empêcher, quand les actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur, que Tite-Live osa écrire si hardiment la Guerre de César & de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Cremutius Cordus lui récita son Histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus & Cassius *les derniers des*

Romains. Loüange funeste à Cremutius sous Tibére, *dont on lui fit*, dit Tacite, *un crime inouï jusqu'alors*, & qui lui coûta la vie (1). Mécénas lui avoit donné un conseil particulier encore, mais d'un usage plus difficile; c'étoit „ de ne se piquer „ jamais de ce qu'on diroit contre lui.

„ Si ce qu'on dit de nous est vrai, „ ajoûtoit Mécénas, c'est plûtôt à nous „ de nous corriger, qu'aux autres de se „ contraindre. Si ce qu'on dit est faux, „ aussi-tôt que nous nous en piquerons, „ nous le ferons croire veritable. Le „ mépris de tels discours les décredite, „ & en ôte le plaisir à ceux qui les font. „ Si vous y êtes plus sensible que vous ne „ devez, il dépend du plus miserable en- „ nemi, du plus chetif envieux, de trou- „ bler le repos de vôtre vie, & tout vô- „ tre pouvoir ne sauroit vous défendre „ de vôtre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines cho-

(1) *Titus-Livius eloquentiæ ac fidei præclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut amicitiæ eorum offecit. . . . . Cremutius Cordus postulatur, novo ac tunc primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cassium* Ro-

choſes, & demeura fort au deſſous en quelques autres. Je voi des injures oubliées, je le voi ſi hardi dans ſa clemence, qu'il oſe pardonner une conſpiration non ſeulement veritable, mais toute prête à s'exécuter (2).

Cependant quelque vertueux que ſoient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laiſſent beaucoup à leur humeur. Il n'eſt pas croyable combien il fut délicat ſur ſon Domeſtique. Rien n'étoit ſi dangereux que de parler des Amours de Julie, ſi ce n'étoit d'avoir quelque interêt avec elle. Ovide en fut chaſſé ſans retour; & ce qui me paroît extraordinaire, le mari même eut à ſe reſſentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguſte, c'étoit une choſe naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à ſouffrir le chagrin de ſon beaupere, & les débauches de ſa femme en même tems, c'eſt une

Romanorum ultimum *dixiſſet*. TACITUS, Annal. Lib. IV. cap. 34. *Objectum & Hiſtorico* (Cremutio Cordo) *quod Brutum Caſſiumque* ultimos Romanorum *dixiſſet*. SUETONIUS, *in* Tiberio, *cap*. 61.

(2) La Conſpiration de Cinna.

une affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouër que la famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement general de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison; & il s'y portoit plus en simple personne privée, qu'en grand-homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre, (ce qui veritablement n'est pas aisé,) ni du moins se mettre l'esprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre; & si Iulie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie fut le posseder si bien dans le declin de son âge, que l'adoption de Tibere fut plûtôt un effet de sa conduite, que le veritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de Tibere, & les desseins de Livie: mais il n'avoit pas la force d'agir selon

(1) *Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublica cura successorem adscitum: sed quoniam adrogantiam, sævitiamque ejus introspexerit, comparatione*

ſelon le jugement qu'il en faiſoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûë ſaine, qui ne le portoit à rien; ſa femme laiſſoit là ſon entendement avec des lumieres inutiles, & ſe rendoit maîtreſſe de ſa volonté. C'eſt ce qui a trompé Tacite, à mon avis, dans ce rafinement malicieux qu'il donne à Auguſte (1). Il ſavoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une choſe ſi importante contre ſon propre ſentiment, il a mis du deſſein & du myſtere, où il n'y a eu, ſi je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du Domeſtique, revenons au général. Il rendit le monde heureux, & il fut heureux dans le monde. Il n'eut rien à ſouhaiter du public, ni le public de lui: & conſiderant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur, je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raiſon, *qu'il ne devoit*

tione deterrima ſibi gloriam quæſiviſſe. ANNAL. Lib I. cap. 10. Vide etiam SUETONIUM in *Tiberio*, cap. 21.

voit jamais naître, ou jamais mourir (1).

Il mourut enfin, regretté de tous les hommes; moins grand, ſans comparaiſon, que Céſar, mais d'un esprit plus reglé: ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de Céſar, & plus doux de vivre ſous le gouvernement d'Auguſte.

Pour les Romains, ils n'avoient rien de ſi élevé que dans le tems de la République, ni pour la grandeur du génie, ni pour la force de l'ame; mais quelque choſe de plus ſociable. Après tous les maux qu'on avoit ſoufferts, on fut bien aiſe de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût. Il n'y avoit plus aſſez de vertu pour ſoutenir la liberté; on eût eu honte d'une entiere ſujettion: & à la reſerve de ces ames fieres, que rien ne put contenter, chacun ſe fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable domination.

CHA-

(1) *Igitur mortuum* (Auguſtum) *ſeu necatum, multis novisque honoribus Senatus cenſuit decorandum. Nam præter id quod antea* PATREM PATRIÆ *dixerat, templa tam Romæ, quam per urbes celeberrimas ei conſecravit, cunctis vulgo jactantibus,* UTINAM AUT NON NASCERETUR, AUT NON MORERETUR. *Alterum peſſimi incepti, exitus præclari alterum,*

CHAPITRE XVII.

De Tibere, & de son Génie.

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si moderées, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une miserable & indigne condition. La vertu Romaine s'étoit adoucie après la mort de Brutus & de Cassius, qui en soutenoient la fierté. Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément quasi general pour la conduite d'Auguste, & une complaisance égale pour sa personne. A l'avenement de Tibere, cette complaisance se tourna en bassesse & en adulation. On peut dire que ce Prince, naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une autorité bien médiocre : mais les Romains, plus disposés à servir, que Tibere

rum. DE VITA ET MORIBUS Imperatorum Romanorum, Excerpta ex Libris Sexti Aurelii Victoris, à Cæsare Augusto usque ad Theodosium Imperatorem; *cap* I. §. 28, 29. On a dit la même chose de l'Empereur Severe. Voyez, *Aurelius Victor,* DE CÆSARIUS, cap, XX. in *Septimio Severo:* & *Ælii Spartiani,* SEVERUS.

bere à commander, lui porterent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit esperer leur sujettion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple Romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibere, & faire voir l'esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire. Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguste. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au bien géneral toutes ses pensées. D'une politique si juste & si prudente, Tibere fit une science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & mysterieux interêt du Prince, separé de l'interêt de l'Etat, & presque toûjours opposé au bien public.

Le bon-sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises actions par elles-mêmes: tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur, ou se jugeoit par le rafinement de quelque spéculation malicieuse.

Le credit qu'eut Germanicus d'appaiser les Legions, fut d'un service fort avantageux, & peu de tems agréable. Quand

Quand le danger fut passé, on fit reflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit sû les y remettre. En vain il fut fidelle à Tibere; sa moderation à refuser l'Empire, ne le fit pas trouver innocent. On le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert; & tant d'artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéïr, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce Germanicus, si cher aux Romains, dans une armée, où il eut moins à craindre les ennemis de l'empire, qu'un Empereur, qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste Politique: le même esprit regnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mysterieux: les charges, les gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du service n'entroit plus en aucune consideration; car dans la verité, les armées avoient plûtôt de proscrits, que des Generaux, & les Provinces des bannis, que des Gouverneurs. A Rome, où les Loix

avoient

avoient toûjours été ſi religieuſement gardées, & avec tant de formes, tout ſe faiſoit alors par la jalouſie de ce myſterieux Cabinet.

Quand un homme d'un mérite conſiderable témoignoit de la paſſion pour la gloire de l'Empire, Tibere ſoupçonnoit auſſi-tôt que c'étoit avec deſſein d'y parvenir. S'il reſtoit à quelqu'autre un ſouvenir innocent de la Liberté, il paſſoit pour un eſprit dangereux, qui vouloit rétablir la République. Louër Brutus & Caſſius, étoit un crime, qui coûtoit la vie: regretter Auguſte, une offenſe ſecrette, qu'on pardonnoit d'autant moins, qu'on n'oſoit s'en plaindre; car Tibere le loüoit toûjours en public, & lui faiſoit décerner des honneurs divins, qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis; & une tendreſſe témoignée pour la memoire de cet Empereur, ſe prenoit pour une accuſation détournée contre le gouvernement; ou pour une mauvaiſe volonté contre la perſonne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vû des crimes inſpirés par la jalouſie d'une fauſſe politique; preſentement c'eſt la cruauté ouverte,

verte, & la Tyrannie déclarée. On ne ſe contente pas de quitter les bonnes maximes; on abolit les meilleures Loix, & on en fait une infinité de nouvelles, qui regardent en apparence le ſalut de l'Empereur, mais dans la verité, la perte des gens de bien qui reſtoient à Rome. Tout eſt crime de leze-majeſté. On puniſſoit autrefois une veritable conſpiration; on punit ici une parole innocente malicieuſement expliquée. Les plaintes qu'on a laiſſées aux malheureux pour le ſoulagement de leurs miſeres; les larmes, ces expreſſions naturelles de nos douleurs; les ſoupirs qui nous échapent malgré nous; les ſimples regards, devenoient funeſtes. La naïveté du diſcours exprimoit de méchans deſſeins : la diſcretion du ſilence cachoit de méchantes intentions. On obſervoit la joye comme une eſperance conçûë de la mort du Prince : la triſteſſe étoit remarquée comme un chagrin de ſa proſperité, ou un ennui de ſa vie. Au milieu de ces dangers, ſi le peril de l'oppreſſion vous donnoit quelque mouvement de crainte, on prenoit vôtre appréhenſion pour le témoignage d'une conſcience effrayée, qui ſe trahiſſant elle-

même,

même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage & de la fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire; se réjouïr, s'affliger, avoir de la peur, ou de l'assurance, tout étoit crime, & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi les soupçons d'autrui vous rendoient coupables. Ce n'étoit pas assez d'essuyer la corruption des accusateurs, les faux rapports des espions, les suppositions de quelque delateur infame; vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur: & quand vous pensiez être à couvert par l'innocence, non seulement de vos actions, mais de vos pensées, vous périssiez par le malice de ses conjuctures. Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y avoit beaucoup de mérite à être homme de bien; car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osoit paroître, étoit infailliblement perduë; & celle qu'on pouvoit deviner, n'étoit jamais assurée. Comme on n'est pas exemt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibere ne fut pas toûjours tran-

quile

quile dans l'exercice de ſes cruautés. Séjan, qui s'avança dans ſes bonnes graces par des voyes auſſi injuſtes que les ſiennes; ce grand favori, las d'honneurs & de biens, qui le laiſſoient toûjours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute ſujettion, & n'oublia rien pour ſe mettre inſenſiblement à la place de ſon maître. Inſtruit des maximes de l'Empereur, & devenu ſavant en ſon art, il lui enleve ſes enfans par le poiſon; & il étoit ſur le point de ſe défaire de lui, quand ce Prince revenu de ſon aveuglement, comme par miracle, garentit ſes jours malheureux, & fait périr ce grand confident qui le vouloit perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuſe qu'auparavant: il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même; ennemi de la vie d'autrui, & de la ſienne. Enfin il mourut à la grande joye des Romains, n'ayant pu échaper à l'impatience d'un ſucceſſeur, qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois reflexion ſur la difference qu'il y a euë de la République à l'Empire, & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre ſous les Empereurs

reurs que ſous les Conſuls, ſi les maximes d'Auguſte euſſent été ſuivies. Rome ne fut pas ſi heureuſe. La politique de Tibere fut embraſſée de la plûpart de ſes ſucceſſeurs, qui mirent l'honneur de leur regne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à ſe l'aſſujettir davantage.

Dans ce ſentiment, Auguſte fut moins eſtimé, pour avoir ſû rendre les Romains heureux; que Tibere, pour les avoir fait impunément miſerables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'inſuffiſance ou de la foibleſſe à garder les Loix; & tantôt l'art de les éluder faiſoit le ſecret de la Politique, tantôt la violence des les rompre paroiſſoit une veritable hauteur & une digne autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les étrangers: la puiſſance de l'Empereur ſe faiſoit ſentir aux naturels, & les Romains opprimés tinrent lieu de Nations aſſujetties. Enfin les Caligules, les Nerons, les Domitiens pouſſerent la domination au delà de toutes bornes, & quoique les droits des Empereurs fuſſent infiniment au deſſous de ceux des Rois, ils ſe porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller Tarquin même.

Les Romains de leur côté devinrent également funeſtes aux Empereurs; car paſſant de la ſervitude à la fureur, ils en maſſacrerent quelques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuſte & violent d'en ôter, & d'en établir à leur fantaiſie. Ainſi les liens du gouvernement furent rompus; & les devoirs de la ſocieté venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéïſſoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander. Une ſi étrange confuſion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre: mais ſi on veut remonter juſqu'à la premiere cauſe, on trouvera que ce méchant naturel étoit autoriſé par l'exemple de Tibere, & le gouvernement établi ſur les maximes qu'il avoit laiſſées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toûjours à la juſteſſe des regles, les plus déreglés ne ſuivent pas éternellement le deſordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoûte pour le moins une politique à ſon tempérament. Ceux même qui ſont toutes choſes ſans y penſer, y reviennent par reflexion quand

elles sont faites, & appliquent une conduite d'interêt aux purs mouvemens de la nature. Mais que les Empereurs ayent agi par naturel, par politique, ou par tous les deux ensemble; je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguste, qui avoit des lumieres pures & délicates, connut admirablement le génie de son tems, & n'eut pas peine à changer un assujettissement volontaire aux chefs de parti, en veritable sujettion. Tibére plein de ruses & de finesses, mais d'un faux discernement, se méprit à connoître la disposition des esprits. Il crut avoir à faire à ces vieux Romains amoureux de la liberté, & incapables de souffrir aucune domination: cependant l'inclination générale alloit à servir; les moins soûmis étoient disposés à l'obéïssance. Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos: car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan, qui lui faisoit craindre tous les autres. Avec ces fausses mesures la cruauté augmen-

augmentoit tous les jours ; & comme celui qui offenſe eſt le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faiſoit. Enfin il agit ouvertement, & les traita comme ſes ennemis, parce qu'il leur avoit donné ſujet de l'être.

L'eſprit de docilité qui regnoit alors, faiſoit endurer paiſiblement la Tyrannie. On ſouffrit la brutalité de Caligula avec une ſoûmiſſion pareille ; car ſa mort eſt un fait particulier où le Sénat, le Peuple, ni les Légions n'eurent aucune part. On ſouffrit la ſtupidité dangéreuſe de Claudius, & l'inſolence de Meſſaline. On ſouffrit la fureur de Néron, juſqu'à ce que la patience étant épuiſée, il ſe fit une révolution dans les eſprits.

Auſſi-tôt on conſpira contre ſa perſonne. Des conſpirations particulieres on vint à la révolte des Légions : de la révolte des Légions à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la Liberté ; mais déja accoûtumé aux Empereurs, il ſe contenta de diſpoſer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent diſpoſer elles-mêmes, & les Légions des Provinces ne

ne pûrent leur céder cet avantage. La diviſion ſe mêla parmi celles-ci ; les unes nommant un Empereur, les autres un autre. Ce ne furent que maſſacres, que guerres civiles ; & jamais les eſprits ne ſe trouverent dans leur veritable ſituation, ſi vous en exceptez le regne de quelques Princes, qui ſûrent réunir des interêts que la fauſſe habileté de Tibére avoit diviſés pour le malheur commun des Empereurs & de l'Empire.



JUGEMENT SUR CESAR ET SUR ALEXANDRE.

A Monsieur ***.

C'Est un conſentement preſque univerſel, qu'Alexandre & Céſar ont été les plus grands-hommes du monde ; & tous ceux qui ſe ſont mêlés d'en juger, ont

ont crû faire assez pour les Conquerans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation & leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montagne plus hardi se déclare pour le premier; & depuis que les Versions de Vaugelas & d'Ablancourt ont fait ces Heros de toutes nos conversations (1), chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur Vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la difference que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre, fils d'un Roi considerable; Césår, d'une des premiéres maisons de cette République, dont les citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il sem-

(1) Vaugelas a traduit la VIE D'ALEXANDRE écrite par Quinte-Curse; & d'Ablancourt les COMMENTAIRES DE CE'SAR.

ſemble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la grandeur future d'Alexandre, par le ſonge d'Olympias, & par quelques autres préſages. Ses inclinations relevées dès ſon enfance; ſes larmes jalouſes de la gloire de ſon pere; le jugement de Philippe, qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le ſien; appuyerent l'avertiſſement des Dieux. Pluſieurs choſes de cette nature n'ont pas été moins remarquables en Céſar. Sylla trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, pluſieurs Marius. Céſar ſongea qu'il avoit couché avec ſa mere; & les Devins expliquerent que la Terre, mere commune des hommes, ſe verroit ſoumiſe à ſa puiſſance. On le vit pleurer, en regardant la ſtatuë d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge, où ce Conquerant s'étoit rendu maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une paſſion commune: mais Alexandre, ambitieux par tout, étoit piqué d'une jalouſie de ſuperiorité en ſes études, & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus ſavant que les autres. Auſſi voit-on qu'il ſe plaignit d'Ariſtote, d'avoir publié des connoiſſances ſecrettes, qui ne devoient être que pour lui ſeulement; & il avouë qu'il n'aſpire pas moins à s'élever au deſ-

ſur des hommes par les Lettres, que par les armes. Comme il avoit l'eſprit curieux & paſſionné, il ſe p'ut à la découverte des choſes cachées, & fut touché particulierement de la Poëſie. Il n'y a perſonne à qui la paſſion qu'il avoit pour Homere ne ſoit connuë; & qui ne ſache qu'en faveur de Pindare, les maiſons de ſes deſcendans furent conſervées, dans la ruine de Thebes, & la déſolation générale de ſes citoyens.

L'eſprit de Céſar, un peu moins vaſte, ramena les Sciences à ſon uſage ; & il ſemble n'avoir aimé les Lettres que pour ſon utilité. Dans la Philoſophie d'Epicure, qu'il préfera à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'Homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ſes premiers ſoins; ſachant qu'elle étoit neceſſaire dans la République, pour arriver aux plus grandes choſes. Il harangua aux Roſtres (1), à la mort de ſa tante Julia, avec beaucoup d'applaudiſſement. Il accuſa Dolabella; & fit enſuite cette Oraiſon ſi adroite & ſi délicate, pour ſauver la vie aux priſonniers de la conjuration de Catilina.

Il

(1) La Tribune aux Harangues.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire surement être d'Alexandre, que certains Dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame, & de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande difference que je trouve dans leurs sentimens, est sur le sujet de la Religion. Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posseder par les Devins & par les Oracles : ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la lecture ordinaire des Poëtes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & composoient toute la Théologie de ces tems.

(1) Voici les vers de LUCAIN, Liv III. vers 432—439:

Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Ausus, & aëriam ferri proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro :
Jam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba, sed expensa Superorum & Cæsaris ira.

C'est à dire, selon la Traduction de BREBEUF:

Il

tems-là. Quant à Céſar, ſoit par ſon tempérament, ſoit pour avoir ſuivi les opinions d'Epicure; il eſt certain qu'il paſſa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & ſe mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le repreſente au ſiege de Marſeille, la hache à la main, dans un bois ſacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les ſoldats, ſaiſis d'une ſecrette horreur de religion, par des paroles aſſez impies (1). Saluſte lui fait dire que la Mort eſt la fin de tous les maux; qu'au delà il ne reſte ni ſouci, ni ſentiment pour la joye (2)

Mais comme les hommes, quelques grands

Il querelle leur crainte, fremit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quitez, quitez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe;
Si ces bois ſont ſacrez, c'eſt moi qui les mépriſe:
Seul, j'offence aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul, je prens ſur moi tout le courroux des Dieux.

(2) *In luctu atque miſeriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum eſſe; eam cuncta mortalium mala diſſolvere; ultra neque curæ neque gaudio locum eſſe.* DE CONJURATIONE CATILINÆ, cap. 51.

grands qu'ils ſoient, comparés les uns aux autres, ſont toûjours foibles, défećtueux, contraires à eux-mémes, ſujets à l'erreur ou à l'ignorance; Céſar fut troublé d'un ſonge, qui lui prédiſoit l'empire, & ſe moqua de celui de ſa femme, qui l'avertiſſoit de ſa mort. Sa vie répondit aſſez à ſa créance. Veritablement il fut moderé en des plaiſirs indifferens; mais il ne ſe dénia rien des voluptés qui le touchoient. C'eſt ce qui fit faire à Catulle tant d'Epigrammes contre lui, & d'où vint à la fin ce bon mot, que Céſar étoit *la femme de tous les maris, & le mari de toutes les femmes.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération: il ne fut pourtant pas inſenſible. Barzine, & Roxane lui donnerent de l'amour; & il n'eut pas tant de continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas, à qui Darius s'étoit accoutumé auparavant (1).

Le plaiſir du Repas, ſi cher à Alexandre, & où il ſe laiſſoit aller quelquefois juſqu'à

(1) *Nabarzanes accepta fide occurrit, dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat ſpecie ſingulari ſpado, atque in ipſo flore pueritiæ; cui & Darius fuerat.*

jusqu'à l'axcèes, fut indifferent à César. Ce n'est pas que parmi les travaux, & dans l'action, Alexandre ne fût sobre & peu délicat : mais le tems du repos, la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion ; mais César avec plus de dessein & d'interêt. Ses largesses au Peuple, ses dépenses excessives dans l'Edilité, ses presens à Curion, étoient plûtôt des corruptions, que de véritables liberalités. Alexandre donna, pour faire du bien, par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines : il se dépouilla de toutes choses, & ne garda rien pour lui que l'esperance des Conquêtes, ou la resolution de périr. Lors qu'il n'avoit presque plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poëtes, les Philosophes (tous illustres necessiteux) eurent part à sa magni-

fuerat assuetus, & mox Alexander assuevit. QUINTUS CURTIUS, de rebus gestis Alexandri Magni, *Lib. VI. cap. V. num.* 22.

magnificence, & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort liberal: mais dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes necessaires; & à peine se vit-il maître de l'empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Ephestion, ni de ces confiances qu'il avoit en Craterus. Les commerces de César étoient ou des liaisons pour ses affaires; ou un procedé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avoit rien de dangereux; & ceux qui le pratiquoient, n'apprehenderent ni sa colere, ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême, ou il étoit le plus charmant, ou le plus terrible; & on n'alloit jamais surement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'amitié fut sa plus grande passion après la gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre, lors qu'il s'écria auprès de la statuë d'Achille: *O Achille, que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidele pendant ta vie, & un Poëte comme Homere après ta mort!*

Jus-

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux grands-hommes dans leur naturel. Il eſt tems d'examiner le génie des Conquerans, & de les conſiderer dans toute l'étenduë de l'action. Il y a quelque espece de folie à raiſonner ſur des choſes purement imaginaires : neanmoins, ſelon toute la vraiſemblance, ſi Alexandre ſe fût trouvé en la place de Céſar, il n'auroit employé ſes grandes & admirables qualités qu'à ſa propre ruïne. On peut croire que ſon humeur altiére, & ennemie des précautions, l'eût mal conſervé dans les perſecutions de Sylla : difficilement eût-il pû chercher ſa ſureté dans un éloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de liberalité, ſes largeſſes lui euſſent été pernicieuſes. Au lieu d'attendre l'Edilité, où les magnificences & les profuſions étoient permiſes, ſes dons & ſes preſens hors de ſaiſon, l'auroient rendu juſtement ſuſpect au Senat. Peut-être n'auroit-il pû s'aſſujettir à des Loix, qui euſſent gêné une ame ſi impérieuſe que la ſienne; & tentant quelque choſe à contre-tems, il auroit eu le deſtin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais ſi Alexandre eût péri dans la République, Céſar,

dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie.

Il est à croire que César, dont la conduite étoit si fine & si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations, sans être accusé qu'une seule fois, & jamais convaincu; lui, qui dans les divisions qu'il fit naître entre les Gaulois, secouroit les uns, pour opprimer les autres, & les assujettir tous à la fin: il est à croire, dis-je, que ce même César suivant son génie, auroit soumis ses voisins, & divisé toutes les Républiques de la Grece, pour les assujettir pleinement. Et certes avoir quitté la Macédoine, sans esperance de retour; avoir laissé des voisins mal-affectionnés; la Gréce quasi soumise, mais peu affermie dans la sujettion; avec trente-cinq mille hommes, soixante-dix Talens (1), & peu de vivres; avoir cherché un Roi de Perse, que les Grecs appelloient LE GRAND ROI, & dont les simples Lieutenans sur les frontieres faisoient trembler tout le monde; c'est ce qui

(1) Qui font 42 mille écus de nôtre monnoye.

qui passe l'imagination, & quelque chose de plus que si aujourd'hui la République de Genes, celles de Luques & de Raguse, entreprenoient la conquête de la France. Si César avoit déclaré la guerre au Grand Roi, c'eût été sur les frontieres de proche en proche, & il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le Granique. Si l'ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toûjours la paix à Pompée: & qu'il ne se fût pas contenté de la fille du Roi, avec cinq ou six Provinces, qu'Alexandre refusa peut-être insolemment? Enfin, si mes conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de Perse, suivi d'un million d'hommes. Quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sai s'il auroit dormi profondément la nuit qui préceda la bataille d'Arbelles: je croi du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion, & nous n'aurions de lui aucune des Réponses d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand combat, pour se rendre maître de l'Asie; autrement Darius eût traîné la guerre de Province en Province toute sa vie: il fal-

loit qu'il pérît, comme il arriva, & que mille Peuples differens le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce desir de gloire immoderé, & cette ambition trop vaste, qui ne laissoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tout prêts de l'abandonner. Mais c'est-là particulierement que parut cette grandeur de courage, qui ne s'étonnoit de rien. *Allez laches*, leur dit-il, *allez ingrats, dire en vôtre pays, que vous avez laissé Alexandre avec ses amis, travaillant pour la gloire de la Gréce, parmi des Peuples, qui lui obéïront mieux que vous.* Dans toute sa vie, Monsieur le Prince (1) n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, & cette confiance de lui-même. „ Alexandre, „ dit-il, abandonné des siens parmi des „ barbares mal assujettis, se sentoit si di„ gne de commander qu'il ne croyoit „ pas qu'on pût refuser de lui obéïr. E„ tre en Europe ou en Asie, parmi les „ Grecs ou les Perses, tout lui étoit in„ different : il pensoit trouver des sujets „ où il trouvoit des hommes.

Co

(1) Le Prince de Condé.

Ce qu'on dit à l'avantage de Céſar, c'eſt que les Macédoniens eurent à faire à des nations pleines de molleſſe & de lâcheté, & que la conquête des Gaules, dont les peuples étoient fiers & belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuſerai point à examiner le courage des uns & des autres; mais il eſt certain que Céſar ne trouva pas dans les Gaules de véritables armées. C'étoient des peuples entiers, à la réſerve des femmes, des enfans, & des vieillards, qui s'armoient tumultuairement pour la défenſe de leur liberté: des multitudes de combattans ſans ordre & ſans diſcipline; & à la verité, ſi vous en exceptez deux ou trois, Céſar pouvoit dire, VENI, VIDI, VICI, en toutes les occaſions. Ce qui me fait croire que Labienus commandant les Légions, n'eût pas moins aſſujetti nos Provinces à la République; ou ſelon toutes les apparences, Parmenion n'auroit pas donné cette grande bataille, qui décida des affaires de l'Aſie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut beſoin du ſecours d'Alexandre dans le combat; & que Céſar un jour étoit perdu ſans Labienus,

qui après avoir tout battu de ſon côté, envoya la dixiéme Légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entrepriſes, ſoit pour s'expoſer davantage, ou pour être en cela plus malheureux; Alexandre fut cent fois en danger manifeſte de ſa vie, & reçut ſouvent de grandes bleſſures. Céſar eut véritablement ſes hazards, mais plus rares: & je ne ſache point qu'il ait été fort bleſſé dans toutes ſes guerres.

Je ne voi pas auſſi que les peuples de l'Aſie duſſent être ſi mols & ſi lâches, eux qui ont toûjours été formidables à l'Europe. Dans la plus grande puiſſance de la République, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de Darius? Craſſus y périt avec ſes Légions du tems de Céſar, & un peu après Antoine y fit un voyage funeſte & honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à Céſar que celle des Gaules; car dans la Guerre civile, il aſſujettit la République avec la meilleure partie de ſes forces; & la ſeule bataille de Pharſale le fit maître de cent peuples differens, que d'autres avoient vaincus. Veſpaſien

n'a

n'a pas conquis l'Empire, pour s'être fait Empereur par la défaite de Vitellius. Ainſi Céſar a profité des travaux de tous les Romais: les Scipions, Emilius, Marcellus, Marius, Sylla & Pompée, ſes propres ennemis ont combattu pour lui: tout ce qui s'étoit fait en ſix cens années, fut le fruit d'une ſeule heure de combat.

Ce qui me ſemble plus incompréhenſible d'Alexandre, c'eſt qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de pays que les plus grands Etats n'ont ſu faire dans toute l'étenduë de leur durée. Aujourd'hui un Voyageur eſt celebre, pour avoir traverſé une partie des Nations qu'il a ſubjuguées: & afin qu'il ne manquât rien à ſa felicité, il a jouï paiſiblement de ſon Empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de Céſar, qui n'a pû donner une forme à l'Etat ſelon ſes desſeins, ayant été aſſaſſiné par ceux qu'il alloit aſſujettir.

Il me reſte une conſideration à faire ſur Alexandre: que tous les Capitaines Macédoniens ont été de grands Rois après ſa mort, qui n'étoient que des hommes médiocres, comparés à lui durant ſa vie. Et certes je lui pardonne en quelque ſorte, ſi

dans

dans un pays où c'étoit une créance reçûë, que la plûpart des Dieux avoient leur famille en terre; où Hercule étoit cru fils de Jupiter, pour avoir tué un lion, & assommé quelque voleur: je lui pardonne, dis-je, si appuyé de l'opinion de Philippe, qui pensoit que sa femme eût commerce avec un Dieu; si trompé par les Oracles; si se sentant si fort au dessus des hommes, il a quelquefois méprisé sa naissance véritable, & cherché son origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette créance parmi les barbares, pour en attirer la véneration; & tandis qu'il se donnoit au monde pour une espece de Dieu, le sommeil, le plaisir des femmes, le sang qui couloit de ses blessures, lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un Homme.

Après avoir parlé si longtems des avantages d'Alexandre, je dirai en peu de mots, que par la beauté d'un génie universel, César fut le plus grand des Romains en toutes choses; dans les affaires de la République, & dans les emplois de la guerre. A la vérité, les entreprises d'Alexandre ont quelque chose de plus étonnant; mais la conduite & la capacité

ne

ne paroiſſoient pas y avoir la même part. La guerre d'Eſpagne contre Petreius & Afranius, eſt une choſe que les gens d'une expérience conſommée admirent encore. Les plus mémorables ſieges des derniers tems ont été formés ſur celui d'Alexie: nous devons à Céſar nos forts, nos lignes, nos contrevallations, & generalement tout ce qui fait la ſureté des armées devant les places. Pour ce qui eſt de la vigueur, la bataille de Munda fut plus conteſtée que celle d'Aſie; & Céſar courut un auſſi grand peril en Egypte, qu'Alexandre dans le bourg des Malliens.

Ils ne furent pas moins differens dans le procedé que dans l'action. Quand Céſar n'avoit pas la juſtice de ſon côté, il en cherchoit les apparences: les prétextes ne lui manquoient jamais. Alexandre ne donnoit au monde pour raiſons que ſes volontés: il ſuivoit par tout ſon ambition ou ſon humeur. Céſar ſe laiſſoit conduire à ſon interêt, ou à ſa raiſon. On n'a guere vû en perſonne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clemence dans les injures. Ces impetuoſités qui coûterent la vie à Clitus; ces ſoupçons mal éclaircis qui cauſerent

rent la perte de Philotas, & qui, à la honte d'Alexandre, traînerent ensuite comme un mal necessaire la mort de Parmenion : tous ces mouvemens étoient inconnus à César. On ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouër que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant homme du monde, & le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci. Alexandre n'étoit proprement dans son naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois. S'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions. Il avoit peine à faire un present qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des troupes : jamais si constant, si assuré, que dans leur désespoir. En un mot, il commençoit à se posseder pleinement où les hommes d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelqu'autre foiblesse, ont accoûtumé de ne se posseder plus. Mais son ame trop

élevée

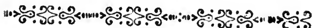
élevée s'ajuſtoit mal aiſément au train commun de la vie; & peu ſure d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échapât parmi les plaiſirs ou dans le repos.

Ici, je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions ſur les Heros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y aſſujettir. Il ne nous reſte pour eux, ni de ces répugnances ſecrettes, ni de ces mouvemens intérieurs de liberté, qui nous gênent dans une obéïſſance forcée. Tout ce qui eſt en nous, eſt ſouple & facile : mais ce qui vient d'eux eſt quelquefois inſuportable. Quand ils ſont nos maîtres par la puiſſance, & ſi fort au deſſus de nous par le merite, ils penſent avoir comme un double empire qui exige une double ſujetion; & ſouvent c'eſt une condition fâcheuſe de dépendre de ſi grands hommes, qu'ils puiſſent nous mépriſer légitimement. Cependant, puiſqu'on ne regne pas dans les ſolitudes, & que ce leur eſt une neceſſité de converſer avec nous; il ſeroit de leur interêt de s'accommoder à nôtre foibleſſe. Nous les revererions comme des Dieux, s'ils ſe contentoient de vivre comme des Hommes.

Mais

Mais finiſſons un Diſcours qui me devient ennuyeux à moi-même, & diſons que par des moyens pratiquables, Céſar a executé les plus grandes choſes; qu'il s'eſt fait le premier des Romains.

Alexandre étoit naturellement au deſſus des hommes: vous diriez qu'il étoit né le maître de l'Univers, & que dans ſes expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que ſe faire reconnoître de ſes peuples.



SONNET.

QU'avez-vous plus, Deſtins, à me faire endurer ?
N'aviez-vous pas aſſez éprouvé mon courage,
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pouſſer un malheureux à ſe deſeſperer ?

Je n'avois pas voulu ſeulement ſoûpirer,
J'avois tout ſuporté ſans changer de viſage;
Mais il faut repouſſer la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs ſans ceſſe murmurer.

Par vos ordres cruels l'amour & la fortune
Rendant ſur mon ſujet leur diſgrace commune,
M'ont éloigné d'Iris, & chaſſé de la Cour:

Pouſſez

Pouffez jufques au bout vôtre mortelle envie ;
Et ne me laiffez pas la lumiere du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma vie.



A MADAME ***.

STANCES.

IL me fouvient de mes plaifirs,
Je fonge à Paris, à Valence ;
Je pouffe ici mille foûpirs,
Et pour Lifie & pour la France :
Je penfe à tous momens à ces aimables lieux,
Qui faifoient autrefois mes plus cheres délices :
Mais parmi tant d'ennuis, les plus cruels fupplices
Sont les maux que me fait l'abfence de tes yeux.

En vain le murmure des eaux,
Trifte charme des folitudes ;
En vain le chant de mille oifeaux
Veut flater mes inquiétudes :
Rien ne peut foulager de fi vives douleurs,
Soit que j'aille chercher le repos du filence,
Ou foit que je le trouble au recit des malheurs
Dont je fouffre aujourd'hui l'injufte violence.

Quand nous étions en même Cour,
Et que fur les bords de la Seine

Voir

Voir mon Maître & parler d'amour,
Etoit une chofe fans peine ;
Je voyois chaque jour tes innocens appas;
L'amour touchoit bien peu ma jeune fantaifie,
Et maintenant, helas! trop aimable Lifie,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

O vous, race de gens d'honneur,
Petits Montrefors * de campagne,
Qui troublez tout nôtre bonheur
Du chagrin qui vous accompagne:
Profeffeurs éternels de régularité,
Ne romprez-vous jamais vôtre morne filence,
Que pour nous alleguer quelque grave fentence,
Et nous faire fentir vôtre févérité?

Meres, qui d'un efprit jaloux
Voyez les charmes de vos filles;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes familles;
Puiffe arriver bien-tôt le terme de vos ans!
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre,
Et contraire à celui qui tua les Enfans †,
Ne laiffer ni Maris, ni Meres fur la terre!

Sur

* Mr. de Montrefor fe piquoit d'une régularité fcrupuleufe & importune.
† Herode.



Sur la Complaiſance que les Femmes ont en leur Beauté.

IL n'y a rien de ſi naturel aux belles perſonnes que la complaiſance qu'elles ont en leur Beauté : elles ſe plaiſent avant qu'on leur puiſſe plaire; elles ſont les premieres à ſe trouver aimables, & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour ſont plus doux qu'ils ne ſont ſenſibles: car l'amour-propre flate ſeulement, & celui qui eſt inſpiré ſe fait ſentir.

Le premier amour ſe forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet: le ſecond vient du dehors, ou attiré par une ſecrette ſympathie, ou reçû par la violence d'une amoureuſe impreſſion. L'un eſt un bien qui ne fait que plaire; mais toûjours un bien, & qui dure autant que la beauté: l'autre fait toucher davantage, mais il eſt plus ſujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'a la complaiſance de la beauté ſur le mouvement de la paſſion, vous pouvez ajoûter en-

encore, qu'une belle femme se portera plûtôt à la conservation de sa beauté, qu'à celle de son amant; moins tendre qu'elle est pour un cœur assujetti, que vaine & glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant: mais avec raison elle se resoudra plûtôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruïne de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé. Vôtre amour vous tient lieu de vôtre aimant dans la douleur; & de là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

Qui me console, excite ma colere,
Et le repos est un bien que je crains:
Mon deuil me plaît, & me doit toûjours plaire;
Il me tient lieu de celle que je plains *.

Il n'en est pas ainsi de la perte de la beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs, & vous ôte l'esperance d'aucun plaisir pour le reste de vôtre vie.

Avec

* Maynard, dans l'Ode sur la Mort de sa Fille.

Avec vôtre beauté il n'y avoit point d'infortune dont vous ne pûssiez vous consoler : sans vôtre beauté il n'y a point de bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout, le souvenir de ce que vous avez été sera vos regrets; par tout, la vûë de ce que vous êtes fera vos chagrins.

Le remede seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remede pour une femme qui a été adorée, de revenir d'une vanité si chere à la raison! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernieres larmes que se reservent de beaux yeux, c'est pour se pleurer eux-mêmes, quand ils seront effacés. De tous les cœurs, le seul qui soûpire encore pour une beauté perduë, c'est celui d'une miserable qui la possedoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour consoler une grand Reine de la perte d'un plus grand Roi son époux, veut lui faire honte de l'excès de son affliction, par l'exemple d'une Reine desesperée qui se prit au sort, dit aux Astres des inju-res,

res, accuſa les Dieux de la mort de ſon mari (1):

> Qui dit aux Aſtres innocens,
> Tout ce que fait dire la Rage,
> Quand elle eſt maîtreſſe des Sens (2).

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'impieté pût être aſſez forte dans une ame outrée de douleur, il garde pour ſa derniere raiſon à lui repréſenter l'interêt de ſes appas; comme s'il n'y avoit plus aucun remede à ſon mal que la conſideration du tort qu'elle fait à ſa beauté:

> Que vous ont fait ces beaux Cheveux,
> Dignes objets de tant de vœux,
> Pour endurer vôtre colére;
> Et devenus vos ennemis,
> Recevoir l'injuſte ſalaire,
> D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Il

(1) Artémiſe, qui avoit perdu Mauſole, Roi de Carie, ſon époux.

(2) Ces vers ſont de Malherbe, dans l'ODE qui a pour titre CONSOLATION *à* CARITE'E *ſur la Mort de ſon Mari.* Ménage, dans ſes OBSERVATIONS *ſur les Poëſies de Malherbe*, dit que cette CARITE'E, étoit une Dame de Provence de grand merite & d'une beauté extraordinaire. Mais Mr. de St. Evremond nous aprend ici, que Malherbe compoſa cette Ode pour Marie de Medicis, après la mort de

Il pardonnoit aux femmes d'être impies, d'être insensées, il ne leur pardonnoit pas de s'être renduës moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion : c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'interêt de leur beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur deuil ; il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement de femmes à leur beauté, il le faut considerer dans les plus retirées & les plus dévotes. Il y en a qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui se sont détachées de tous les interêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifference

de Henri IV. Cependant, comme il me sembloit que cette Piece, quoi que très-belle, étoit d'un style trop simple, &, pour ainsi dire, trop familier, pour une Personne d'un si haut rang ; je lui montrai la Remarque que j'avois faite sur cet endroit, à la marge de mon exemplaire, où je rapportois l'Observation de Ménage ; & les raisons qui me la faisoient paroître vrai-semblable : mais il m'assûra que *de son tems, personne ne doutoit à la Cour, que Malherbe n'eût en vûe Marie de Medicis.*

rence de toutes choſes, elles ſe flattent ſecrettement de ſe trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes ſortes d'auſtérités, & ſi par hazard elles ſe regardent dans un Miroir, vous les entendrez ſoûpirer de ſe voir changées. Elles font avec la derniere ferveur ce qui défigure leur viſage, & ne peuvent ſouffrir la vûë de leur viſage défiguré.

La nature qui peut conſentir à ſe laiſſer détruire elle-même par un ſentiment d'amour pour Dieu, s'oppoſe en ſecret au moindre changement de la beauté, par un mouvement d'amour-propre dont elle ne ſe défait point. En quelque lieu qu'une belle perſonne ſoit retirée, en quelque état qu'elle ſoit, ſes appas lui ſeront chers. Ils lui ſeront chers dans la maladie; & ſi la maladie va juſqu'à la mort, le dernier ſoûpir eſt moins pour la perte de la vie, que pour celle de la beauté.

JUGE-



JUGEMENT SUR SENEQUE, PLUTARQUE, ET PETRONE.

JE commencerai par Sénéque, & vous dirai avec la derniere impudence, que j'eſtime beaucoup plus ſa perſonne que ſes ouvrages. J'eſtime le précepteur de Neron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire : du Philoſophe & de l'Ecrivain, je ne fais pas grand cas ; je ne ſuis touché ni de ſon ſtile, ni de ſes ſentimens. Sa Latinité n'a rien de cel-

le du tems d'Augufte, rien de facile, rien de naturel; toutes pointes, toutes imaginations, qui fentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Efpagne, que la lumiere de Gréce ou d'Italie. Vous y voyez des chofes coupées, qui ont l'air & le tour des fentences, mais qui n'en ont ni la folidité ni le bon-fens; qui piquent & pouffent l'efprit, fans gagner le jugement. Son difcours forcé me communique une efpece de contrainte; & l'ame, au lieu d'y trouver fa fatisfaction & fon repos, y rencontre du chagrin & de la gêne.

Neron, qui pour être un des plus méchans Princes du monde, ne laiffoit pas d'être fort fpirituel, avoit auprès de lui des efpeces de Petits-Maîtres fort délicats, qui traitoient Séneque de Pédant, & le tournoient en ridicule. Je ne fuis pas de l'opinion de Berville, qui penfoit que le faux Eumolpe de Petrone fût le véritable Séneque. Si Petrone eût voulu lui donner un caractere injurieux, c'eût été plûtôt fous le perfonnage d'un Pedant Philofophe, que d'un Poëte impertinent. D'ailleurs il eft comme impoffible d'y trouver aucun rapport. Séneque étoit le plus

plus riche homme de l'Empire, & loüoit toûjours la pauvreté : Eumolpe, un Poëte fort mal dans ses affaires, & au desespoir de sa condition ; il se plaignoit de l'ingratitude du siecle, & trouvoit pour toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas.* Si Séneque avoit des vices, il les cachoit avec soin sous l'apparence de la sagesse. Eumolpe faisoit vanité des siens, & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas sur quoi Berville pouvoit appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé si tout ce que dit Pétrone du stile de son tems, de la corruption de l'éloquence & de la poësie ; si *controversiæ sententiolis vibrantibus pictæ*, qui le choquoient si fort ; si *vanus sententiarum strepitus*, dont il étoit étourdi, ne regardoient pas Séneque ; si le *per ambages Deorumque ministeria, &c.* ne s'adressoit à la Pharsale de Lucain ; si les loüanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'alloient pas au mépris de l'oncle & du neveu. Quoiqu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe, je ne lis jamais ses écrits, sans m'éloigner des sentimens qu'il veut inspirer à ses lecteurs.

S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur, & le moins vicieux s'abandonneroit aux voluptés par la peinture qu'il en fait. Enfin il parle tant de la mort, & me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages, sont les exemples & les citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour délicate, & qu'il savoit mille belles choses de tous les tems, il en allegue de fort agréables, tantôt des Grecs, tantôt de César, d'Auguste, de Mécénas. Car après tout, il avoit de l'esprit & de la connoissance infiniment: mais son stile n'a rien qui me touche, ses opinions ont trop de dureté; & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance, & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort.

SUR PLUTARQUE.

MONTAGNE a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque & Séneque (1);

que (1); tous deux grands Philoſophes, grands prêcheurs de ſageſſe & de vertu; tous deux précepteurs d'Empereurs Romains: l'un plus riche & plus élevé; l'autre plus heureux dans l'éducation de ſon diſciple. Les opinions de Plutarque (comme dit le même Montagne) ſont plus douces & plus accommodées à la ſocieté: celles de Séneque plus fermes ſelon lui; plus dures & plus auſtéres ſelon moi. Plutarque inſinuë doucement la ſageſſe, & veut rendre la vertu familiere dans les plaiſirs mêmes: Séneque ramene tous les plaiſirs à la ſageſſe, & tient le ſeul Philoſophe heureux. Plutarque naturel, & perſuadé le premier, perſuade aiſément les autres: l'eſprit de Séneque ſe bande & s'anime à la vertu; & comme ſi ce lui étoit une choſe étrangere, il a beſoin de ſe ſurmonter lui-même. Pour le ſtile de Plutarque, n'ayant aucune connoiſſance du Grec, je n'en ſaurois faire un jugement aſſuré: mais je vous avouërai que parmi les Traités de ſa Morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre, ſoit

(1) Voyez les ESSAIS de Montaigne Livre II. chap. 10.

ſoit par la grande difference des choſes & des manieres de ſon tems à celles du nôtre, ou que veritablement ils ſoient au deſſus de mon peu d'intelligence. *Le Démon familier de* SOCRATE, *la Création de l'Ame*; *le Rond de la Lune* (1), peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la beauté; & s'ils ſont merveilleux, c'eſt une merveille qui me paſſe. On peut juger par les Bons-mots des anciens qu'il nous a laiſſés; par ſes Dits, qu'il ramaſſe avec tant de ſoin; par ſes longs Propos de Table, combien il étoit ſenſible à la converſation. Cependant, ou il y avoit peu de délicateſſe en ces tems-là; ou ſon goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il ſoutient les matieres graves & ſerieuſes avec beaucoup de bon-ſens & de raiſon; aux choſes qui ſont purement de l'eſprit, il n'a rien d'ingenieux ni de délicat.

A dire vrai, les VIES DES HOMMES ILLUSTRES, ſont le chef-d'œuvre de Plutarque, & à mon jugement, un des

(1) Plutarque a fait trois petits Traitez, intitulez, ſelon la Traduction d'Amiot: *Du Dæmon ou Eſprit familier de Socrates*: *De la Creation de l'Ame, que Platon deſcrit en ſon Timæus*: *De la face qui apparoît*

des plus beaux ouvrages du Monde. Vous-y voyez ces grands-hommes exposés en vûë, & retirés chez eux-mêmes: vous les voyez dans la pureté du naturel, & dans toute l'étenduë de l'action. On y voit la fermeté de Brutus, & cette réponse fiere au mauvais Genie qui lui parla: on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce Fantôme, que le raisonnement de Cassius eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses troupes, & donner le combat si heureux de son côté, & si funeste par l'erreur de Cassius. On lui voit retenter la fortune, perdre la bataille, faire des reproches à la vertu, & trouver plus de secours dans son desespoir, que chez une maîtresse ingrate, qu'il avoit si bien servie (2).

Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions; & c'est de lui proprement qu'on peut dire, *facta dictis exæquata*

paroit dedans le rond de la Lune.

(2) Voyez dans le DICTIONAIRE de Mr. Bayle, l'Article BRUTUS. (*Marc. Junius*) Rem. (B) & (C).

quanta sunt: mais il n'oublie ni les médiocres, ni les communes; il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses COMPARAISONS, que Montagne a trouvées si admirables (1), elles me paroissent veritablement fort belles : mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis & des détours en nôtre ame qui lui sont échappez. Il a jugé de l'Homme trop en gros : il ne l'a pas cru si different qu'il est de lui-même, méchant, vertueux; équitable, injuste; humain & cruel: ce qui lui semble se démentir,

(1) ESSAIS, Liv. II. chap. 22.

(2) *Illi dies per somnum*, dit Tacite, *nox officiis, & oblectamentis vita transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat; habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratiùs in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bithyniæ, & mox Consul, vi ertem se ac parem negotiis ostendit: dein revolutus ad vitia, seu vitiorum imitationem, inter paucos tam. liarium Neroni adsumptus est, elegantiæ arbiter, d m nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quo: ei tronius approbavisset. Unde invidia Tigellini quasi adversus amulum, & scientia voluptatum potiorem. Ergo crudelitatem Principis, cui cætera*

mentir, il l'attribuë à des causes étrangeres. Enfin, s'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue: cet *alieni appetens, sui profusus*, étoient au dessus de sa connoissance; & il n'eût jamais démêlé ces contrarietés, que Saluste a si bien separées, & que Montagne lui-même a beaucoup mieux entenduës.

SUR PETRONE.

I. Pour juger du merite de Pétrone, je ne veux que voir ce qu'en dit Tacite (2); & sans mentir, il faut bien que ç'ait été un

cætera libidines cedebant, aggreditur, amicitiam Scevini Petronio objectans, corrupto ad indicium servo, ademptaque defensione, & majore parte familiæ in vincla rapta. Forte illis diebus Campaniam petiverat Cæsar & Cumas usque progressus, Petronius, illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut spei moras. Neque tamen præceps vitam expulit, sed incisas venas, ut libitum obligatas, aperire rursum, & alloqui amicos, non per seria, aut quibus constantiæ gloriam peteret. Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus. Servorum alios largitione, quosdam verberibus affecit. Iniit & vias, somni indulsit, ut quamquam coacta mors, fortuitæ similis esset. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigellinum, aut quem alium potentium

un des plus honnêtes-hommes du monde, puisqu'il a obligé un Historien si sévére de renoncer à son naturel, & de s'étendre avec plaisir sur les loüanges d'un voluptueux. Ce n'est pas qu'une Volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du gout. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractere d'une politesse ingenieuse, fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux: aussi n'étoit-il pas si possedé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires: la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de Bithynie, la vertu d'un Consul dans son Consulat: mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plupart des hommes, & de rapporter là tous ses chagrins & toutes ses joyes; Pétrone d'un esprit superieur à ses charges, les ramenoit à lui-même; & pour m'expliquer à la

tium adulatus est; sed flagitia principis sub nominibus exoletorum, fœminarumque, & novitate cujusque stupri perscripsit, atque obsignata misit Neroni. Fregitque annulum, ne mox u ui esset ad facienda pericula. C. Tacitus, *Annal.* Lib. XVI. cap. 18, 19. Au reste, Mr. de St. Evremond a crû que le *Pétrone*

la façon de Montagne, il ne renonçoit pas à l'homme en faveur du Magiſtrat. Pour ſa Mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'eſt la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin, & même de la colere. Le deſespoir des affaires de la République, la perte de la Liberté, la haine de Céſar, aiderent beaucoup ſa réſolution; & je ne ſai ſi ſon naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ſes entrailles.

Socrate eſt mort veritablement en homme ſage & avec aſſez d'indifference: cependant il cherchoit à s'aſſurer de ſa condition en l'autre vie, & ne s'en aſſuroit pas; il en raiſonnoit ſans ceſſe dans la priſon avec ſes amis aſſez foiblement; & pour tout dire, la mort lui fut un objet conſidérable. Pétrone ſeul a fait venir la molleſſe & la nonchalance dans la ſienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ,*

Pétrone dont Tacite parle ici, eſt l'Auteur de la *Satire*, qui porte le nom de *Pétrone*: mais cela n'eſt pas vrai-ſemblable, comme je l'ai remarqué dans une Note ſur la VIE de *Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1663.

mæ, *&* *sapientium placitis*, *sed levia carmina* *&* *faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la liberté à des esclaves, à en faire châtier d'autres; il s'est laissé aller aux choses qui le flattoient, & son ame au point d'une séparation si fâcheuse, étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des Vers, que de tous les sentimens des Philosophes.

Pétrone à sa mort ne nous laisse qu'une image de la vie; nulle action, nulle parole, nulle circonstance, qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre. Le VIXIT des Romains lui appartient justement.

II. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croyent que Pétrone a voulu reprendre les vices de son tems, & qu'il a composé une Satire avec le même esprit qu'Horace écrivoit les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plutôt un Courtisan délicat, qui trouve le ridicule, qu'un censeur public, qui s'atta-

che à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, ſi Pétrone avoit voulu nous laiſſer une Morale ingenieuſe dans la deſcription des voluptés, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'eſt là que paroît le vice avec toutes les graces de l'auteur; c'eſt-là qu'il fait voir avec plus de ſoin l'agrément & la politeſſe de ſon eſprit.

Davantage, s'il avoit eu deſſein de nous inſtruire par une voye plus fine & plus cachée que celle des préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la juſtice divine ou humaine ſur ſes débauchés. Tant s'en faut, le ſeul homme de bien qu'il introduit, le pauvre Lycas, marchand de bonne foi, craignant bien les Dieux, périt miſerablement dans la tempête au milieu de ces corrompus, qui ſont conſervés. Encolpe & Giton s'attachent l'un avec l'autre, pour mourir plus étroitement unis enſemble; & la mort n'oſe toucher à leurs plaiſirs. La voluptueuſe Tryphene ſe ſauve dans un eſquif avec toutes ſes hardes. Eumolpe fut ſi peu émû du danger, qu'il avoit le loiſir de faire quelque Epigramme. Lycas, le pieux

Ly-

Lycas (1), appelle inutilement les Dieux à ſon ſecours; & à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de ſon repentir. Il a tué ſon hôte, il eſt fugitif, il n'y a ſorte de crime qu'il n'ait commis; graces à la bonté de ſa conſcience, il vit ſans remors: ſes larmes, ſes regrets ont une cauſe bien differente; il ſe plaint de l'infidelité de Giton, qui l'abandonne; ſon deſeſpoir eſt de ſe l'imaginer dans les bras d'un autre, qui ſe moque de la ſolitude où il eſt réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, & forſitan mutuis lubidinibus attriti, derident ſolitudinem meam.*

Tous les crimes lui ont ſuccedé heureuſe-

(1) Mr. Nodot a critiqué cet endroit dans ſes Notes ſur Petrone; mais mal à propos. Il a crû que Mr. de St. Evremond appelloit Lycas, *pieux*, à cauſe que Petrone lui donne la qualité de *verecundiſſimus*. Ce n'eſt point cela. Mr. de St. Evremond accuſe Pétrone de proteger l'Impieté & le Vice, pendant qu'il fait opprimer la Vertu & la Pieté; & il le prouve par l'exemple de Lycas, qui étant le ſeul dans la tempête qui craignît la colere des Dieux, & mît tout en uſage pour l'appaiſer, fut auſſi le ſeul de la troupe qui périt

ſement, à la reſerve d'un ſeul, qui lui a veritablement attiré une punition fâcheuſe; mais c'eſt un peché, pour qui les Loix divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux careſſes de Circé, & à la verité, ſon Impuiſſance eſt la ſeule faute qui lui a fait de la peine. Il avouë qu'il a failli pluſieurs fois; mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occaſion. Enfin, ſans m'attacher au détail de toute l'Hiſtoire, il retombe dans le même crime, & reçoit le ſupplice mérité avec une parfaite réſignation. Alors il rentre en lui-même, & connoît la colere des Dieux:

Helleſpontiaci ſequitur gravis ira Priapi.

Il ſe lamente du pitoyable état où il ſe trouve,

périt miſerablement. Ce n'eſt donc que par rapport à ces mouvemens de dévotion qu'il l'appelle le *pieux Lycas*. C'eſt à cauſe de l'empreſſement qu'il a de faire rendre le voile & le ſiſtre d'Isis, & des inſtances réïterées qu'il fait à Encolpe ſur ce ſujet. *Tu, inquit, Encolpe, ſuccurre periclitantibus; id eſt, veſtem illam divinam, ſiſtrumque redde navigio. Per fidem, miſerere, quemadmodum quidem ſoles. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excuſſit, repetitumque infeſto gurgite procella circumegit, atque hauſit.*

trouve, *funerata est pars illa corporis, quâ quondam Achilles eram*; & pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une Prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentimens de Religion, mais en effet les seuls qu'il paroisse avoir dans toutes ses avantures. Je pourrois dire encore que le bon Eumolpe est couru des petits enfans, quand il recite ses vers : mais quand in corrompt son disciple, la mere le regarde comme un Philosophe; & couchés dans une même chambre, le pere ne s'eveille pas: tant le ridicule est sévérement puni chez Pétrone, & le vice heureusement protegé ! Jugez par là si la vertu n'a pas besoin d'un autre orateur pour être persuadée. Je pense qu'il étoit du sentiment de Bautru : „ Qu'honnête - homme & bonnes mœurs ne „ s'accordent pas ensemble ". *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè aulico, elegantiæ arbitrum, non sapientiæ.*

III. On ne sauroit douter que Petrone n'ait voulu décrire les Débauches de Neron, & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule: mais de savoir si les personnes qu'il introduit, sont véritables

ou

ou feintes; s'il nous donne des caracteres à sa fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assûrer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun personnage dans Petrone, qui ne puisse convenir à Neron. Sous Trimalcion, il se moque apparemment de sa magnificence ridicule, & de l'extravagance de ses plaisirs. Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avoit pour le théatre: *sub nominibus exoletorum fœminarumque, & novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit*; & par une agréable disposition de differentes personnes imaginées, il touche diverses impertinences de l'Empereur, & le désordre ordinaire de sa vie.

On pourra dire que Pétrone est bien contraire à soi-même, d'en blâmer les vices, la mollesse & les plaisirs, lui qui fut si ingenieux dans la recherche des voluptés: *dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset*. Car, à dire vrai, quoique le Prince fût assez corrumpu de son naturel, au jugement de Plutarque, la complaisance de ce Courtisan a contribué beaucoup à le jetter dans toute sorte de luxe

&

& de profuſion. En cela, comme en la plupart des choſes de l'Hiſtoire, il faut regarder la difference des tems. Avant que Neron ſe fût laiſſé aller à cet étrange abandonnement, perſonne ne lui étoit ſi agréable que Pétrone; juſques-là, qu'une choſe paſſoit pour groſſiere, quand elle n'avoit pas ſon approbation. Cette Cour-là étoit comme une école de voluptés recherchées, où tout ſe rapportoit à la délicateſſe d'un goût ſi exquis. Je croi même que la politeſſe de nôtre Auteur devint pernicieuſe au public; & qu'il fut un des principaux à ruiner des gens conſiderables, qui faiſoient une profeſſion particuliere de ſageſſe & de vertu. Il ne prêchoit que la libéralité à un Empereur déja prodigue, la molleſſe à un voluptueux. Tout ce qui avoit une apparence d'auſtérité, avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures, Traſéas eut ſon tour, Helvidius le ſien; & quiconque avoit du mérite ſans l'art de plaire, n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette ſorte de vie, Neron ſe corrompoit de plus en plus; & comme la délicateſſe des plaiſirs vint à ceder au deſordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous

les

les goûts. Alors Tigellin, jaloux des agrémens de Pétrone, & des avantages qu'il avoit ſur lui dans la Science des Voluptés, entreprit de le ruiner, *quaſi adverſus æmulum & ſcientia voluptatum potiorem*. Ce ne lui fut pas une choſe malaiſée; car l'Empereur, abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus ſouffrir un témoin ſi délicat de ſes infamies. Il étoit moins géné par le remors de ſes crimes, que par une honte ſecrette qu'il ſentoit de ſes Voluptés groſſieres, quand il ſe ſouvenoit de la délicateſſe des paſſées. Pétrone de ſon côté, n'avoit pas de moindres dégoûts; & je penſe que dans le tems de ſes mécontentemens cachés, il compoſa cette Satire ingenieuſe, que nous n'avons malheureuſement que défigurée.

Nous voyons dans Tacite l'éclat de ſa diſgrace; & qu'enſuite de la Conſpiration de Piſon, l'amitié de Scevinus fut le prétexte de ſa perte.

IV. Pe'trone eſt admirable par tout; dans la pureté de ſon Style, dans la délicateſſe de ſes Sentimens: mais ce qui me ſurprend davantage, eſt cette grande facilité à nous donner ingénieuſement

toute ſorte de Caractères. Terence eſt peut-être l'auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des perſonnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a peu d'étenduë; & tout ſon talent eſt borné à faire bien parler des valets & des vieillards, un pere avare, un fils débauché, une eſclave, une eſpece de Briguelle (1). Voilà où s'étend la capacité de Terence. N'attendez de lui ni galanterie, ni paſſion; ni les ſentimens, ni les diſcours d'un honnête-homme. Pétrone, d'un eſprit univerſel, trouve le génie de toutes les profeſſions, & ſe forme comme il lui plaît à mille naturels differens. S'il introduit un Déclamateur, il en prend ſi bien l'air & le ſtile, qu'on diroit qu'il a déclamé toute ſa vie. Rien n'exprime plus naturellement le deſordre d'une vie débauchée, que les querelles d'Encolpe & d'Aſcylte, ſur le ſujet de Giton.

Quartilla ne repréſente-t-elle pas admirablement ces femmes proſtituées, *quarum ſic accenſa libido, ut ſæpius peterent viros, quàm*

(1) Le premier qui fit les intrigues de la Comedie Italienne, étoit Provençal, & s'appelloit Briguelle. Il y réuſſit ſi bien, qu'on a donné depuis

quàm peterentur? Les nôces du petit Giton & de l'innocente Pannychis, ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie?

Tout ce que peut faire un ſot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent; vous l'avez, ſans doute, au Feſtin de Trimalcion.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit Neron pour le théatre, & ſa vanité à reciter ſes Ouvrages; & vous remarquerez en paſſant par tant de beaux Vers, dont il fait un méchant uſage, qu'un excellent Poëte peut être un mal-honnête-homme. Cependant comme Encolpe, pour repréſenter Eumolpe un faiſeur de vers fantaſque, ne laiſſe pas de trouver en ſa phyſionomie quelque choſe de grand, il obſerve judicieuſement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de compoſer hors de propos, même *in vicinia mortis*; ſa volubilité à dire ſes compoſitions en tous lieux & en tous tems, répond à ſon début ridicule: *& ego, inquit, poëta ſum, & ut ſpero, non*

puis le nom de *Briguelle* au Valet fourbe, qui conduit les intrigues.

non humillimi ſpiritus, ſi modo aliquid coronis credendum eſt, quas etiam ad imperitos gratia deferre ſolet. Sa connoiſſance aſſez générale, ſes actions extraordinaires, ſes expédiens en de malheureuſes rencontres, ſa fermeté à ſoutenir ſes compagnons dans le vaiſſeau de Lycas, cette cour plaiſante de chercheurs de ſucceſſions, qu'il s'attire dans Crotone ; ont toujours du rapport avec les choſes qu'Encolpe s'en étoit promiſes: *ſenex canus, exercitati vultus, & qui videretur neſcio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de ſi naturel que le perſonnage de Chryſis: toutes nos Confidentes n'en approchent pas ; & ſans parler de ſa premiere converſation avec Polyenos, ce qu'elle lui dit de ſa Maîtreſſe ſur l'affront qu'elle a reçû, eſt d'une naïveté inimitable : *verum enim fatendum eſt, ex qua hora accepit injuriam, apud ſe non eſt.* Quiconque a lû Juvenal, connoît aſſez *impotentiam matronarum*, & leur méchante humeur, *ſi quando vir aut familiaris infeliciùs cum ipſis rem habuerat.* Mais il n'y a que Pétrone qui eût pu nous décrire Circé ſi belle, ſi voluptueuſe, & ſi galante.

Enothea,

Enothea, la Prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet; avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la maniere dont elle s'appaise, quand Polyenos lui fait un present dont elle peut acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philumene, cette honnête Dame, n'est pas moins bonne, qui après avoir escroqué plusieurs heritages dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, devenuë vieille, & par consequent inutile à tout plaisir, tâchoit de continuer ce bel art par le moyen de ses enfans, qu'avec mille beaux discours elle introduisoit auprès des vieillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession, dont Pétrone ne suive admirablement le génie. Il est Poëte, il est Orateur, il est Philosophe, quand il lui plaît.

Pour ses Vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle, *naturali pulchritudine carmen exurgit:* en sorte que Douza ne sauroit plus souffrir la fougue & l'impétuosité de Lucain, quand il a lu la *Prise de Troye*, ou ce petit Essai de la *Guerre Civile*, qu'il assure aimer beaucoup mieux:

Quam vel trecenta Cordubensis illius
Pharsalicorum versuum Volumina (1).

Je ne sai si je me trompe; mais il me semble que Lucrece n'a pas traité si agréablement la matiere des Songes, que Pétrone:

Somnia, quæ mentes ludunt, volitantibus umbris,
Non delubra Deûm, nec ab æthere numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostratà sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit;
Quidque luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes.
Tela videt, &c.

Et que peut-on comparer à cette Nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'ame de telle sorte, qu'on a besoin d'un peu de vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'esprit?

Qualis nox fuit illa, Dii, Deæque!
Quàm mollis torus! Hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc, & hinc labellis
Errantes animas. Valete Curæ.
Mortalis ego sic perire cœpi.

„ Quelle

(1) Jan. Dousa Pat. PRÆCIDANEORUM Petron. *Lib. II. cap.* 12.

„ Quelle nuit, ô bons Dieux! quelle
„ chaleur! quels baiſers! quelle haleine!
„ quel mélange d'ames en ces chaudes &
„ amoureuſes reſpirations!

Quoique le ſtile de déclamateur ſemble ridicule à Pétrone, il ne laiſſe pas de montrer beaucoup d'éloquence en ſes declamations; & pour faire voir que les plus débauchés ne ſont pas incapables de méditation & de retour, la Morale n'a rien de plus ſerieux, ni de mieux touché, que les reflexions d'Encolpe ſur l'inconſtance des choſes humaines, & ſur l'incertitude de la mort.

Quelque ſujet qui ſe préſente, on ne peut ni penſer plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent en ſes narrations, il ſe laiſſe aller au ſimple naturel, & ſe contente des graces de la naïveté: quelquefois il met la derniere main à ſon ouvrage; & il n'y a rien de ſi poli. Catulle & Martial traitent les mêmes choſes groſſierement; & ſi quelqu'un pouvoit trouver le ſecret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au ſien, je répons pour les Dames, qu'elles donneroient des loüanges à ſa diſcretion.

Mais ce que Pétrone a de plus particu-

 lier,

lier, c'eſt qu'à la réſerve d'Horace en quelques Odes, il eſt peut-être le ſeul de l'antiquité qui ait ſû parler de Galanterie. Virgile eſt touchant dans les paſſions: les amours de Didon, les amours d'Orphée & d'Eurydice, ont du charme & de la tendreſſe: toutefois il n'a rien de galant; & la pauvre Didon, tant elle avoit l'ame pitoyable, devint amoureuſe du pieux Enée au recit de ſes malheurs. Ovide eſt ſpirituel & facile, Tibulle délicat: cependant il falloit que leurs Maîtreſſes fuſſent plus ſavantes que Mademoiſelle de Scuderi. Comme ils alleguent les Dieux, les Fables, & des exemples tirés de l'Antiquité la plus éloignée, ils promettent toûjours des Sacrifices; & je penſe que Mr. Chapelain a pris d'eux la maniere de *brûler* les Cœurs *en Holocauſte* (1). Lucien,

(1) Chapelain fait parler le Comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orleans) en ces termes:

Pour ces celeſtes yeux, & ce front magnanime,
Je ſens un feu ſubtil, qui ſurpaſſe l'eſtime:
Je n'en ſouhaite rien, & ſi j'en ſuis amant,
D'un amour ſans deſir je le ſuis ſeulement.
De ce feu toutefois que me ſert l'innocence,
Si tout ſage qu'il eſt, il me fait violence?

Helas!

cien, tout ingenieux qu'il eſt, devient groſſier ſi-tôt qu'il parle d'amour. Ses Courtiſanes ont plutôt le langage des lieux publics, que les diſcours des ruelles. Pour moi, qui ſuis grand admirateur des Anciens, je ne laiſſe pas de rendre juſtice à nôtre Nation, & de croire que nous avons ſur eux en ce point un grand avantage. Et ſans mentir, après avoir bien examiné cette matiere, je ne ſache aucun de ces grands génies, qui eût pu faire parler d'amour Maſſiniſſe & Sophonisbe, Céſar & Cléopatre, auſſi galamment que nous les avons ouï parler en nôtre langue (2). Autant que les autres nous les cedent, autant Pétrone l'emporte ſur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fourniſſe une Hiſtoire ſi agréable que

Helas! il me devore, & mon cœur embraſé
Déja par ſa chaleur eſt de force épuiſé.
Et ſoit, conſumons-nous d'une flamme ſi belle,
Brûlons en holocauſte au feu de la Pucelle:
Laiſſons-nous pour ſa gloire en cendres convertir,
Et tenons à bonheur d'en être le martyr.

LA PUCELLE Liv. II. à la fin.

(1) Voyez la SOPHONISBE & la MORT DE POMPE'E de P. Corneille.

que la MATRONE d'EPHESE. Rien de si galant que les Poulets de Circé & de Polyenos: toute leur avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractere fort au dessus de la politesse de nôtre siecle. Jugez cependant s'il eût traité délicatement une belle passion; puisque c'étoit ici une affaire de deux personnes, qui, à leur premiere vûë, devoient goûter le dernier plaisir.



LA MATRONE
D'EPHESE.

IL y avoit une Dame à Ephese (1) en si grande réputation de chasteté, que les femmes mêmes des païs voisins, venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette Prude ayant perdu son mari,

(1) Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, qui a inseré ce morceau de Pétrone dans son livre *des Vanitez de la Cour*, nous assûre, après un ancien Auteur, qu'il y a effectivement eu à Ephese une Dame telle que Pétrone la represente ici: & qu'elle fut punie comme elle le meritoit. *Tu historiam*, dit-il, *aut fabulam, quod his verbis refert*

mari, ne ſe contenta pas, ſelon la coutume, d'aſſiſter au convoi toute échevelée, & de ſe battre la poitrine devant le peuple, elle voulut ſuivre le défunt jusqu'au monument; & après l'avoir mis dans un ſepulchre à la maniere des Grecs, garder le corps, & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se deſolant de la ſorte, & reſoluë à ſe laiſſer mourir de faim; les parens, les amis ne l'en ſûrent détourner. Les Magiſtrats rebutés les derniers, l'abandonnerent; & une femme ſi illuſtre, pleurée de tous, comme une perſonne morte, paſſoit déja le cinquiéme jour ſans manger. Une Suivante fidelle & affectionnée étoit toûjours auprès de la miſerable, mêloit ſes larmes aux ſiennes, & renouvelloit la lumiere toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre choſe dans la Ville, & tout le monde demeuroit d'accord que c'étoit le premier exemple d'amour & de chaſteté qu'on eût jamais vu.

Il

fert Petronius, pro libitu appellabis. Ita tamen ex facto accidiſſe Ephesi, & Flavianus auctor eſt. Mulieremque tradit impietatis ſuæ, & ſceleris parricidialis & adulterii pœnas luiſſe. Joannes Saresberienſis POLICRATICUS, *ſive de nugis Curialium, & veſtigiis Philoſophorum*, Lib. VIII. cap. 11.

Il arriva qu'en ce même tems le Gouverneur de la Province fit attacher en croix quelques voleurs tout proche de cette même cave où la vertueuſe Dame ſe deſoloit ſur le corps de ſon cher époux. La nuit ſuivante, comme un Soldat qui gardoit les croix, de peur que les corps ne fuſſent enlevés, eut apperçu de la lumiere dans le monument, & entendu les plaintes d'une perſonne affligée; par un eſprit de curioſité, commun à tous les hommes, il voulut ſavoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faiſoit. Il deſcend donc au Sepulchre; & ſurpris à la vûë d'une fort belle femme, il demeure d'abord épouvanté, comme ſi c'eût été quelque fantôme: puis ayant vu un corps mort étendu devant ſes yeux, conſidéré les larmes, un viſage déchiré avec les ongles, & toutes les autres marques de déſolation, il s'imagina à la fin ce que c'étoit; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets, & ne pouvoit ſouffrir ſans deſespoir la mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte enſuite ſon petit Souper au monument, & commence à l'exhorter de ne perſeverer pas davantage dans une douleur inutile, & des gémiſſemens ſuperflus; que

la

la ſortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes; qu'il falloit aller tous en même lieu: n'oubliant rien de toutes ces raiſons dont on a coutume de guérir les esprits les plus malades. Mais elle irritée encore par une conſolation ſi peu attenduë, redouble ſon deuil, ſe déchire l'eſtomac avec plus de violence, & s'arache des cheveux, qu'elle jette ſur ce miſerable corps.

Le Soldat ne ſe rebute point pour cela, & avec les mêmes exhortations il esſaye de lui faire prendre quelque nourriture; jusqu'à ce que la Suivante, gagnée ſans doute par l'odeur du vin, autant que par ſon diſcours, tendit la main à celui qui les invitoit ſi obligeamment: & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger, elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de ſa Maîtreſſe. „ Et que vous ſervira cela, *dit-elle*, de vous laiſſer „ mourir de faim, de vous enſevelir „ toute vive, & rendre à la deſtinée u„ ne ame qu'elle ne demande pas encore?

„ Penſez-vous que des morts les inſenſibles cendres
„ Vous demandent des pleurs & des regerets ſi tendres?

 „ Quoi!

„ Quoi! vous voulez ressusciter un
„ mort contre l'ordre de la nature?
„ Croyez-moi, défaites-vous d'une foi-
„ blesse dont les seules femmes sont capa-
„ bles: jouïssez des avantages de la lu-
„ miere tant qu'il vous sera permis. Ce
„ corps que vous voyez devant vous,
„ montre assez le prix de la vie, & vous
„ avertit que vous devez mieux la mé-
„ nager.

Personne n'écoute à regret quand on la presse de manger en de pareilles occasions: on se laisse persuader aisément de vivre. Ainsi cette femme, exténuée par une si longue abstinence, laissa vaincre son obstination, & se remplit de viande avec la même avidité que la Suivante, qui s'étoit renduë auparavant. Au reste, vous savez que les tentations viennent d'ordinaire après le repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre son desespoir, avec les mêmes il attaque sa pudicité. Le jeune homme ne paroissoit à la Prude ni désagréable, ni sans esprit; & la Suivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices; disant ensuite à sa maîtresse;

„ Songez,

„ Songez, ſongez à vous, voyez vôtre interêt,
„ Et ne combattez pas un amour qui vous plaît.

Enfin, pour ne vous plus tenir en ſuſpens, la bonne Dame eut la même abstinence en ce qui regarde cette partie de ſon corps; & le Soldat pleinement victorieux, vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurerent enſemble non ſeulement la premiere nuit de leur jouïſſance, mais encore le lendemain, & le jour d'après; les portes ſi bien fermées, que quiconque fût venu au monument, ſoit connu, ſoit inconnu, auroit cru ſans doute que la plus honnête femme du monde avoit expiré ſur le corps de ſon mari.

Le Soldat charmé de la beauté de ſa Dame, & du ſecret de ſa bonne fortune, achetoit tout ce que ſon peu de bien lui pouvoit permettre; & à peine la nuit étoit-elle venuë, qu'il l'apportoit dans le monument. Cependant comme les parens d'un de ces pendus s'apperçûrent qu'il n'y avoit plus de garde, ils enleverent le corps une nuit, & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pauvre Soldat, qui s'étoit laiſſé abuſer, pour demeurer trop longtems attaché à ſon plaiſir, voyant le len-

demain une de ces croix ſans cadavre, alla trouver ſa maîtreſſe dans la crainte du ſupplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé: qu'au reſte, il étoit réſolu de ne point attendre ſa condamnation; & que ſe faiſant juſtice lui-même, il alloit punir ſa negligence de ſa propre main. Pour toute grace, qu'il la ſupplioit d'avoir ſoin de ſa ſepulture, & de lui préparer ce même tombeau fatal à ſon époux & à ſon galantt. Cette femme auſſi charitable que prude: *Et aux Dieux ne plaiſe*, dit-elle, *que je voye en même tems les funerailles de deux perſonnes ſi cheres: j'aime mieux pendre le mort que de faire périr le vivant.* Selon ce beau diſcours, elle tire le corps du cercueil, pour l'attacher à cette croix, où il n'y avoit plus rien. Le Soldat profita du conſeil ingenieux d'une femme ſi aviſée; & le lendemain tout le peuple s'étonna de quelle maniere un homme mort avoit pû aller au gibet.

CON-



CONVERSATION DU MARECHAL D'HOQUINCOURT AVEC LE PERE CANAYE.

COMME je dînois un jour chez Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt (1), le Pere Canaye qui y dînoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion exige de nous; & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits-forts, qui veulent examiner toutes choses par la Raison.

„ A qui parlez-vous des Esprits-forts, „ dit le Maréchal, & qui les a connus „ mieux

(1) Le Maréchal d'Hoquincourt étoit alors (1654) à Perone, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement.

„ mieux que moi? Bardouville & Saint-
„ Ibal ont été les meilleurs de mes amis.
„ Ce furent eux qui m'engagerent dans
„ le parti de Monsieur le Comte (1) contre le Cardinal de Richelieu. Si j'ai
„ connu les Esprits-forts? Je ferois un
„ livre de tout ce qu'ils ont dit, Bardouville mort, & Saint Ibal retiré en Hollande; je fis amitié avec la Frette &
„ Sauvebœuf. Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves gens. La Frette
„ étoit un brave homme, & fort mon
„ ami. Je pense avoir assez témoigné
„ que j'étois le sien dans la maladie dont
„ il mourut. Je le voyois mourir d'une
„ petite fiévre, comme auroit pu faire
„ une femme; & j'enrageois de voir la
„ Frette, ce la Frette, qui s'étoit battu
„ contre Bouteville, s'éteindre ni plus ni
„ moins qu'une chandelle. Nous étions
„ en peine Sauvebœuf & moi de sauver
„ l'honneur à notre ami; ce qui me fit
„ prendre la résolution de le tuer d'un
„ coup de pistolet, pour le faire périr en
„ homme-de-cœur. Je lui appuyois le
„ pistolet à la tête, quand un B..... de
„ Je-

(1) Le Comte de Soissons.

„ Jeſuite, qui étoit dans la chambre, „ me pouſſa le bras, & détourna le „ coup. Cela me mit en ſi grande co- „ lere contre lui, que je me fis Janſé- „ niſte.

Remarquez-vous, Monſeigneur, dit le Pere Canaye, *remarquez-vous comme Satan eſt toûjours aux aguêts :* circuit quærens quem devoret. *Vous concevez un petit dépit contre nos Peres : il ſe ſert de l'occaſion pour vous ſurprendre, pour vous dévorer; pis que dévorer, pour vous faire Janſéniſte.* Vigilate, vigilate; *on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes contre l'ennemi du genre humain.*

„ Le Pere a raiſon, *dit le Maréchal.* „ J'ai ouï dire que Diable ne dort ja- „ mais. Il faut faire de même; bonne „ garde, bon pied, bon œil. Mais quit- „ tons le Diable, & parlons de mes ami- „ tiés. J'ai aimé la Guerre devant toutes „ choſes; Madame de Montbazon après „ la guerre; & tel que vous me voyez, „ la Philoſophie après Madame de Mont- „ bazon. *Vous avez raiſon*, reprit le „ Pere, *d'aimer la Guerre, Monſeigneur: la guerre vous aime bien auſſi; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je ſuis hom-*

homme-de-guerre auſſi moi? Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital de ſon armée de Flandres: n'eſt-ce pas être homme de guerre? Qui eût jamais cru que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat? Je le ſuis, Monſeigneur, & ne rens pas moins de ſervice à Dieu dans le Camp, que je lui en rendrois au College de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre, eſt ſervir ſon Prince; & ſervir ſon Prince, eſt ſervir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montlazon, ſi vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos deſirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monſeigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente.

„ Quoi, mon Pere, vous voudriez que „ j'aimaſſe comme un ſot? Le Maréchal „ d'Hoquincourt n'a pas appris dans les „ ruelles à ne faire que ſoûpirer. Je vou- „ lois, mon Pere, je voulois: vous m'en- „ tendez bien ". JE VOULOIS! *Quels* JE VOULOIS! *En verité, Monſeigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de Saint-Louïs ſeroient bien étonnés de ces* JE VOULOIS. *Quant on a été long-tems dans les armées, on a appris à tout écouter.*

Paſ-

Passons, passons : vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.

„ Il n'y a point là de divertissement, „ mon Pere ; savez-vous à quel point „ je l'aimois " ? *Usque ad aras*, MONSEIGNEUR. „ Point d'*aras*, mon Pere. „ Voyez-vous, *dit le Maréchal, en prenant un couteau, dont il serroit le manche*; voyez-vous, si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois „ enfoncé le couteau dans le cœur ". Le Pere surpris du discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, & pria Dieu secrettement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit: mais ne se fiant pas tout-à-fait à la priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tout semblable; & à lui voir le couteau toûjours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque tems aux frayeurs de la Revérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant; je le fis souvenir que Madame de

de Montbazon étoit mort (1), & lui dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

„ Dieu fait tout pour le mieux, *reprit* „ *le Maréchal*: la plus belle du monde (2) „ commençoit à me lanterner, lors qu'el- „ le mourut. Il y avoit toûjours auprès „ d'elle un certain Abbé de Rancé (3), „ un petit Janséniste, qui lui parloit de „ la GRACE devant le monde, & l'en- „ tretenoit de toute autre chose en parti- „ culier. Cela me fit quitter le parti des „ Jansénistes. Auparavant je ne perdois „ pas

(1) Madame la Duchesse de Montbazon, fille du Comte de Vertus, étoit encore en vie: elle ne mourut qu'en 1657. Mr. de St. Evermond ne l'ignoroit pas; mais il a cru qu'on lui pardonneroit aisément cet anachronisme, si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a long-tems que Mr Bayle a fait cette Remarque. Voyez les NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES, Decembre 1686 Article IV.

(2) C'est ainsi que le Maréchal d'Hoquincourt appelloit Mamame de Montbazon.

(3) Armand Jean le Bouthillier de Rancé, si connu depuis sous le nom d'*Abbé de la Trappe*, étoit un des amans de la Duchesse de Montbazon; & quoi qu'en disent ses panegyristes, il est sûr que la mort prompte & inopinée de cette Dame fut le

„ pas un sermon du Pere Desmâres, &
„ je ne jurois que par Messieurs de Port-
„ Royal. J'ai toûjours été à confesse aux
„ Jesuites depuis ce tems-là; & si mon
„ fils a jamais des enfans, je veux qu'ils
„ étudent au College de Clermont, sur
„ peine d'être déshérités.

Oh! que les voyes de Dieu sont admirables! s'écria le Pere Canaye: *Que le secret de sa justice est profond! Un petit coquet de Janséniste poursuit une Dame, à qui Monseigneur vouloit du bien: le Seigneur misericordieux se sert de la Jalousie, pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains.* Mirabilia judicia tua, Domine!

Après

le principal motif de sa conversion & de sa retraite. Voici comment cela arriva. Madame de Montbazon mourut de la petite verole dans une maison de campagne. L'Abbé, qui étoit parti de Paris sur la premiere nouvelle de sa maladie, arrive dans cette maison. Ne trouvant personne à l'entrée, il monte dans l'appartement de la Duchesse par un degré dérobé qu'il connoissoit; & le premier objet qui se presente à sa vûë, c'est la tête toute sanglante de Madame de Montbazon, qu'on avoit coupée parce que le cercueil s'étoit trouvé trop court, & à côté de la tête ses yeux, sur une assiette. Cela fit une impression si vive sur lui, qu'il renonça au monde, & établit dans son Abbaye de la Trappe une réforme très-austére. Il mourut le 26. d'Octobre 1700.

Après que le bon Pere eut fini ſes pieuſes reflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en diſcours, & je demandai à Monſieur le Maréchal, ſi l'amour de la Philoſophie n'avoit pas ſuccedé à la paſſion qu'il avoit euë pour Madame de Montbazon.

„ Je ne l'ai que trop aimée la Phi-
„ loſophie, *dit le Maréchal*, je ne l'ai
„ que trop aimée; mais j'en ſuis re-
„ venu, & je n'y retourne pas. Un
„ Diable de Philoſophe m'avoit telle-
„ ment embrouillé la cervelle de *pre-*
„ *miers parens*, de *pomme*, de *ſerpent*,
„ de *paradis terreſtre*, & de *cherubins*,
„ que j'étois ſur le point de ne rien
„ croire. Le Diable m'emporte ſi je
„ croiois rien. Depuis ce tems-là, je
„ me ferois crucifier pour la Religion.
„ Ce n'eſt pas que j'y voye plus de
„ raiſon; au contraire moins que ja-
„ mais: mais je ne ſaurois que vous dire,
„ je me ferois crucifier ſans ſavoir pour-
„ quoi.

Tant mieux, *Monſeigneur*, reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot, *tant mieux: ce ne ſont point mouvemens humains, cela vient de Dieu.* POINT DE RAISON! *c'eſt la vraye religion cela:* POINT

DE

DE RAISON! *Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace!* Estote sicut infantes; *soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence; & pourquoi? parce qu'ils n'ont point de raison.* Beati pauperes spiritu; *bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne pechent point: la raison? c'est qu'ils n'ont point de raison.* POINT DE RAISON; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE; JE NE SAI POURQUOI: *les beaux Mots! Ils devroient être écrits en lettres d'or.* CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON; AU CONTRAIRE MOINS QUE JAMAIS. *En verité cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel.* POINT DE RAISON! *Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace* (1)*!*

Le Pere eût poussé plus loin la sainte haine qu'il avoit contre la Raison: mais on apporta des Lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas,

(1) Voyez le jugement que Mr. Bayle a fait de ce passage, dans le III. ECLAIRCISSEMENT, mis à la fin de son DICTIONNAIRE.

bas, & après les avoir luës, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. „ Si je voulois faire le politique, „ comme les autres, je me retirerois dans „ mon cabinet, pour lire les dépêches „ de la Cour, mais j'agis, & je parle toûjours à cœur ouvert. Monſieur le Cardinal me mande que Stenay eſt pris (1), „ que la Cour ſera ici dans huit jours, & „ qu'on me donne le commandement de „ l'armée qui a fait le ſiege, pour aller „ ſecourir Arras avec Turenne & la Ferté. Je me ſouviens bien que Turenne „ me laiſſa battre par Monſieur le Prince (2), lors que la Cour étoit à Gien: „ peut-être que je trouverai l'occaſion „ de lui rendre la pareille. Si Arras étoit „ ſauvé, & Turenne battu, je ſerois content: j'y ferai ce que je pourrai: je n'en „ dis pas davantage (3).

Il nous eût conté toutes les particularités de ſon combat, & le ſujet de plainte qu'il penſoit avoir contre Monſieur de Turenne; mais on nous avertit que le con-

(1) Stenay fut pris le 6. d'Août 1654.

(2) A Bleneau le 7. d'Avril 1652.

(3) Ces trois Maréchaux ayant forcé les lignes en

convoi étoit déja aſſez loin de la ville. Ce qui nous fit prendre congé plûtôt que nous n'aurions fait.

Le Pere Canaye, qui ſe trouvoit ſans monture, en demanda une qui le pût porter au Camp. „ Et quel cheval voulez-vous, mon Pere? dit le Maréchal. *Je vous répondrai, Monſeigneur, ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre:* qualem me decet eſſe, manſuetum; *tel qu'il faut que je ſois, doux, paiſible.* „ *Qualem me decet eſſe, manſuetum!* J'entens un peu le Latin dit le Maréchal, „ *manſuetum* ſeroit meilleur pour des brebis, que pour des chevaux. Qu'on „ donne mon cheval au Pere, j'aime ſon „ ordre, je ſuis ſon ami; qu'on lui donne mon bon cheval".

J'allai dépêcher mes petites affaires & ne demeurai pas long-tems ſans rejoindre le convoi. Nous paſſâmes heureuſement; mais ce ne fut pas ſans fatigue pour le pauvre Pere Canaye. Je le rencontrai dans

en trois endroits, battirent les Eſpagnols, entrerent dans Arras, & obligerent Mr. le Prince à ſe retirer.

dans la marche ſur le bon cheval de Monſieur d'Hoquincourt. C'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toûjours en action. Il mâchoit éternellement ſon mords, alloit toûjours de côté, henniſſoit de moment en moment; & ce qui choquoit fort la modeſtie du Pere, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales. „ Et que voi-je, mon Pere, *lui dis-*
„ *je en l'abordant*; quel cheval vous a-
„ t-on donné-là? Où eſt la monture du
„ bon Pere Suarez, que vous avez tant
„ demandée"? *Ah! Monſieur, je n'en puis plus; je ſuis roué* .... Il alloit continuer ſes plaintes, lors qu'il part un liévre. Cent cavaliers ſe débandent pour courir après, & on entend plus de coups de piſtolet qu'à une eſcarmouche. Le cheval du Pere, accoutumé au feu ſous le Maréchal, emporte ſon homme, & lui fait paſſer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une choſe plaiſante de voir le Jeſuite à la tête de tous malgré lui. Heureuſement le liévre fut tué, & je trouvai le Pere au milieu de trente cavaliers, qui lui donnoient l'honneur d'une chaſſe, qu'on eût pu nommer une Occaſion. Le Pere recevoit la loüange avec
une

une modeſtie apparente; mais en ſon ame il mépriſoit fort le *manſuetum* du bon Pere Suarez, & ſe ſavoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il penſoit avoir faites ſur le Barbe de Monſieur le Maréchal. Il ne fut pas long-tems ſans ſe ſouvenir du beau Dit de SALOMON: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* A meſure qu'il ſe réfroidiſſoit, il ſentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu inſenſible; & la fauſſe gloire cedant à de veritables douleurs, il regrettoit le repos de la Societé, & la douceur de la vie paiſible qu'il avoit quittée. Mais toutes ſes reflexions ne ſervoient de rien. Il falloit aller au camp, & il étoit ſi fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied à la tête des fantaſſins.

Je le conſolai de ſa premiere peine; & l'exemtai de la ſeconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pu ſouhaiter. Il me remercia mille fois, & fut ſi ſenſible à ma courtoiſie, qu'oubliant tous les égards de ſa profeſſion, il me parla moins en Jeſuite réſervé, qu'en homme libre & ſince-

fincere (1). Je lui demandai quel fentiment il avoit de Monfieur d'Hoquincourt. *C'eft un bon Seigneur*, me dit-il, *c'eft une bonne ame: il a quitté les Janféniftes: nos Peres lui font fort obligés; mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette premiere franchife, je voulus m'en attirer encore une autre. „ D'où vient, *continuai-je*, la grande „ animofité qu'on voit entre les Janfé-„ niftes & vos Peres? Vient-elle de la „ diverfité des fentimens fur la doctrine „ de la GRACE"? *Quelle folie, quelle folie*, me dit-il, *de croire que nous nous haïffons, pour ne penfer pas la même chofe fur la* GRACE! *Ce n'eft ni la* GRACE, *ni les* CINQ PROPOSITIONS *qui nous ont mis mal enfemble. La jaloufie de gouverner les Confciences a tout fait. Les Janfeniftes nous ont trouvé en poffeffion du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils fe font fervis de*

(1) Mr. de St. Evremond avoit fait fa Rhétorique fous le P. Canaye au College de Clermont, comme je l'ai remarqué dans fa VIE.

de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence ; ils affectent l'austérité & la rigueur : nous consolons les ames par des exemples de la misericorde de Dieu ; ils les effrayent par ceux de sa Justice. Ils portent la crainte où nous portons l'esperance ; & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes ; mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant ; & à vous parler franchement, l'interêt du Directeur va presque toûjours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monsieur le Maréchal. J'étois purement Jesuite avec lui, & j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. Je le louai fort du nouvel esprit que sa derniere profession lui avoit fait prendre, & il me sembloit que la louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus long-tems : mais comme la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon procédé, que j'étois satisfait de sa confidence.



CONVERSATION

DE

Mr. D'AUBIGNY

AVEC

Mr. DE St. EVREMOND.

AYANT raconté un jour à Monſieur d'Aubigny (1) la Converſation que j'avois euë avec le Pere Canaye: „ Il n'eſt „ pas raiſonnable, *me dit-il*, que vous „ rencontriez plus de franchiſe par les „ Jeſuites, que parmi nous. Prenez la „ peine de m'écouter, & je m'aſſure que „ vous ne me trouverez pas moins d'hon- „ neur qu'au révérend Pere dont vous „ me parlez.

„ Je vous dirai que nous avons de fort „ beaux eſprits, qui ſont valoir le Janſé- „ niſme par leurs ouvrages; de vains diſ- „ cou-

(1) Louïs Stuart d'Aubigny, Oncle du Duc de Richemond & de Lenox. Voyez la VIE de Mr. de St. Evremond, ſur les annés 1662, & 1666.

„ coureurs, qui pour se faire honneur
„ d'être Jansénistes, entretiennent une
„ dispute continuelle dans les maisons;
„ des gens sages & habiles, qui gouver-
„ nent prudemment les uns & les autres.
„ Vous trouverez dans les premiers de
„ grandes lumieres, assez de bonne-foi,
„ souvent trop de chaleur, quelquefois
„ un peu d'animosité. Il y a dans les
„ seconds beaucoup d'entêtement & de
„ fantaisie: les moins utiles fortifient le
„ parti par le nombre; les plus considé-
„ rables lui donnent de l'éclat par leur
„ qualité. Pour les Politiques, ils s'em-
„ ployent, chacun selon son talent; &
„ gouvernent la machine par des moyens
„ inconnus aux personnes qu'ils font
„ agir.

„ Ceux qui prêchent ou qui écrivent
„ sur la GRACE; qui traitent cette
„ question si célebre, & si souvent agi-
„ tée; ceux qui mettent le Concile au
„ dessus du Pape; qui s'opposent à son
„ infaillibilité; qui choquent les grandes
„ prétentions de la Cour de Rome, sont
„ persuadés de ce qu'ils disent: capables
„ toutefois de changer de sentiment, s'il
„ arrive un jour que les Jesuites trouvent

„ à propos de changer d'opinion. Nos
„ Directeurs ſe mettent peu en peine de
„ la doctrine Leur but eſt d'oppoſer
„ ſocieté à ſocieté , de ſe faire un parti
„ dans l'Egliſe, & du parti dans l'Egliſe
„ une cabale dans la Cour. Ils font mettre
„ la réforme dans un Convent, ſans
„ ſe réformer: ils exaltent la pénitence,
„ ſans la faire: ils font manger des herbes
„ à des gens, qui cherchent à ſe diſtinguer
„ par des ſingularités; tandis qu'on
„ leur voit manger tout ce que mangent
„ les perſonnes de bon goût. Cependant
„ nos Directeurs, tels que je les dépeins,
„ ſervent mieux le Janſéniſme par leur
„ direction, que ne font nos meilleurs
„ Ecrivains par leurs beaux Livres.

„ C'eſt une conduite ſage & prudente
„ qui nous maintient; & ſi jamais Mr.
„ de Beliévre, Mr. de Légue, & Mr. du
„ Gué-Bagnols, viennent à nous manquer,
„ je me trompe, ou l'on verra un
„ grand changement dans le Janſéniſme.
„ La raiſon en eſt, que nos opinions auront
„ de la peine à ſubſiſter, d'elles-mêmes.
„ Elles font une violence éternelle
„ à la nature; elles ôtent de la Religion
„ ce qui nous conſole; elles y mettent la
„ crain-

„ crainte, la douleur, le deſeſpoir. Les
„ Janſéniſtes voulant faire des Saints de
„ tous les hommes, n'en trouvent pas
„ dix dans un Royaume, pour faire des
„ Chrétiens tels qu'ils les veulent. Le
„ Chriſtianiſme eſt divin: mais ce ſont
„ des hommes qui le reçoivent; & quoi-
„ qu'on faſſe, il faut s'accommoder à
„ l'humanité. Une Philoſophie trop
„ auſtére fait peu de ſages; une Politi-
„ que trop rigoureuſe peu de bons ſu-
„ jets; une Religion trop dure peu d'a-
„ mes religieuſes qui le ſoient long-tems.
„ Rien n'eſt durable, qui ne s'accom-
„ mode à la nature. La GRACE, dont
„ nous parlons tant, s'y accommode el-
„ le-même. Dieu ſe ſert de la docilité
„ de nôtre eſprit, & de la tendreſſe de
„ nôtre cœur, pour ſe faire aimer. Il
„ eſt certain que les Docteurs trop rigi-
„ des donnent plus d'averſion pour eux
„ que pour les péchés. La pénitence
„ qu'ils prêchent, fait préferer la facili-
„ té qu'il y a de demeurer dans le vice,
„ aux difficultés qu'il y a d'en ſortir.

„ L'autre extrémité me paroît égale-
„ ment vicieuſe. Si je hai les eſprits cha-
„ grins qui mettent du péché en toutes
„ choſes,

„ choſes, je ne hai pas moins les Doc-
„ teurs faciles & complaiſans, qui n'en
„ mettent à rien; qui favoriſent le déré-
„ glement de la nature, & ſe rendent
„ partiſans ſecrets des méchantes mœurs.
„ L'Evangile entre leurs mains, a plus
„ d'indulgence que la Morale: la Reli-
„ gion ménagée par eux, s'oppoſe plus
„ foiblement au crime que la Raiſon.
„ J'aime les gens de bien éclairés, qui
„ jugeant ſainement de nos actions; qui
„ nous exhortent ſérieuſement aux bon-
„ nes, & nous détournent, autant qu'il
„ leur eſt poſſible, des mauvaiſes. Je
„ veux qu'un diſcernement juſte & dé-
„ licat leur faſſe connoître la véritable
„ différence des choſes; qu'ils diſtinguent
„ l'effet d'une paſſion, & l'exécution
„ d'un deſſein; qu'ils diſtinguent le vice
„ du crime, les plaiſirs du vice; qu'ils
„ excuſent nos foibleſſes, & condamnent
„ nos déſordres; qu'ils ne confondent
„ pas des appétits legers, ſimples & na-
„ turels avec de méchantes & perverſes
„ inclinations. Je veux, en un mot,
„ une Morale Chrétienne, ni auſtére,
„ ni rélâchée.

SIR POLITICK WOULD-BE.

COMEDIE

A la maniere des Anglois.



ACTEURS.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

MR. DE RICHE-SOURCE, *Homme d'Affaires, François, Chimérique en Projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

ME. DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoise*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de Franee.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact & régulier, qui voit jusqu'aux dernieres Epitaphes des Villes où il passe.*

MYLORD TANCREDE, *homme d'esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTREMETTEUSE *faisant la* DOGESSE, *& ses* DEMOISELLES *faisant les* FEMMES DE SENATEURS.

DOMINICO, *Venitien mysterieux, faisant l'Espion,*

LE SIGNOR ANTONIO, *Diseur de Concetti, Ami de* TANCREDE.

QUATRE SENATEURS:
- AGOSTINO, *faux Caton, & ridiculement grave.*
- AZARO, *beau Discoureur.*
- AMELINO, *du meme esprit.*
- PAMFILINO, *Homme de bon-sens.*

UN VALET *du Signor Antonio.*

UN VALET *de Sir Politick.*

UN HUISSIER.

La Scene est à VENISE.



SIR POLITICK,
Comedie.



SIR POLITICK WOULD-BE, COMEDIE (1).



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK WOULD-BE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le bruit de vôtre réputation en général, & les graces que ma maiſon a reçûës de vous en particulier, m'obligent à vous aſſurer du reſpect

(1) Le Duc de Buckingham, & Mr. d'Aubigny ont eu beaucoup de part à la compoſition de cette piece. Voyez la VIE de Mr. de St. Evremond, ſur l'année 1662.

pect que j'ai pour vôtre perſonne, & de la reconnoiſſance que j'ai de vos faveurs.

SIR POLITICK.

Permettez que je ſache vôtre nom.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je ſuis ce François, dont la femme a reçu chez vous tant de courtoiſie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'honneur à vôtre bien humble ſerviteur de lui avoir rendu quelque ſervice. Le pouvoir eſt petit, mais la bonne volonté eſt grande.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoiſſons par nôtre propre expérience la bonne volonté & le crédit: trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans nôtre mauvaiſe fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien cru qu'à vôtre âge, & en famille, vous ne voyagiez pas ſans cauſe Poſſible quelque ſtratagême de Cour vous a obligé d'en ſortir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toûjours eu aſſez de prudence pour me garantir des ſtratagêmes de Cour: mais on

on ſe trouve enveloppé dans des malheurs publics, que la prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France eſt la grande mer, où s'élevent les tempêtes.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Chaque pays a ſes tempêtes: la vertu a des envieux par tout; & la vôtre aſſurément n'en a pas été exemte.

SIR POLITICK.

J'ai vu quelques orages en ma vie; mais j'ai ſu m'accommoder aux vents, & me ſervir aſſez bien des voiles. Graces à la Politique, je penſe être arrivé au port préſentement.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez compte au public de vos talens: & à Dieu ne plaiſe que vous appellaſſiez être au port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'eſt pas tout-à-fait oiſive nous avons de quoi nous donner toûjours un peu d'occupation.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vôtre capacité vous attire tous ceux qui

qui ont beſoin de conſeil: & quoi que vous n'ayiez point de poſte ici, je m'aſſure que vous ne laiſſez pas d'avoir grande part aux affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toûjours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années du moins ont dû me donner de l'expérience: mais la République eſt bonne & ſage; elle n'a pas beſoin d'autre conſeil que du ſien.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'eſt en quoi paroît ſa ſageſſe, de conſulter une perſonne auſſi éclairée & auſſi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avouë qu'on ſe trompe dans la bonne opinion qu'on a de moi. A la verité, beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des lumieres que je n'ai pas.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je croi qu'ils rendront juſtice à la fin à vôtre mérite; & le Senat vous mettant dans ſon corps, fera par interêt ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

SIR

SIR POLITICK.

Vous n'etes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il ſera poſſible à ſon choix. Mais vous, Monſieur, vous avez quitté le Pays orageux, pour chercher celui où regne le calme.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Ha! Monſieur, je ne hai rien tant que le repos, & tiens à grand malheur pour moi, d'avoir quitté la France. C'eſt le Pays des affaires & de la fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas; il faut agir ſelon l'état où l'on ſe trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce pays-ci.

SIR POLITLCK.

Monſieur, ſi le peu de talent que Dieu m'a donné, vous peut être utile à quelque choſe, comme je vous l'offre avec franchiſe, vous pouvez en diſpoſer ſans cérémonie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On eſt trop heureux de rencontrer à Veniſe un ſecours ſi neceſſaire : & en quelque lieu que ce ſoit, l'honneur de vêtre

SCENE II.

MR DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

AH! ma femme, que je viens d'entendre un habile-homme!

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit? C'eſt le premier homme que j'aye vu de ma vie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement; mais je ne m'y connois point, ou Sir Politick eſt une perſonne bien capable.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Capable! au delà de tout ce que vous pouvez penſer, & le meilleur ami qu'on vit jamais. Si nous en avions eu un en France fait comme lui, nous ne ſerions pas à Veniſe.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choſes comme elles ſont. Sir Politick étoit à Veniſe quand nous

nous étions à Paris : présentement nous sommes tous deux en même lieu, & j'entrevois des choses qui pourroient bien nous consoler de la disgrace où nous sommes.

Mr. de Riche-Source.

Vous ne sauriez vous imaginer le secours que vous en pouvez tirer : & ne craignez point de lui communiquer vos lumieres, (en cas qu'il vous communique les siennes, cela s'entend ;) il est homme d'honneur, & aussi sûr qu'il est habile. C'est un trésor que d'avoir Sir Politick pour ami.

Mr. de Riche-Source.

C'est bien mon dessein de faire une bonne liaison avec lui : mais me conseilleriez vous de lui découvrir nôtre grande affaire ?

Mr. de Riche-Source.

Quoi ? la Circulation ?

Mr. de Riche-Source.

Oui, la Circulation, qui est, comme vous savez, le plus beau projet du monde.

Mr. de Riche-Source.

Vous ne sauriez mieux faire : aussi-bien

est-

eſt-il impoſſible de le conduire ſeul.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raiſon, & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une converſation avec lui auparavant; non pas que je m'en défie, de la ſorte que vous m'en parlez: mais un ſi bon Politique pourroit prendre quelque méchante impreſſion de moi, ſi je lui communiquois d'abord une ſi grande penſée.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'eſt pas à nous autres femmes d'entrer en de telles affaires: vous en uſerez comme il vous plaira.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déja de retour. Allez-vous-en; je me trompe, ou nous allons entamer bien des choſes.

SCENE III.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, DOMINICO, *qui les écoute.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

MOnſieur, nous nous ſommes aſſez obſervés. Il eſt de la prudence d'un homme

homme ſage de ne ſe fier pas légérement aux inconnus: mais puis que les hommes ne ſont pas les affaires ſeuls, & qu'il eſt impoſſible de rien executer de beau, ſans entrer en confiance; je vous ſupplie, Monſieur, de ne me refuſer pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma penſée: mais il n'étoit pas, ce me ſemble, de la dignité de ma politique de m'ouvrir le premier.

MR. DE RICHE-SOURCE.

La France eſt aſſez conſiderable dans l'Europe, pour ne pas négliger un homme qui en connoît parfaitement les interêts.

SIR POLITICK.

Madame vôtre femme m'en a averti plus d'une fois; & je ne ſuis pas à apprendre vôtre mérite & vos qualités: mais puis que vous êtes étranger ici, trouvez bon que je vous faſſe part de quelques obſervations que j'ai faites. Chaque Pays a ſes uſages; c'eſt pourquoi je vous recommande ces choſes: premierement, le pas grave,

grave, & la contenance composée: cela sent son personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez; & ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira: que toutes vos actions soient reglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du pays en apparence, & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point du tout; ce que je laisse purement à vôtre choix (1).

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile-homme, si assisté comme je suis de vos conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie, Monsieur, de me donner quelques lumieres de la constitution de cet Etat.

SIR POLITICK.

Vous pouvez juger de la bonté de ses Loix par sa durée. Vous savez néanmoins que rien n'est parfait en ce monde. & je pense que le gouvernement pourroit être encore

(1) Cela est imité de la COMEDIE de *Ben Johnson* intitulée: VOLPONE, OR THE FOX;) c'est-à-dire, LE RENARD) Act. IV. Sc. I.

encore plus accompli. Je vous dirai en dernier ſecret, que les Légiſlateur ont manqué lourdement à l'interêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un ſeul DOGE.

DOMINICO, *qui vient ſur le Théatre, les écoute à ces mots de* République *&* de Doge, *& dit à part.*

Qu'entens-je de Secret, de République, de Doge! Il y a quelque myſtére ici deſſous: écoutons.

SIR POLITICK.

Le Doge eſt une eſpéce de Conſul. Les Romains en avoient deux: moi, j'en voudrois quatre. En voici la raiſon. Un Doge a toûjours ſoixante & dix ans, & quelquefois plus: ce qui lui reſte de vie, n'eſt qu'infirmité: tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un ſeroit couché, trois ſeroient debout; ſi deux malades, deux en ſanté; ſi trois, il en reſteroit toûjours un pour vaquer aux affaires, & ſe trouver à tous les Conſeils.

DOMINICO, *tout bas.*

Voici des gens mal-intentionnés, qui cherchent

cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre raiſon, tirée de la Politique. C'eſt une maxime fondamentale d'État, que toutes les parties du gouvernement doivent avoir de la convenance. Or, à Veniſe, unité de Doge eſt abſurde, comme choſe qui ſent ſon air monarchique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de ſi triſte. La derniere raiſon eſt d'un vrai homme d'état. La premiere eſt de ces choſes que l'on croit naturelles, & que tout le monde penſe, auſſi-tôt qu'elles ſont trouvées.

SIR POLITICK.

Naturelles tant qu'il vous plaira: mais il y a douze cens ans que dura la République, ſans que perſonne s'en ſoit jamais aviſé. J'avouë bien qu'il y a des projets plus profonds; & vous en allez entendre un qui eſt bien d'une autre ſpéculation. Il regarde les affaires étrangéres. Vous devez ſavoir que la République a de grands interêts à la Porte, & qu'il lui eſt neceſſaire d'être bien informée de cette Cour-là: mais ſi nôtre Ambaſſadeur en donne la

moindre connoissance, il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des nouvelles en deux jours, & de recevoir des siennes en aussi peu de tems, sans aucun danger.

Mr. de Riche-Source.

Comment, Monsieur; il faut être Magicien pour cela!

Sir Politick.

Si vous appellez magie ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses, je l'avouë; il n'y a pourtant rien de surnaturel; écoutez seulement. J'ai des relais de pigeons chez mes correspondans....

Mr. de Riche-Source.

De Pigeons!

Sir Politick.

Cela vous surprend? Oui, de Pigeons. Je voi bien que vous n'êtes pas profond dans les affaires du Levant; écoutez. J'ai à Venise des Pigeons de l'Istrie, à qui j'attache une lettre pour l'Ambassadeur: mon correspondant de l'Istrie la prend, & l'attache au pigeon de Dalmatie: celui de Dalmatie l'attache au pigeon de la Bossine: un autre Venitien dépêche ce der-

dernier, qui porte ma lettre à l'Ambaſſadeur. Voilà des nouvelles de Veniſe à Conſtantinople en deux jours: cela eſt-il extraordinaire & utile?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le ſauroit être plus.

SIR POLITICK.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choſes de cette nature; mais j'ai quitté les projets politiques, pour travailler en Speculation militaire; & je vous dirai, comme à mon ami, que j'ai trouvé de beaux ſecrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les ſiéges; ce qui fait que je m'y applique moins: j'en ai pluſieurs pour les batailles, qu'un Empereur ne ſauroit trop acheter.

DOMINICO, *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND-SEIGNEUR*, & il ſera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi, Monſieur, n'avez-vous pas cru que pour devenir grand homme de guerre, il falloit être aux armées?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai cru jusqu'ici; & je vous avouë que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire: il n'y a rien de si opposé au grand Capitaine, que de se trouver aux occasions; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œuil.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, c'est contre une opinion générale, & reçûë de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la réverence pour nos peres; mais ils étoient hommes comme nous Si en toutes choses on s'en étoit tenu à ce qu'ils ont trouvé, on feroit la guerre encore avec des fléches, & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes, qu'il y en avoit de leur tems. Monsieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux, & pour moi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Puis que vous le trouvez bon, je vais examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir : ça, m'avouërez-vous pas qu'à l'approche d'une armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la peur, ou emporté par le courage?

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si vôtre Général est sujet à la crainte, il laissera perdre l'occasion de défaire les ennemis.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien, il combat mal-à-propos, & se fait défaire lui-même.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à repliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le Cabinet, on conduit une guerre de sang froid : on fait la supputation des deux armées, on considere quelques autres circonstances.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me ſemble qu'on prendroit des meſures bien plus juſtes, en voyant les troupes?

SIR POLITICK.

Point du tout: à un homme d'eſprit, voyez-les, ne les voyez pas, c'eſt la même choſe. C'eſt toûjours une armée, des gens de pied, & des gens de cheval, des canons, des mouſquets, des piques, des piſtolets. La Spéculation militaire fait tout.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'avouë qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or ma ſupputation faite, j'envoye ordre à un Lieutenant de donner bataille, je défais les ennemis, & voilà un pays que j'ai conquis. Si je me trouve foible, je donne ordre de demeurer dans les retranchemens; l'armée ennemie ſe diſſipe, & voilà un pays que j'ai ſauvé.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair préſentement, & vous ne me laiſſez pas le moindre doute dans l'eſprit.

SIR

SIR POLITICK.

Philippe II, Prince militaire au dernier point, connut de bonne heure ces maximes, & s'en eſt toûjours fort bien ſervi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II! Vous m'étonnez. Il a toûjours paſſé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre erreur populaire. Il a toûjours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que ſon pere; & voyant l'erreur où Charles-Quint étoit tombé, de ſe trouver aux occaſions, il prit le parti de faire la guerre du Cabinet. Qu'en arrive-t-il? Philippe II. projette une bataille; le Duc d'Albe la donne: à vôtre avis, qui la gagne? Philippe II. aſſurément, & n'en doutez pas. On peut dire la même choſe ſur le Duc de Parme. Le Duc aſſiege Anvers, & Philippe prend la Ville. Oui, je tiens Philippe le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'antiquité, ſi vous en exceptez Périclès.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monſieur, tous les hommes que j'ai vus juſques ici; je dis les plus habiles, n'ont

n'ont que de la ſuperficie : vous ſeul approfondiſſez les matieres ; l'eſprit demeure convaincu de vos raiſons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digere les choſes.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oſerois-je eſperer une grace?

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'eſt être bien incivil ; mais je ne ſaurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos Secrets pour la guerre ? Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon fils en ſpéculation militaire. Le plaiſir que j'aurois de le voir plus Capitaine que ces petits Meſſieurs, qui font les entendus, pour avoir fait cinq ou ſix campagnes ! Monſieur, je ne ſuis pas importun ; mais je vous demande en grace quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît. Vous êtes François, & je ſuis

ſuis Anglois. Nos nations ont eu autrefois de grands differens; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des armes pour nous battre.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux nations ſont en bonne intelligence.

SIR POLITICK.

Peut-être ne durera-t-elle pas longtems. Un Politique doit tout prévoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous aſſure qu'il ne me reſte aucune amitié pour un pays, où mon mérite a été ſi mal reconnu.

SIR POLITICK.

Le chagrin paſſe, & l'amitié peut revenir. Bref, Monſieur, n'eſperez pas que je vous donne rien, qui puiſſe aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre choſe, faites état que perſonne n'eſt plus à vous que Sir. Politick. *Ils ſortent.*

DOMINICO, *ſeul.*

Gens dangereux à la République! Attaquer les Légiſlateurs! Se prendre à la conſtitution de l'Etat! Multiplier juſques à quatre un Magiſtrat unique! Mutation

de gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls, & rafinée par la méditation d'un spéculatif! Comme j'ai voué beaucoup de service au Doge, il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un projet, qui va à lui donner trois compagnons. Je veux l'en avertir lui-même; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé,) je dirai tout à un Sénateur de mes amis, qui en informera le Sénat.

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO, MYLORD TANCREDE, *qu'il avoit connu à Londres.*

ANTONIO.

QUE vois-je! bon Dieu! Le ciel favorable à Venise, envoye ici l'Etoile du Nord briller parmi nous.

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre, ni Etoile, & je viens d'un pays où vous savez qu'on ne brille pas. Je suis de vos amis il y a long-tems, ravi de me trouver dans un lieu où nous puissions renouveller nôtre connoissance.

AN-

ANTONIO.

Vous venez donc faire rougir nos jaſmins du vermeil de vos roſes.

TANCREDE, *bas.*

Ce n'eſt plus le même homme que j'ai connu autrefois; & quel langage eſt ceci? Voyons pourtant juſqu'au bout. *Haut.* Il eſt vrai que nous avons des roſes en abondance; & puis, ce ſont les armes d'Angleterre.

ANTONIO.

Les armes d'Anglelerre ſont des roſes en peinture; mais en effet des tonnerres ſi redoutables ſur les ondes, que les foudres de terre-ferme en comparaiſon à peine ſont des éclairs.

TANCREDE.

Monſieur, je ne ſai que répondre là-deſſus.

ANTONIO.

Les rivieres les plus profondes ſont le moins de bruit, & les petits torrens nous étourdiſſent: de même les eſprits vains & legers ont plus de langage; les ſolides moins de paroles & de diſcours.

TANCREDE.

Vous êtes obligeant pour ma nation & pour moi.

ANTONIO.

Excusez, si l'humilité de mes pensées, & la bassesse de mes termes ne peuvent s'élever à la grandeur de mon zele; & agréez, je vous prie, la dévotion de mes services, dont vous pouvez disposer uniquement.

TANCREDE.

Je me suis toûjours attendu que vous me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos bonnes graces.

ANTONIO.

La même difference que je trouve dans les Arts, entre la théorie & la pratique; la même se rencontre en fait de services, entre l'offre & l'execution. Venons donc à la réalité des effets. Les Dames ont-elles le même ascendant sur vos inclinations, que vous avez sur leur ames?

TANCREDE.

Je les ai toûjours fort aimées.

ANTONIO.

Si vous aimez ces grandes beautés fatales

les au repos des humains, nous avons des Helenes & des Cléopatres.

TANCREDE.

Laiſſons-les pour les Rois & les Empereurs : j'en veux qui bien loin de troubler l'Univers, ne puiſſent pas me troubler moi-même.

ANTONIO.

Vous n'en voulez donc pas qui faſſent les tourmens des cœurs, comme les délices des yeux ?

TANCREDE.

Je veux trouver du plaiſir ſans peine.

ANTONIO.

Ah! je le comprens. Il vous faut de ces beautés innocentes, dont les traits ſont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuiſant : ſemblables à ces beaux jours, où le ſoleil adoucit ſes regards, & déſarmé de ſes brûlantes ardeurs, laiſſe jouïr les hommes d'un tems agréable & ſerain.

TANCREDE, *bas.*

Quelque impertinent que ſoit devenu mon ami, je veux voir s'il m'eſt bon à quelque choſe. *Haut.* Vous m'entendrez mieux, ſi vous comprenez que je veux de belles Putains.

ANTONIO *bas.*

Expreſſion du Nord! *Haut.* Vous voulez dire des Courtiſanes: perſonnes officieuſes, qui rappellant une image des premieres Loix de la nature, s'affranchiſſent de la tyrannie des nôtres, pour le plaiſir commun des deux ſexes.

TANCREDE.

Voilà juſtement mon fait.

ANTONIO.

Nous vous conduirons quand il vous plaira chez des Flores & des Laïs. Vous ne déſagréerez pas que j'y faſſe trouver un concert, où les Sirénes, d'enchantereſſes qu'elles ſont, pourroient devenir enchantées.

TANCREDE.

Vous ne ſauriez m'obliger davantage.

ANTONIO.

Je ne prétens pas que ſi peu de choſe m'aquitte envers vôtre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai; & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas aſſez curieux.

TANCREDE.

Je recevrai avec joye tout le plaiſir que vous me voudrez faire.

AN-

ANTONIO.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre; car c'est un Repas d'invention, & j'ai besoin d'officiers ingénieux, qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

TANCREDE.

De quoi me parlez-vous-là, de Gentillesse & d'Artifice dans un repas? Les viandes les plus naturelles sont les meilleures.

ANTONIO.

Vôtre Seigneurie parle encore selon la coutume grossiere de France & d'Angleterre, où l'on convie ses amis à un repas pour boire & manger. Nôtre nation a des manieres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à vôtre retour, comme vous le jugerez à propos. Nos festins se font ici pour le charme de la vûë.

TANCREDE.

Et pour le goût, rien?

ANTONIO.

Le goût n'est que pour les repas vulgaires: ce sont ici des illusions agréables.

TAN-

TANCREDE.

Je commence à vous entendre; il faut venir là comme curieux, & ſans appetit:

ANTONIO.

Si, *ſi*; vous comprenez.

TANCREDE.

Vous me donnez une grande curioſité. Quand puis-je eſperer cette fête?

ANTONIO.

Je ne puis pas répondre du tems. J'ai bien un homme admirable pour plier le linge, qui repréſente toutes ſortes de poiſſons, & divers oiſeaux.

TANCREDE.

C'eſt déja une aſſez grande merveille.

ANTONIO.

Ah! j'ai plus. J'ai un pâtiſſier, qui peut faire un ſervice de pâtés, à l'ouverture deſquels ſortiront mille oiſeaux, qui voltigeront dans la ſale, au grand contentement des curieux, ravis d'une choſe ſi ſurprenante.

TANCREDE.

Quels Officiers vous manquent donc, après tout cela?

AN-

ANTONIO.

Un homme bien necessaire ; un certain Sculpteur, rare & exquis, qui sait travailler une rave en Siréne, d'un artifice sans égal. C'est un ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

TANCREDE.

Ce seroit un assez grand inconvénient que de ne l'avoir pas.

ANTONIO.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

TANCREDE.

Qui peut être ce rare Officier ?

ANTONIO.

C'est un Ingénieur, qui travaille miraculeusement en sucre.

TANCREDE.

Un Confiturier, voulez-vous dire ?

ANTONIO.

Un Ingénieur, qui fait un château de sucre avec des tours & d'autres fortifications si bien entenduës, que la régularité des meilleures places n'en approche pas.

TAN-

TANCREDE.

Cela vaut une leçon de Mathématique.

ANTONIO.

Mieux ſans doute. C'eſt-là particulierement que j'ai appris l'Art militaire.

TANCREDE.

Je ſuis charmé de toutes vos raretés. Voilà dîner délicatement ; non comme nos brutaux, qui ne trouvent au repas que le plaiſir de manger.

ANTONIO.

En ce pays, tout eſt eſprit, gentilleſſe, invention. S'il faut manger, par une neceſſité naturelle que nous avons commune avec les bêtes, on mange chacun chez ſoi, pour cacher les imperfections où la nature nous aſſujettit : mais en public, ce ne ſont que ſubtiles apparences, figures ingénieuſes, & délicates repréſentations ; car vous devez ſavoir que tout dépend du bel art, & de la belle cérémonie.

TANCREDE.

Je ne ſuis déjà plus ſi groſſier que j'étois, & j'eſpere de me rendre digne un jour de vôtre table. En attendant ce repas, que vous me promettez, vous trouverez

verez bon que ſuivant vôtre conſeil, j'aille cacher mes imperfections naturelles à mon logis.

ANTONIO, *ſeul.*

Quelque effort que faſſe nôtre bon Anglois, il a de la peine à s'élever aux choſes ſublimes. Quand j'étois en Angleterre, j'accommodois mes penſées & mes diſours au genie de ſon peuple. J'ai voulu faire ici l'honneur de ma nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très-beaux, & très-relevés: mais je me ſuis apperçu par des reponſes vulgaires, que j'allois au delà de ſa portée. Je hai les eſprits bas & rampans, je ferois bien de n'avoir plus de commerce avec un homme ſi commun.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND, LE MARQUIS DE BOUSIGNAG, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de tems, je vous prie, & voyons aujourd'hui quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi, promenons-nous, je vous prie, nous n'aurons que trop de loisir à Venise pour voir ce qu'il y a de curieux. Un peu de conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous Conversation? s'amuser à discourir! Je ne suis venu d'Allemagne pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos curiosités ne valent pas un quart-

quart-d'heure d'entretien. Mais qui eſt cet étranger qui vient vers nous?

L'ALLEMAND.

C'eſt un Mylord avec qui je loge, couſin du Duc de Buckingham : voulez-vous faire connoiſſance avec lui?

LE MARQUIS.

Couſin, dites-vous, du Duc de Buckingham; & ſi je veux faire connoiſſance?

L'ALLEMAND.

Je ne ſai pas ſi vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoiſſance de perſonne.

LE MARQUIS.

Après les obligations que j'ai au Mylord-Duc, je négligerois la connoiſſance de ſon parent! Tout mon déplaiſir eſt de l'aborder par rencontre : mais puis que l'occaſion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Préſentez-moi, je vous prie.

L'ALLEMAND.

Mylord, voici un Gentilhomme François, qui deſire de vous connoître.

LE MARQUIS.

Monſieur, ce n'eſt pas ici un lieu propre à vous rendre mes reſpects : j'irai chez vous,

vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire que je dois tout au parent de Monsieur le Duc de Buckingham.

TANCREDE.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monsieur de Buckingham m'est avantageux en tout, & particuliérement à me donner celui de vôtre amitié.

LE MARQUIS.

C'est peu de chose, Monsieur, que mon amitié: mais j'ai tant d'obligation au Mylord-Duc, qu'assurément vous pouvez disposer de mon bien & de ma vie.

TANREDE.

On est heureux, Monsieur, de pouvoir obliger un homme de mérite, & vous êtes trop reconnoissant de quelque plaisir médiocre.

LE MARQUIS.

Appellez-vous un plaisir médiocre l'honneur que j'ai reçu de lui? Je vous dirai la chose comme elle est, sans manquer d'un mot. Monsieur de Montmorency, l'honneur de nôtre nation, (cela se peut dire,) ayant su que j'allois en Angleterre, me donna une lettre pour Mylord

lord-Duc, vôtre parent, & me chargea de lui témoigner la joye qu'il avoit de l'heureux accouchement de Madame sa femme, & de la naissance de Monsieur son fils. C'étoit une pure civilité. Monsieur de Montmorency étoit Amiral de France, Monsieur de Buckingham Amiral d'Angleterre : d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de France est plus grand que celui d'Angleterre, la flote Angloise plus considérable que le nôtre; tous deux Ducs, grands-Seigneurs, bien-faits, libéraux, généreux. Ce n'est pas à moi de décider; & il me semble que toutes choses étoient assez égales entr'eux. Enfin, Monsieur de Montmorency me chargea de ce compliment, dont je vous ai parlé. Je prens la poste aussi-tôt. J'arrive à Calais, & m'embarque avec le vent & la marée : mais la mer étoit si grosse, & la tempête si furieuse, qu'à la damnation de mon ame les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du bateau. Nous fûmes cinq grosses heures à passer, qui furent cinq années pour moi. Mon nom n'est pas inconnu dans les armées. J'ai vu quelques batailles en ma vie, & me suis trouvé à quelques logemens.

mens. C'eſt-là qu'on connoît les braves. J'ai ouï dire à Monſieur de Vignoles (1) qu'il n'y avoit pas une action plus périlleuſe dans la guerre. Ce n'eſt pas trop ma coutume de parler de moi; mais je puis dire ſans vanité, que j'ai fait d'aſſez beaux combats, & de toutes ſortes. Avec cela, Monſieur, mon paſſage a été la plus grande, & peut-être la ſeule peur que j'aye jamais euë.

TANCREDE.

Cela ne ſe doit pas appeller Peur, c'eſt manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumez à ce danger-là.

LE MARQUIS.

Je me ſuis mépris aux termes: ce n'étoit pas Peur, Mylord, vous avez raiſon; cependant j'aimerois mieux cent perils de terre qu'un de mer. J'admirois la brutalité de quelques Anglois, de ces marauts ſans doute, qui tirent au billet pour un teſton à qui ſera pendu. Monſieur! ils fumoient nonchalamment dans un ſi grand danger,

(1) Vieux Maréchal de camp ſous le regne de Louïs XIII, à qui on ſe remettoit ordinairement du ſoin de l'Infanterie.

danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une tempête! vous m'avouërez que ce n'est pas courage: car comment se défendre contre des vagues? Cela ne laisse pas de choquer un homme de cûr, qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers, de voir des coquins faire les intrépides mal à propos. J'aurois donné la moitié de mon bien, pour tenir ces brutaux à une sortie, ou à quelque assaût. Nous eussions vu, morbleu...... Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

TANCREDE.

Ah! Monsieur, il faudroit être de méchante humeur, pour ne prendre pas plaisir à un récit si agréable.

LE MARQUIS.

Enfin, me voilà passé. Je compte la poste pour rien, excepté que les maîtres des postes rançonnent les François. J'arrive à Londres, où le soir je fais mettre un habit à l'air, pour lui ôter les méchans plis, que la male lui avoit donné, & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pus; non pas

magnifiquement: mais les gans, le collet, les plumes, les rubans, avoient ce je ne ſai quoi, qu'il ne faut pas diſputer aux François. Les autres Nations nous veulent imiter: mauvais ſinges, ou Dieu me damne. En cet état, je m'en vais chez Mylord-Duc. Ah, Monſieur, quel viſage! quel air! quelle mine! Il n'avoit rien d'étranger, & jamais François n'a eu la mine plus Françoiſe que lui. Voici le compliment, que je lui fis le plus court qu'il me fut poſſible. On eſt aſſez de la Cour, pour ſavoir que les longues harangues y ſont mal reçuës. *Monſieur*, lui dis-je, *Monſieur de Montmorency m'a chargé de vous aſſurer de la part qu'il prend à la naiſſance de Monſieur vôtre fils.* Je ne parlai point des couches de la femme, de peur d'allonger le compliment: je crus que la naiſſance du fils comprenoit tout. *Mais*, continuai-je, *de tous ceux, Monſieur, qui s'intereſſent à ce qui vous touche, il n'y en a point qui ſoit plus vôtre ſerviteur que lui.* J'ajoutai cela de moi, pour montrer qu'on n'eſt pas un miſerable. Cela fait effet. Tant que je parlai, Mylord-Duc eut toûjours ſon chapeau hors de la tête; & après que j'eus fini, il me répondit en

ces

ces termes que je n'oublierai jamais : *Je ſuis bien obligé à Monſieur de Montmorency de ſa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon reſſentiment, & en vôtre particulier, Monſieur, de vous ſervir.* Par-Dieu, cela eſt bien civil !

TANCREDE.

Monſieur de Buckingham n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'aſſure qu'il ne fut pas long-tems ſans vous faire ces petits plaiſirs, dont vous nous avez parlé.

LE MARQUIS.

C'eſt-là le Plaiſir dont je vous parlois : un homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plupart des gens ont le cûr fait : je ſai bien pour moi que ces choſes-là ſont les ſeules qui me touchent. Peut être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniere, ſi j'avois demeuré plus long tems à Londres. Je n'y fus rien que trois jours.

TANCREDE.

Quelque affaire importante vous rappella ſans doute à Paris.

LE MARQUIS.

Nulle affaire : nous étions alors dans la paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laiſſent pas un homme de vôtre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

LE MARQUIS.

Je ne penſois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord. Il eſt vrai que je n'ai guére été ſans quelque Amourette en ma vie. En ce tems-là j'aimois une Dame, auſſi-bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas ſeul à la trouver aimable. Ces Meſſieurs, qui font un métier de la galanterie, les faiſeurs de ſiéges, attaquerent cette place, & furent repouſſez. Un des plus renommez parmi les galans, ne put ſouffrir ſans chagrin d'être chaſſé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne ſai ; il y eut une affaire entre nous, où il ne fut pas heureux. Voilà de l'éclat, comme vous pouvez penſer, & auſſi-tôt martel en tête au mari, qui ſous prétexte d'affaires domeſtiques, l'emmena à la campagne. Ne pouvant me conſoler de ce fracas,

cas, je pris le tems de son absence pour voyager, & j'allai en Angleterre, dans le dessein d'y faire quelque séjour; mais. . . . . .

TANCREDE.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de France, on s'accommode aux nôtres mal-aisément.

LE MARQUIS.

Point du tout, vôtre pays me paroît agréable; outre que la guerre tantôt deçà, tantôt delà, m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement: les Anglois n'aiment pas nôtre nation: nos bons Vins de Grave les font toûjours souvenir de la perte de la Guienne; ils ne sauroient nous le pardonner.

TANCREDE.

Nous garderions long-tems nôtre ressentiment. Je vous assure qu'on a beaucoup de civilité en Angleterre pour les François, quand ils sont honnêtes-gens; & je suis fâché qu'un plus long séjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

LE MARQUIS.

Vous me parlez des gens de qualité! il

 n'y

n'y a rien de si civil : mais le peuple, qu'en dites-vous ? Avoüez qu'il est furieux. Comment ! je ne pouvois faire deux pas dans la ruë, sans entendre à mes oreilles : *Francheman :* c'est un *Francheman*. Ah : Monsieur, qu'on nous haït !

TANCREDE.

Monsieur, je me rens, puis que cela vous est arrivé à vous-même : jusques-là, je n'avois pas remarqué une animosité si extraordinaire.

TANCREDE.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne suis pas menteur. Sur la perte de mon salut, j'entendois *Francheman* à droit, *Francheman* à gauche, *Francheman* par tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guére d'injures. Aussi, de se fâcher sottement, & de se commettre avec un peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repasser la mer, & ensuite de voir l'Italie.

TANCREDE.

Je vous trouve un homme fort avisé. Il y a grande difference de l'Angleterre à l'Italie, pour contenter la curiosité d'un Voya-

Voyageur. Mais je ne m'apperçois pas que j'empêche ici vôtre converſation : je me retire, & rens graces à Monſieur, de m'avoir donné l'honneur de vôtre connoiſſance.

LE MARQUIS.

C'eſt à moi de le remercier, Mylord. Il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens vous rendre mes reſpećts, & vous aſſurer de mon obéïſſance. *Parlant à* l'ALLEMAND. Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoiſſance de ce Mylord. Il eſt Par-Dieu fort honnête-homme, & il ſe connoît en gens. On ne peut pas en uſer plus civilement qu'il a fait avec moi. Il a été long-tems en France aſſurément.

L'ALLEMAND.

Et à Strasbourg, à Francfort, à Nuremberg. Il a fort voyagé.

LE MARQUIS.

Quand me menerez-vous chez lui?

L'ALLEMAND.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici. Voilà deux Venitiens qui approchent

prochent de nous, avec lesquels vous feriez peut-être connoissance, & je n'ai pas de tems à perdre.

SCENE II.

DOMINICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

DOMINICO.

VOtre Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle, pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

AGOSTINO.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le salut public.

DOMINICO.

Me promenant tantôt dans la place, j'ai entendu deux étrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers: leur mine sérieuse, leur mystére m'a donné envie de les écouter; & heureusement j'ai ouï ce que je m'en vais dire à Vôtre Excellence.

AGOS-

AGOSTINO.

On m'a déja donné quelques avis sur ces deux étrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Poursuivez.

DOMINICO.

Il se passoit entr'eux divers discours tendant à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

AGOSTINO.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs noms?

DOMINICO.

Je ne les ai point quittés de vûë qu'ils ne soient entrés dans leur maison; & m'étant informé autant que j'ai pu, de la qualité de ces personnages, j'ai su qu'il y a un Chevalier Anglois, nommé *Sir Politick*, par sa capacité en Politique; & un François, dont on n'a su me dire le nom, grand faiseur de Projets pour les affaires d'argent.

AGOSTINO.

Voilà mes deux hommes. Le premier consommé dans la Politique, n'est-ce pas?

DOMINICO.

Le même.

AGOSTINO.

Je ſai quels ils ſont, & de qui ils ſont capables. Qu'avez-vous ouï?

DOMINICO.

Tout d'un coup Sir Politick a baiſſé le ton de la voix; mais le bon génie de la République a rendu ſa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu diſtinctement ce qu'il diſoit. *Les Légiſlateurs ont manqué lourdement à l'interêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un ſeul Doge. Le Doge eſt une eſpece de Conſul. Les Romains en avoient deux; moi j'en voudrois quatre.*

AGOSTINO.

De quel déréglement n'eſt point capable l'eſprit de l'homme, puis qu'on oſe trouver des défauts dans la conſtitution de nôtre gouvernement! Mais, dites-moi, n'avez-vous rien ouï, qui vous faſſe ſoupçonner quelque Conſpiration?

DOMINICO.

J'ai bien connu par leurs diſcours que ce ſont des gens tout propres à conſpirer.

pirer...... Dans la verité, je n'ai rien entendu par où l'on puisse voir une Conspiration formée.

AGOSTINO.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappellez dans vôtre esprit ce que vous pourrez de leur conversation.

DOMINICO.

Ils ont parlé de *grands Capitaines*.

AGOSTINO.

Mes avis portent qu'ils ont intelligence avec certains Généraux. Vous souvient-il point du nom de ces *Capitaines*?

DOMINICO.

Charles-Quint, *Philippe II*, le *Duc d'Albe*, le *Duc de Parme*.

AGOSTINO.

Ce sont noms empruntés, qui sont leur Chifre.

DOMINICO.

Cela pourroit bien être.

AGOSTINO.

Dites hardiment que cela est: il n'y a pas à douter.

DOMINICO.

Il eſt vrai qu'enſuite de ces *Capitaines* ils ont diſcouru long-tems de *troupes*, de *gens de pied*, de *gens de cheval*, de *canons*, de *mouſquets*, de *piques*, de *piſtolets*; ce qui n'avoit point de rapport à *Philippe II*: car il me paroiſſoit qu'ils parloient de choſes préſentes; ajoûtant une particularité qui me ſurprit fort: „ Que pour devenir grand Capitaine, on n'avoit pas „ beſoin d'aller à l'armée; que la guerre „ ſe conduiſoit mieux du cabinet; & que „ la ſpéculation militaire faiſoit tout.

AGOSTINO.

Ils ont raiſon. Je voi bien que ce ſont gens profonds dans l'Algebre. Avec l'Algebre on fait tout: ils ont raiſon. Je n'étois pas mal averti, & vous aviez oublié juſtement ce qu'il y a de plus important. C'en eſt aſſez pour ce qui regarde la guerre. N'avez vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangeres?

DOMINICO.

Vous en jugerez vous même par leur converſation, que ſur ce point je penſe avoir fort bien retenuë. *J'ai un projet*, dit Sir Politick, *qui eſt bien d'une autre ſpécu-*

ſpéculation: il regarde les affaires étrangeres.

AGOSTINO.

C'eſt-là qu'il falloit bien écouter.

DOMINICO.

Je puis aſſurer Vôtre Excellence que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, pourſuivit Sir Politick, *de faire tenir des nouvelles de Veniſe à Conſtantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

AGOSTINO.

Malheur à la Chrêtienté, & particulierent à la République.

DOMINICO.

Il a parlé de certains *relais de pigeons* établis chez des *correſpondans* en *Iſtrie* & en *Dalmatie*, dans la *Boſſine*, &c.

AGOSTINO.

Céla eſt extraordinaire: mais il n'eſt pas impoſſible; & j'ai ouï parler autrefois de quelque choſe d'approchant. Ce ſeroit un coup d'Etat de ſavoir leurs correſpondans: n'en ont-ils nommé aucun?

DOMINICO.

Vôtre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient

n'avoient garde d'en nommer. Je n'ai rien entendu de plus, excepté qu'il se vantoit d'avoir de merveilleux *Secrets pour la guerre*. Voilà tout.

AGOSTINO.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vais en informer le Sénat, & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée: elle n'en sera pas ingrate. DOMINICO *sort*.

AGOSTINO, *seul*.

Cet homme est bien intentionné: mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumiere. Je lui ai fait accroire que j'avois déja eu les mêmes avis; ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes questions. Sans cela, il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assurément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la verité. Je voi nettement où l'affaire va: ces gens sont gagnés du Turc, qui se prépare à une grande guerre contre nous: il a choisi déja ses *Capitaines*, que Sir Politick nous cache sous de faux noms: il a fait ses *troupes*, tant

tant de *pied*, que de *cheval*, & tiré de ses magazins toutes les armes, & les machines necessaires pour son dessein. La guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret. C'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses, sans être à l'armée. Voilà, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste, il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vais employer tous mes soins, pour en avoir l'éclaircissement entier; & si la bonne conduite peut assurer du succès, j'ose esperer de garantir la République d'un grand danger.

SCENE III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver Vôtre Excellence, pour lui dire, que ces deux Etrangers, dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre. Il sera facile de les écouter

AGOS-

AGOSTINO.

Menez-moi où ils ſont, & trouvons quelque endroit commode, où nous puiſſions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous, mettons-nous ici derriere.

SCENE IV.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK: AGOSTINO, & DOMINICO, *qui les écoutent.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

MOnſieur, jamais homme n'a porté la Politique au point où vous l'avez miſe. La Spéculation militaire, & les Secrets pour la guerre, ſeroient des choſes inconnuës ſans vous: mais, Monſieur, à quoi bon vôtre Politique, toute excellente qu'elle eſt, ſi vous n'avez de l'Argent pour en faire mouvoir les reſſorts, & exécuter les projets? Que vous ſervira la ſpéculation militaire, & comment pouvoir conduire une armée du cabinet,

ſi

ſi vous n'avez de l'argent pour compoſer cette armée, & la faire ſubſiſter? Vos ſecrets pour la guerre demeurent inutiles faute d'argent : car, comme vous le ſavez, l'argent eſt le nerf de la guerre.

SIR POLITICK.

Monſieur, ſi les Etats où je me trouve, veulent m'employer, c'eſt à eux de faire la dépenſe qu'il conviendra. S'ils ne la font pas, il y va plus de leur interêt que du mien.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avouë, & il n'y a rien de ſi certain : mais outre le ſervice du public, qui touche les gens de bien, un homme d'honneur eſt bien aiſe de voir ſes talens mis en uſage. Or, Monſieur, faites les plus belles propoſitions du monde, ſi elles doivent coûter de l'argent, on vous traite de chimerique, ou d'impoſteur.

SIR POLITICK.

Vôtre diſcours eſt ſolide, & j'en ſuis perſuadé : mais je vous dirai librement ce que dit nôtre Plutarque de Cheronée :

Onc ne furent à tous toutes graces données.

Tous les dons ſont départis diverſement.

Com-

Comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confesserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'Argent.

Mr. de Riche-Source.

Et moi, Monsieur, (vous ne me soupçonnerez pas de vanité,) je suis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma science à un métier méchanique d'augmenter les Revenus, de retrancher des dépenses superfluës, de mettre un ordre exact en toutes choses, de bien regler les affaires du Prince, & celles de la Nation en même tems : j'ai un Projet qui va au bien général de tous les peuples.

Sir Politick.

Vous me donnez l'idée d'une grande affaire ; & si vous la conduisez avec une bonne politique, il en réussira quelque chose de merveilleux. Je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne surprend les génies extraordinaires.

Mr. de Riche-Source.

Le projet est grand ; mais un homme comme vous le concevra aisément. Je l'ai

l'ai découvert quelquefois à des esprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR POLITICK.

C'est le malheur des grands personnages Leurs conceptions passent la portée presque de tout le monde. Achevez.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il y a des endroits où la Politique me sera besoin ; & là vos talens seront employez. Ecoutez, je vous prie ; car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

SIR POLITICK.

Je suis tout préparé ; & j'espere que je ne perdrai rien de vôtre discours.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mon dessein est d'établir la Circulation: tout mon projet aboutit à cela ; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'Or, communicable entre les hommes, qui doit couler par des canaux libres ; &, suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours, jusqu'à ce qu'il ait accompli sa circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il en-

enrichira tous les pays par où il passe; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de sterile chez les nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet Or si necessaire au monde, n'a plus son passage libre. Ma circulation est empêchée; trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bientôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de vôtre Politique.

SIR POLITICK.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas: faites-en état comme d'un secours assuré.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les Princes de l'Orient, le Grand-Seigneur, le Roi de Perse, le Mogol, sont ceux qui par un interêt particulier, préjudiciable au bien général, ont bouché les canaux dont je vous parle. Mais il faut reprendre la chose de plus loin.

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci le *Science de la Circulation*, & la *Doctrine des Canaux*.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du corps

corps humain ; & à vous dire le vrai, la circulation du ſang nouvellement découverte m'a beaucoup ſervi à former l'idée de mon projet.

SIR POLITICK.

Reprenez vôtre matiere.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les Orientaux trafiquoient avec nous par échange de denrées, & ſouvent nous tirions d'eux des choſes rares & précieuſes pour des bagatelles. Détrompés à la fin, ils ont pris plus d'avantage ſur nous que nous n'en avions ſur eux ; car ils ont établi le trafic de l'Or : & comme leurs marchandiſes ſont inépuiſables, & nôtre luxe infini ; il arrive que le fond de nôtre métail ne l'étant pas, c'eſt une neceſſité que tout l'Or de l'Occident paſſe en Orient, & que l'Aſie ſoit maîtreſſe un jour de toutes les richeſſes du monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois ſous Darius : mais. Alexandre fut vanger la pauvreté de l'Europe ; & nôtre fer, c'eſt-à-dire, la guerre, pourra nous en faire raiſon.

MR.

MR. DE RICHE SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état sont les choses; c'est à vous maintenant de déboucher nos Canaux. Si cela se fait par négociation, voilà un beau champ ouvert à vôtre Politique. Si les Traités ne servent de rien, alors vous pourrez mettre en usage la Spéculation militaire, & employer quelqu'un de vos Secrets pour la guerre. Celui des Batailles, à mon avis, suffira, ces peuples-là commettant tout au hazard d'une journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'est pas aisée: elle est grande de mon côté, & plus que du vôtre: je l'entreprens néanmoins, & j'espere d'en venir à bout. Voulez vous que je rende l'Europe maîtresse de l'Asie?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

SIR POLITICK.

Hé bien donc! je ferai mon plan sur l'expédition d'Alexandre. Les Romains n'ont été qu'aux bords de l'Asie. Quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eu que de la mauvaise fortune, & j'en sai les raisons.

raiſons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux ...... Mais ſi nous nous contentions de lever les obſtacles de la Circulation?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je penſe que ce ſeroit le mieux.

SIR POLITICK.

En ce cas, il faut unir quelques Cités principales. Faiſons un Triumvirat de Paris, de Londres, & de Veniſe.

MR. DE RICHE SOURCE.

Avec qui pourrions-nous traiter cela?

SIR POLITICK.

Il doit ſe traiter avec le Maire de Londres, avec le Prevôt des Marchands de Paris, & avec les Procurateurs de St. Marc.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'admire comme ſur le champ, & ſi à propos, vous ſavez trouver les veritables gens avec qui vous avez à négotier.

SIR POLITICK.

Un Politique, j'entens un Politique conſommé, doit avoir la connoiſſance de tous les Etats, & ſavoir les differens Miniſtres

nistres ausquels il faut s'adresser. Mais un si grand dessein que le nôtre ne souffre pas une longue digression Voilà donc mon Triumvirat établi. Aussi-tôt je dépêche une Ambassade solemnelle, qui répréfente à ces Rois que la Circulation est du droit des gens; que vouloir l'empêcher, c'est interesser les Nations, & aller contre la liberté naturelle de tous les peuples.

Mr. de Riche-Source.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

Sir Politick.

Ou ils me la donnent, ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice, je me remets dans le plein & libre exercice de la Circulation. S'ils reçoivent mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes de l'Orient, & que mesdits Ambassadeurs reviennent sans rien faire, alors Paris, Londres, & Venise joignent leurs forces, & ces trois Puissances unies envoyent une armée navale brûler tous les vaisseaux de l'Orient, pour réduire ces peuples injustes à la raison. J'ai fait ce qui étoit de moi: vos canaux sont débouchés; c'est à vous de faire le reste.

Mr.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les canaux étant ouverts, mon or à l'inſtant reprend ſon cours, & repaſſant d'Orient en Occident, ma circulation ſe fait ſans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la choſe ira. Tout l'argent qui va de Marſeille dans les coffres du Grand-Seigneur, paſſera dans ceux du Roi de Perſe; de la Perſe dans ceux du Mogol, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé, il repaſſera en Europe par le moyen des Anglois & des Hollandois qui trafiquent aux Indes: d'Angleterre & de Hollande il retournera en France, où après une petite Circulation particuliere, il reviendra à Marſeille, d'où il eſt parti, par le moyen du canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ſes Canaux; & il ſuffit de ſavoir que les obſtacles étant levés, l'Or & l'Argent auront un tour & un retour éternel.

SIR POLITICK.

Je n'ôte jamais l'honneur à perſonne, & j'avouë ſans envie que le projet eſt grand & beau: mais ſans moi vos Canaux ſeroient encore à déboucher; & partant ce grand ouvrage de la Circulation ſeroit

demeuré long-tems une belle idée.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois beſoin de vous; & il eſt certain que nous nous ſommes neceſſaires l'un à l'autre.

SIR POLITICK.

De cela j'en demeure d'accord volontiers; & ſi nous allons tous deux de bon pied, nous ſommes les maîtres de nôtre affaire.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On ne ſauroit commencer trop tôt. Voulez-vous que j'écrive au Prevôt des Marchands de Paris?

SIR POLITICK.

Nous avons à faire ici à des gens ſoupçonneux & jaloux, qu'il faut ménager délicatement. Laiſſez-moi un peu ſonder les Procurateurs de St. Marc. Pour le Maire de Londres, j'en répons.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, du Prevôt des Marchands de Paris.

SIR POLITICK.

Voilà une partie de ce que nous pouvons ſouhaiter. Gardons ſeulement le ſecret.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à vôtre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'auffi grandes affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amufer aux cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis fur le foir.

SCENE V.

AGOSTINO, & DOMINICO, *qui les écoutoient.*

AGOSTINO.

JE rends graces au bon génie de la République, de m'avoir conduit ici à propos. J'ai entendu tout ce que je pouvois defirer. Je ne vous demande plus qu'une chofe : en quel quartier de la ville eft leur maifon ?

DOMINICO.

Tout proche d'ici. C'eft celle que vous voyez au bout de la ruë, un peu plus petite que les autres.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'Allemand.

Vous avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le cousin du Duc de Buckingham : n'étoit-ce pas assez de le saluer? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres. C'est ainsi qu'on fait des amitiés, & non pas dans les places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vu plus de quatre Eglises, & plus de vingt Tombeaux avec les Epitaphes.

Le Marquis.

Vous m'en contez bien; & n'aimai-je pas mieux avoir eu commerce avec un honnête homme, que d'avoir vu tout l'Arsenal de Venise! Je dis l'Arsenal; car si je puis avoir quelque curiosité, c'est pour

pour les choſes qui regardent la guerre. A vous voir, vous autres Meſſieurs les Allemands, graves & ſérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour des Catons; & vous êtes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me danne. Venir de deux cens lieuës charger un regiſtre d'Inſcriptions & d'Epitaphes! belle curioſité! Je ne vous en ai rien dit; mais il y a long-tems que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque, Meſſieurs, de vos petits chefs-d'œuvre, & tiens même au deſſous d'un galant-homme toutes les raretés d'Italie. Il m'importe bien de ſavoir l'Original, la Copie; l'Antique, le Moderne; & cent autres fadaiſes de cette nature-là? Serai-je mieux à la Cour, quand je ſaurai quel eſt le plus grand maître de *Michaël*, ou d'*Angelo*; de *Raphaël*, ou d'*Urbin?* Si je revenois à Paris avec une ſcience de pareilles Couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, ſi les Dames ne me chaſſoient des ruelles, & les Courtiſans des Cabinets. C'eſt un pays délicat que le nôtre: on n'y ſauroit être ſavant en quoi que ce ſoit, ſans paſſer pour un Pedant; je dis parmi les honnêtes-gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai, moi, que vous êtes plus entêté de vos Cabinets, que je ne le suis de mes Horloges. Ce n'est pas que je prenne en mauvaise part la correction, pour ce qui me regarde en particulier : mais pour les Allemands, Mort-non-sang-Dieu (1), taisez-vous, & ne parlez pas de ma nation.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous abandonne la mienne. Parlez des François tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me teniez honnête-homme, & vôtre serviteur.

L'ALLEMAND.

J'e croirai ce que je voudrai : mais ne pensez pas être de mes amis, quand vous médirez de mon pays. Dire que les *Allemands* sont des *fous*, qui *viennent de deux cens lieuës charger un regiſtre d'Inscriptions & d'Epitaphes !* S'il ne me souvenoit d'avoir bu avec vous....

LE MARQUIS.

Touchez-là : nous boirons encore ensemble,

(1) Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand.

ſemble, & je vous prie de croire que ſi vôtre maniere de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des armes, qui eſt commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos voyages me déplaît, je l'avouë, auſſi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons nôtre different au jugement de quelque perſonne eſpirituelle. La femme de Sir Politick, femme de grand eſprit, comme vous ſavez, l'en voulez-vous croire?

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voilà; ce me ſemble.

L'ALLEMAND.

C'eſt elle ſans point douter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE SIR POLITICK, L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

MAdame, vos deux bons amis ont failli à ſe brouiller. La colere eſt

 paſſée;

paſſée préſentement; mais le ſujet de la diſpute ne l'eſt pas : nous allons vous l'expoſer, & décidez, je vous prie; car nous ſommes convenus l'un & l'autre d'acquieſcer à vôtre jugement.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans doute qu'un bon ange a conduit ici mes pas, pour finir le different qu'un démon, auteur de la diſcorde, a fait naître. Mon zele, Meſſieurs, pourra ſuppléer au défaut de la prudence; car pour le métier de bien juger, c'eſt une choſe fort difficile. Il faut qu'un bon Juge poſſede neceſſairement la Juriſprudence. En ſecond lieu, il faut. . . . . il faut enfin bien des choſes. C'eſt un métier très-difficile que de bien juger!

LE MARQUIS.

Tout un Parlement enſemble ne fait pas ce que vous demandez à un Juge ſeul; & puis, il n'y va ni du bien, ni de la vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ah! Monſieur, il y va de plus que vous ne penſez: il y va de la Concorde & de l'Amitié, deux choſes bien précieuſes. Mais puis que vous avez honoré vôtre humble Servante de ce choix, elle n'oubliera

bliera rien pour vous rendre une sentence équitable.

LE MARQUIS.

La question est de savoir quelle est la meilleure maniere de voyager, de celle de Monsieur, ou de la mienne?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Question fort épineuse! où la connoissance de la Géographie me servira bien.

LE MARQUIS.

Ecoute, s'il vous plaît, il ne faut qu'un peu de sens commun pour nôtre affaire; & la femme de Sir Politick sait toutes choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous avons un peu voyagé: peut-être savons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un Voyageur. Il faut premierement savoir les Loix & les Coutumes des pays où l'on passe: je l'entens toûjours dire à Sir Politick.

LE MARQUIS.

Laissons cela à Sir Politick: nous sommes de simples Voyageurs, qui ne voulons pas nous embarrasser l'esprit de choses fort difficiles.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Difficiles! Si vous aviez trois conversations avec Sir Politick, il oseroit bien se vanter de vous apprendre plus d'affaires d'Etat en ce peu de tems, que n'en fait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'affaires d'Etat, ni à Venise, ni à Paris, quand j'y serai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des sacs, & dans les papiers jusqu'aux oreilles; sans plumes, sans rubans, n'osant faire galanterie, ni me trouver à une belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amusez à l'écouter, nous perdrons le reste de la journée. Voulez-vous m'entendre?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monsieur.

L'ALLEMAND.

C'est une coutume générale en Allemagne que de voyager: nous voyageons de pere en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-tôt que nous avons appris

appris la Langue Latine, nous nous préparons au voyage. La premiere chose dont on se fournit c'est d'un Itineraire, qui enseigne les voyes. La seconde, d'un petit Livre, qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque païs. Lors que nos Voyageurs sont gens de Lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme Album Amicorum, & ne manquent pas d'aller visiter les Savans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur nom: ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos sententieux, & quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur; estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûë ces gens doctes, qui font tant de bruit dans le monde, & d'avoir un *specimen* de leur Ecriture.

La Femme de Sir Politick.

Est-ce là tout l'usage que vous faites de cet ingenieux Livre?

L'Allemand.

Il nous eſt auſſi d'un très-grand ſecours dans nos débauches: car lors que toutes les Santés ordinaires ont été bûës, on prend l'Album Amicorum, & faiſant la revûë de ces grands hommes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur ſanté copieuſement. Nous avons auſſi un Journal, où nous écrivons nos remarques, à l'inſtant même que nous les faiſons. Rarement nous attendons juſqu'au ſoir; mais jamais Voyageur Allemand ne s'eſt couché, ſans avoir mis ſur le papier ce qu'il a vu durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous ſoit neceſſaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe; il faut aller au haut, s'il eſt poſſible. Pour les Rivieres, nous en devons ſavoir la ſource, la largeur, la longueur du cours, combien elles ont de points, de paſſages, & particulierement où elles ſe déchargent dans la mer. S'il reſte quelque choſe de l'Antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un Amphithéatre, le débris d'un Temple, quelques arches d'un Pont, de ſimples Pilliers; il faut tout voir.

voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, si je voulois vous compter tout ce que nous remarquons en chaque villle. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument......

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice* & *Monument*?

L'ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises?

L'ALLEMAND.

Les Eglises, les Abbayes, les Convents. Il y a bien d'autres choses; les Places publiques, les Hôtels de-Ville, les Acqueducs, les Citadelles, les Arsenaux.

LE MARQUIS.

Eh! dites-moi, Monsieur, quel tems avez-vous pour dîner, vous autres qui aimez les longs repas?

L'ALLEMAND.

Dans nos voyages, nous ne dînons point. La nuit est faite pour la débauche: mais dîner ou non, il n'y a point de belle Maison, de beau Bois, de belles fontai-

nes, de beaux Jardins, que nous ne ſoyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau devoir, à ma fantaiſie! belle obligation!

L'ALLEMAND.

La plus belle que ſauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux, & des Epitaphes: on ſait bien que c'eſt par-là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers & leurs Carillons, ni les Horloges, qui font paſſer les douze Apôtres avant que de ſonner; non plus que le Paradis terreſtre, & l'Arche de Noé, où tous les animaux ſe remuënt comme par magie. Mais c'eſt en Allemagne qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là; & je n'avois que faire d'en ſortir pour de pareilles inventions. Il ne ſera pas hors de propos de vous apprendre certaines coutumes que les Voyageurs obſervent ſans manquer. Par exemple, nous ſommes fort curieux des Maiſons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand les Rois y ſont. Dans mon voyage de France, je vis le Louvre l'été, quand le Roi étoit à Fontainebleau; & Fontai-

nebleau

nebleau l'hiver, quand la Cour fut revenuë à Paris.

LE MARQUIS.

Voilà une coutume fort bizarre, ce me ſemble: les Maiſons des Rois ne paroiſſent jamais ſi belles, que lors que la Cour y eſt.

L'ALLEMAND.

Chaque choſe a ſa raiſon; & celle-ci eſt très-conſiderable. Nous ne ſortons pas de nôtre pays pour faire la cour. Si un Allemand vouloit être Courtiſan, il le feroit de ſon Souverain, ou de ſes Magiſtrats. Nous cherchons chez les étrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous; & vous jugez bien qu'il feroit impoſſible de les conſiderer dans les Maiſons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raiſon eſt profonde. Les Allemands n'ont pas le brillant des François: mais ils ſont judicieux & ſolides. Monſieur, avez-vous vu l'Angleterre?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long-tems.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Et qui avez-vous connu-la?

L'ALLEMAND.

Personne. Ce n'est pas nôtre coûtume de connoître les gens du pays où nous sommes, hors un Maître, qui nous apprend la Langue par les regles de la Grammaire; & en voici la raison. Les Naturels méprisent les Voyageurs. Tout au contraire les étrangers se cherchent, & font amitié ensemble; car ils ont un même interêt, & il y a plaisir d'être avec des gens qui peuvent parler des pays les uns des autres. Ainsi nous voyons les François en Angleterre, les Anglois en France, les Flamands en Italie, & les Italiens à Bruxelles, ou ailleurs.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais, Monsieur, au moins, vous avez bien vu les Raretés de nôtre Royaume?

L'ALLEMAND.

Je les ai toutes vûës, & elles sont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de Westminster, & sur tout l'Epitaphe de Talbot (1), le Portrait de Henri VIII, à

(1) Jean Talbot premier Comte de Shrewsbury, la terreur des François. Il fut emporté d'un

à White-Hall avec la Proceſſion entrant dans Boulogne. Vous avez les Lions de la Tour, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues, qui ſont pieces fort curieuſes.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce ſont des choſes de très-grande curioſité: vous pouviez néanmoins y ajoûter beaucoup d'autres Merveilles.

L'ALLEMAND.

J'eſtime fort le Combat des Cocqs, la Courſe des hommes, celle des Chevaux, les Harangues des pendus, & la Cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier les Enſeignes des Cabarets, & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une choſe que je n'approuve pas: c'eſt la coutume que vous avez en Angleterre de n'y point mettre d'Inſcriptions, comme on fait à Paris & ailleurs: *AU LION NOIR*, *A L'OURS*, *&c*; au grand détriment de nos Compatriotes de vôtre Langue, qui en conſiderant les Enſeignes, pourroient apprendre pluſieurs Mots neceſſaires.

LA

d'un coup de Canon devant Châtillon près de Bourdeaux, en 1453.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvenient eſt certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remediât, ſi vous vouliez bien le pétitionner.

L'ALLEMAND.

Il y a encore bien des choſes curieuſes en Angleterre ; les Rochers que le Diable a aſſemblés en pleine campagne (1) ; les foſſés faits par le Diable pareillement à New-Market. Oxford & Cambridge ſont pleins de Raretés. J'ai remarqué ſur tout à Oxford la Lanterne du déloyal Guî Faux, qui devoit mettre le feu aux poudres, & qu'on garde ſoigneuſement. On peut voir encore les Egliſes de Canterbery & de Salisbury.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je ſuis pleinement ſatisfaite. Il ne ſe peut rien déſirer de plus. C'eſt un beau métier que celui d'un Voyageur, quand on le fait comme vous. Il eſt vrai qu'il eſt pénible.

L'ALLEMAND.

Nul bien ſans peine. Ce n'eſt pourtant pas

(1) Le *Stone-henge*, dans la Plaine de Salisbury.

pas là nôtre plus grand travail. Les choses qui arrivent extraordinairement, & où nous sommes obligé de nous trouver, sont les plus rudes. Par exemple, je suis à Turin, je suis à Genes, je suis prêt d'entrer à Rome; si j'entens parler de l'Election de l'Empereur, du Sacre du Roi de France, du Couronnement d'un Roi d'Angleterre, d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée; il faut prendre la poste où l'on se trouve, & arriver à tems pour voir la cérémonie.

LE MARQUIS.

Vous m'apprenez-là de grands mystéres. De toutes les manieres de voyager, il n'y en a point de si admirable, après celle de Sir Politick, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il passe.

LE MARQUIS.

Suspendez vôtre jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille: peut-être changerez-vous de sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos raisons.

L'ALLEMAND.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aurez

aurez la bonté de les écouter: j'ai vu que les honnêtes-gens se donnoient la peine de m'entendre.

L'ALLEMAND.

A quoi bon tant de babil?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de Voyageur; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une Disgrace qui arrive à la Cour pour une belle action. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Statuës, ne fut jamais le sujet de mes Voyages. On cherche à connoître les Cours étrangeres, pour voir si on y peut faire quelque chose; on cherche à pratiquer les honnêtes-gens, & les Dames. Vous êtes Angloise, Madame; & vous, Monsieur, vous avez vu l'Angleterre?

L'ALLEMAND.

Je l'ai vûë.

LE MARQUIS.

Posons le cas que j'y veuille demeurer quelque tems; voici la maniere que j'y tiendrois.

LA

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous avez choisi l'Angleterre avantageusement pour nous, qui la connoissons. C'est proceder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez nôtre Ambassadeur, que je connois, s'il est homme de Cour; & aussi-tôt mille amitiés. *Comment avez-vous pu vous résoudre à quitter la Cour? il faut bien qu'une Affaire d'importance vous amene ici?* & cent autres choses que fait dire un galant-homme à son ami. Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriere de complimens: & après mille civilités, je lui dis quelque chose de mes avantures; ni trop, ni trop peu. Remarquez: car il me souvient toûjours qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon secret avec lui.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quand vous auriez étudié sous Sir Politick, vous n'en sauriez guere davantage.

LE MARQUIS.

La Cour n'est pas une mauvaise école: on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux Politique, qu'on ait

vu

vu rarement chez le Roi, je lui apporte des Lettres de recommendation de ses amis; & à peine les a-t il lûës, que j'en reçois beaucoup de civilité. Après l'avoir assuré de mon très humble service, je répons à diverses questions qu'il me fait, assurément bien: puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ses connoissances; ajoûtant adroitement quelque chose de la satisfaction qu'ont les Ministres de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces, & m'acquerir une grande liberté dans sa maison. La Table d'un Ambassadeur est bonne; c'est une retraite, s'il vous arrive une affaire, un combat, l'enlevement d'une fille de qualité qu'on aime, ou quelque autre action d'honneur. Cela fait, je cherche un Anglois, qui me présente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit il pas plus de convenance de vous faire présenter par vôtre Ambassadeur?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il est homme de Cour? Il diroit galamment au Roi: *SIRE*, *voici*

voici Monsieur le Marquis de Bousignac, qui sera bien connu de VOTRE MAJESTE' par sa réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par sa personne; & le Roi répondroit: *Je ne suis pas si peu informé des affaires des pays étrangers, que je ne sache la qualité & le mérite du Marquis de Bousignac.*

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais si vôtre Ministre est seulement homme d'état?

LE MARQUIS.

Quoi? de ces formalistes! qui croyent toûjours représenter *le Roi leur Maître*: je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez plutôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du Marquisat.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous n'avez donc point de Marquisat?

LE MARQUIS.

Vous venez de l'autre monde. Apprenez que les Marquisats ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour, (BEAU

PRI-

PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE!) nous faiſons nous mêmes nôtre qualité, ſans avoir beſoin du Roi pour cela, comme en ont vos Anglois pour être *MYLORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambaſſadeurs, j'ai recours à l'induſtrie, & voici mes machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de White-Hall, qui ſoit bon, & où viennent les plus honnêtes-gens: j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns, & lier avec eux un peu d'amitié.

L'ALLEMAND.

Comment un étranger *liera-t-il* avec eux ce *peu d'amitié* aux Ordinaires? On dîne, on paye, & on s'en va.

LE MARQUIS.

Il y a mille choſes à faire, que vous n'entendez pas.

L'ALLEMAND.

Je voudrois bien les ſavoir, ces choſes.

LE MARQUIS.

Je boi durant le repas à leur ſanté, ſans oublier la Civilité Angloiſe, après avoir bu. Si on parle de la bonté des viandes,

je

je tranche tout net pour le Bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôties au beurre, me semblent meilleures que les lardées; je me creve de *Poudin*, contre mon Cûr, pour gagner celui des autres; & s'il est question de fumer au sortir de table, je suis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on se sépare. Les uns cherchent à jouër; les autres vont à White-Hall: je sui les derniers, & quand le Roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa personne. Ecoutez ma maniere, Madame, elle est assurément fort noble. Si-tôt que sa Majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation: cela n'a-t-il point d'effet? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on se demande à l'oreille: *Qui est ce François-là? Le Marquis de Bousignac*, dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procedé les étonne; & je me rens maître généreusement de la Conversation.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

On a bien raison de dire que la Noblesse Françoise a quelque chose que celles des autres pays n'a pas.

LE MARQUIS.

Le même soir je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue; mais on fait une réverence de certain air, qui attire les yeux des Belles: & sans vanité, on a je ne sai quoi de galant, qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs: *Mylord*, *Mylord*, *Mylord-Duc*. Je ne sai que dire après; mais il n'importe: la familiarité s'établit toûjours. Je rens visite à toutes les Dames qui parlent François, & dis en passant quelque méchant mot Anglois aux autres. La *Mylédy* soûrit pour le moins: & quelquefois il se fait de petites Conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, Monsieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos Courtisans, & pour nos Dames: non pas des Tombeaux de Westminster; non pas Oxford & Cambrige. Cela est-il bien pensé, Madame? décidez présentement en faveur des merveilles que Monsieur vous a fait entendre.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, je suis confuse de ces differentes Merveilles; & mon esprit embarrassé ne

ne fait où se prendre pour former le jugement que vous attendez. Quand je songe à cette Curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation, je suis prête à décider en faveur de l'Allemand. Si je pense au gentil François, l'Alcibiade de nos jours, je suspens mon jugement, & dis en moi-même: O! la chose arduë, que de bien juger! D'autre part, c'est une pensée judicieuse à l'Allemand de ne point voir les naturels du pays où il se trouve, pour en éviter le mépris; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le nom commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'admirera la Civilité du François à l'Ordinaire proche de White-Hall; sur tout, quand il *se creve de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres.* Cette pensée des Ordinaires me surprend, & je ne sai comment elle a pu tomber dans l'esprit d'un Etranger. Cela est d'un homme consommé dans les affaires de nôtre pays: c'est ce que Sir Politick entendoit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux Projets.

LE MARQUIS.

On a des vûës comme un autre; & on

penſe quelquefois ce que penſent les gens d'eſprit: non pas que je veuille me comparer à Sir Politick. A Dieu ne plaiſe que j'aye cette vanité-là!

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Aſſurément mon Mari a quelque choſe d'extraordinaire; je le puis dire ſans vous offenſer: mais finiſſons la digreſſion, & reprenons nôtre ſujet. *Voir le Louvre en été, quand le Roi eſt à Fontainebleau, & Fontainebleau en hiver, quand la Cour eſt revenuë à Paris*; c'eſt une prudence Allemande, qui ne peut venir que d'un très-grand ſens: car l'Allemand cherche la Maiſon du Roi, & non pas le Roi dans la Maiſon. Le François, au contraire, cherche les Rois, & ne ſe ſoucie pas de leurs Maiſons. Or après avoir employé tous les moyens que l'eſprit humain peut fournir, il a recours à cette hardieſſe Françoiſe, qui le fait parler au Roi, ſans que le Roi lui parle, & qui *le rend maître genereuſement de la converſation*, au grand étonnement de nos Anglois. Plus je conſidere la choſe, plus je ſuis irréſoluë, & ne ſai qui des deux je dois couronner. Bien dirai-je que dans la maniere Alle-

Allemande, vous êtes, Monſieur, le premier homme de vôtre Nation; & que nul des François n'eſt comparable à celui-ci dans la ſienne.

LE MARQUIS.

Je ſuis content, Madame, & les autres Nations ne me donnent point de jalouſie.

L'ALLEMAND.

Je vous ſuis trop obligé de vos loüanges.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

J'ai fait ſeulement mon devoir.

SCENE III.

MR. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Tandis que nos Maris ſongent au bien des Etats, il m'eſt venu une choſe dans la penſée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, ſi on en pouvoit venir à bout: mais en cela, Madame, j'aurois beſoin de vôtre ſecours.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, ſans ſavoir ce que vous voulez me communiquer, j'oſerois affirmer que la penſée eſt conſiderable; & ſi pour l'execution de quelque projet, vous avez beſoin de mon aſſiſtance, vous en pouvez diſpoſer entierement.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu, Madame, n'avez-vous point pitié de ces pauvres Eſclaves, que la jalouſie des maris tient ſi cruellement enfermées? Le cœur me ſaigne toutes les fois que je ſonge à la miſere de leur condition.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Les eſclaves de Tunis & d'Alger ſont libres, ſi on compare leur captivité aux fers de ces miſerables femmes; & depuis que je réſide à Veniſe, c'eſt la ſeule choſe qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuſes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchans hommes, qui tyranniſent de pauvres Dames ſans aucun fruit: car j'ai aſſez bonne opinion de nôtre ſexe, pour croire qu'elles ne laiſſent pas de faire l'amour, tant

bien

bien gardées qu'elles puissent être.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, *a les clefs de toutes les portes:* non pas que ce soit de veritables clefs. L'Auteur mystérieux a voulu nous faire entendre sous un langage figuré, que l'esprit subtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

A ce compte, voir & jouïr n'est qu'une même chose. Dieu me garde de blâme la jouïssance; j'estime que c'est le vrai but de toutes sortes d'amitiés: mais c'est toûjours un grand malheur à des personnes bien nées de se passer du Beau-Procedé & de la Belle-Galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuses? Je suis d'avis en fait d'Amour, qu'on retranche les choses superfluës, & que sans s'amuser à l'inutilité des prémisses, on vienne solidement à la conclusion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, il eſt bien rude de n'avoir ni Jeu, ni Promenades, ni Collations, ni Aſſemblées : j'aimerois autant mourir pour moi, que de ne jouïr pas de tous les divertiſſemens que peut donner un honnête-homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amuſemens de perſonnes oiſives! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer ſolidement certaines heures ſans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement; & il n'y a rien que je n'entreprenne pour ſauver des furens de la jalouſie ces innocentes victimes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame, ſans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du Beau-monde? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont aſſurément un fort méchant Air, & ce ſeroit un grand plaiſir de leur pouvoir apprendre la Belle-Maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau, Madame; changeons de discours: voilà Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire: je vais les engager dans une conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais prenez garde de vous découvrir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine: je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCENE IV.

TANCREDE, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, ME. DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MEs Dames, je vous amene un honnête-homme de mes amis, qui souhaite

haite d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous ſommes trop obligées à ſa civile curioſité, & à ſa civilité curieuſe: bien fâchées de ne pouvoir répondre par mérite condigne à la courtoiſe envie qu'il a euë de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modeſtie ſied bien aux perſonnes, dont les bonnes qualités ſont auſſi connuës que les votres.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je ſuis d'un pays où l'on parle avec franchiſe: j'oſe dire que vous nous trouverez certain Air, & des Manieres qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Venitiennes: mais où les auroient-elles priſes, les pauvres femmes? C'eſt le Beau-Monde qui les donne, & elles ne voyent que des Maris. Helas! elles ſont bien à plaindre!

ANTONIO.

Je vous aſſure, Madame, que j'en ai plus de compaſſion que vous: juſques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, ſelon la coutume du pays, à

à rendre un femme malheureuſe.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Paris eſt le Paradis des femmes. Quand un Honnête-homme ſe marie, il ſait bien que ſa femme ne peut pas vivre ſans quelque petite inclination, & qu'autre choſe eſt un Epoux, autre choſe un Galant. S'il y a un Bal, un Balet, quelque Aſſemblée, où il faille paroître & ſe faire des Amans, le mari va chercher par tout les pierreries, connoiſſant bien que ce n'eſt pas pour lui qu'on ſe pare: mais comme je viens de dire, il eſt Honnête-homme. Dame auſſi, les femmes vivent à peindre avec leurs maris. Elles les careſſent, elles les flatent, elles les baiſent, elles leur témoignent tant d'amitié; ce n'eſt que douceur d'un côté, & complaiſance de l'autre. C'eſt un ſi bon ménage!

ANTONIO.

L'heureuſe vie dont vous me parlez! Tous les maris jouïſſent-ils de ce bonheur-là?

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quaſi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épouſé des Prudes.

ANTONIO.

Qu'appellez-vous des Prudes?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ces femmes incommodes, fâcheuſes, de méchante humeur.

ANTONIO.

Cela eſt trop général: je ne connois point encore les Prudes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Des perſonnes ſauvages, retirées, qu'on nomme fort ridiculement *femmes-de-bien*: des vertueuſes de profeſſion, que les honnêtes-gens n'abordent pas, & qu'on laiſſe dans les familles pour faire enrager les maris.

TANCREDE.

Ces accidens-là ſont heureuſement fort extraordinaires: car c'eſt une vraye damnation d'épouſer de ces femmes qui croyent qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne font point l'amour.

ANTONIO.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs: ils n'eſtiment que ces femmes-là dans les maiſons.

Me. de Riche-Source.

Grand abus : c'eſt de-là que viennent tous les déſordres de vos familles.

Antonio.

J'en demeure d'accord avec vous.

Me. de Riche-Source, *à la Femme de Sir Politick*, *bas.*

Madame, je le tiens homme-d'honneur.

La Femme de Sir Politick, *bas.*

Et moi pareillement.

Me. de Riche-Source, *bas.*

J'en répons. *Haut.* Monſieur, je ne me ſuis jamais trompée en Phyſionomie : je jurerois que vous êtes un homme ſûr, un homme à qui on ſe peut fier de toutes choſes.

Antonio.

Juſques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé perſonne.

Tancrede.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

Me. de Riche-Source.

Eh! bien; c'en eſt aſſez: nous vous re-

recommandons le secret. Sachez que nous avons fait le dessein, Madame & moi, de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

ANTONIO.

Voilà justement mon projet.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée! Après cela, je ne désespererai jamais de ma bonne fortune.

TANCREDE.

Mais encore où aboutit ce projet?

ANTONIO.

D'établir à Venise la douceur des bons ménages.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et pour y parvenir de mettre ces pauvres femmes dans le commerce du Beau-Monde.

TANCREDE.

Voyons un peu par où il faut commencer.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je n'y voudrois pas tant de finesse: prions-les à un Bal dès ce soir. Un impromptu.

promptu réussit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pourpenser les choses avec loisir & méditation: & puis, les Dames de Venise ne vont pas au Bal chez le étrangers.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai pensé d'abord comme vous: mais j'ai cru que la consideration qu'on a pour Sir Politick en pouvoit ôter toute la difficulté.

TANCREDE.

Ne cherchez plus rien après cela: c'est la seule chose qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouër que la grande opinion qu'on a de mon mari, peut applanir bien des choses.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Nous ne sommes plus en peine que de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

TANCREDE.

Il faut s'en remettre à Monsieur: personne au monde n'y peut réussir si bien que lui.

AN-

ANTONIO.

Je m'en charge volontiers, & vous réponds de vous en amener cinq ou six des principales.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce seroit un grand coup d'y pouvoir faire venir la Dogesse: telle Gravité que la sienne autoriseroit fort l'assemblée.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans sa maison.

ANTONIO.

C'est celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela se fasse bien-tôt?

TANCREDE.

Le plutôt, est le mieux.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Dès ce soir: pourquoi differer?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans en parler à nos Maris?

Me. DE RICHE-SOURCE.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux d'avoir si bonne compagnie.

LA

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sera donc pour ce soir, puis que Madame l'a résolu.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Songeons à disposer toutes choses pour le Bal.

ANTONIO.

Fort bien : de mon côté je m'en vais disposer les Dames à venir honorer vôtre féte.

SCENE II.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

ME. DE RICHE-SOURCE.

ALlons, Madame, travaillons un peu à nôtre affaire : ces Messieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous serions peu civils aux Dames de leur refuser nos services dans une chose galante comme celle-ci.

TAN-

TANCREDE.

Commandez ſeulement, vos ordres ſeront executés.

L'ALLEMAND.

Je ſuis prêt à tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut diſpoſer les ſiéges: Un grand fauteuil pour la Dogeſſe ſur une eſtrade; des chaiſes à dos pour les femmes des Senateurs; puis des ſiéges plians pour les étrangers & pour nous, comme on a coutume de les ranger.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, il faut excuſer une Françoiſe, qui ne connoît que les uſages de ſon pays: j'oſe vous dire néanmoins que votre ordonnance n'a pas la gravité requiſe pour une telle occaſion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame, en toute autre choſe je vous cederai volontiers: mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'eſt fait Bal, ni Aſſemblée à la ville, où je n'aye été. J'en ai vu même au Louvre aſſez ſouvent; car mon mari étoit comme de la Cour, par

les

les amis que nous y avions. J'en ai vu chez Madame la Comtesse, chez Madame la Princesse de Conti, où j'ai fort bien observé comme les choses devoient aller; & il n'y a point d'année que je n'aye donné moi-même quelques Fêtes fort jolies, qui valoient bien les grandes assemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choses qu'on a vûës, & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Achevez, Madame, ce que vous avez à représenter.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joye) je donnai les violons aux Dames de ma Cotterie, d'une maniere aussi galante que chose qui se fût passée de tout l'hiver. Je commençai par un Souper-collation, qui étoit un Ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des Cadeaux; mais tout y étoit excellent: des viandes prises si à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles eussent été un peu dures, un quart-d'heure plus tard, elles auroient commencé à se passer. On n'en trouve

ve point de même ailleurs; & mon mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La Sale étoit éclairée comme en plein jour, pas un siége qui passât l'autre, & la place pour danser à ravir. Des Suisses à la porte, qui ne laissoient entrer que les gens priés ; l'élite de la Cour & de la Ville, avec la parenté, cela s'entend, & les amis particuliers de la maison. Au milieu du Bal, je me dérobai finement, pour me déguiser, & faire une Mascarade entre nous, rien que de la famille. Nous la dançâmes sans que personne nous reconnût, & si-tôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme si de rien n'eût été. Chacun se tuoit à deviner, sans en approcher de mille lieuës: c'est le plus grand plaisir d'une Mascarade ; & je vous avouë que ç'a été le plus heureux soir de toute ma vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, pour ce qui se fait à vôtre Cour, je n'en parle pas, mais sachez qu'un Bal de République demande un peu plus de mesure; & quand vous songerez qu'une Dogesse & des femmes de Sénateurs seront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, vôtre ordonnance.

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Dites vôtre ſentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mon ſentiment eſt qu'on place la Dogeſſe & les Sénatrices en telle ſorte, qu'elles repréſentent un petit Senat : la Dogeſſe comme dans un trône, & les Sénatrices aux deux côtés ſur des bancs. Ce leur ſera une choſe agréable de tenir la place de leurs Maris, & courtoiſé à nous de leur faire avoir cet honneur là.

L'ALLEMAND.

Je ſuis de l'opinion de Madame : mais je voudrois qu'il y eût au trône de petites figures en boſſe fort bien taillées, & de beaux feuillages au dos des bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la propoſition de Madame ? Y a-t-il rien de mieux penſé ?

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le ſérieux elle n'ait plus de ſens que toutes les femmes enſemble ? La penſée eſt judicieuſe, je l'avouë; mais je ne me dédis pas : nôtre maniere Françoiſe eſt plus galante ; & il eſt fort

ſuffiſant

ſuffiſant à Madame la République de ne prendre pas les modes de Paris, quand tout le monde court après. Je ne ſuis, morbieu, point homme de République : d'un pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

Me. de Riche-Source.

Je ſai fort bien que tout ce qu'a dit Madame ſeroit ridicule à Paris; & perſonne ne m'apprendra rien en fait de Bal & d'Aſſemblée : mais s'il faut obſerver de telles cérémonies dans une République, Dame, je m'en rapporte; elle connoît cela mieux que moi.

La Femme de Sir Politick.

Dans la ſuite de la fréquentation, vous pourrez leur inſpirer vos Galantiſes : pour la premiere fois, il faut de la gravité.

Me. de Riche-Source.

Je ſai me rendre à la raiſon, ne me plût-elle pas. Allons, Madame, diſpoſer toutes choſes comme vous le jugez à propos.

SCENE

SCENE VI.

TANCREDE, ANTONIO.

TANCREDE.

NOus avons donné bien des affaires à nos folles : elles ont été je ne sai combien de tems à disputer sur la maniere dont il faut recevoir la Dogesse, quelle place, quels siéges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenuës d'un appareil le plus ridicule du monde.

ANTONIO.

Je me suis bien douté que nôtre conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

TANCREDE.

Mais, dites-moi, que ferons-nous de ceci, & comment finir la comédie ?

ANTONIO.

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse, sur quelque indisposition imaginaire.

TANCREDE.

Cela ne me contente pas.

ANTONIO.

Que voudriez vous davantage?

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menaſſiez une Entremetteuſe, & quelques filles, qui répréſentaſſent la Dogeſſe, & des femmes de Senateurs.

ANTONIO.

Vous m'inſpirez-là une penſée fort plaiſante, & fort aiſée à executer; car je viens de laiſſer à cent pas d'ici juſtement la compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choſes pour nous recevoir, & laiſſez-moi le ſoin du reſte.

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR PAMFILINO.

ANTONIO.

JE ſuis fort en peine de ce que penſera Vôtre Excellence d'un deſſein de divertiſſement que nous avons fait le Mylord & moi; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous eſtimez aſſez.

PAM-

PAMPILINO.

Quand vous m'aurez dit quel eſt ce divertiſſement, je vous dirai ce qui m'en ſemblera. Parlez.

ANTONIO.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangeres aſſez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais aſſurément les plus ridicules perſonnes que j'aie jamais vûës. La premiere eſt une Angloiſe, grave, compoſée; fauſſe en diſcours, en politique; en prudence ſottement myſtérieuſe. L'autre eſt une petite Françoiſe, d'un eſprit tout opposé. Elle n'aime que le *Beau Monde*, ne parle que du *Bel-Air*, de la *Belle-Maniere*, ſe croit délicate, galante, polie; & veritablement elle eſt plus Bourgeoiſe que ne ſont les femmes des Marchands les plus groſſiéres.

PAMFILINO.

Que voulez-vous faire de ces deux femmes? Il eſt tems de les mettre à quelque uſage. Achevez.

ANTONIO.

C'étoit une neceſſité de vous en faire la peinture. Ces deux femmea, plus ridicu-

les encore que je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames Venitiennes de la déplorable captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les coutumes, l'air, la maniere, le procedé des femmes les plus galantes.

PAMFILINO.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour; mais j'espere que le dessein de vos Dames ne réussira pas aujourd'hui.

ANTONIO.

Ce n'est rien encore. Apprenez jusqu'où va leur extravagance. La petite Françoise veut donner le Bal ce soir à vos femmes; & l'Angloise voudroit que la Dogesse y fût; disant gravement que telle Gravité autoriseroit fort l'assemblée. Le Mylord, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs maisons, & qu'il n'y avoit rien de si facile pour moi que de les amener. J'y ai consenti; & me voilà chargé de faire venir la Dogesse, & cinq ou six femmes de Senateurs chez nos deux folles.

PAMFILINO.

Comment vous acquitterez-vous de cette commission-là?

AN-

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menaſſe.... Oſerois-je dire le mot devant Vôtre Excellence?

PAMFILINO.

Dites hardiment.

ANTONIO.

Une Etremetteuſe & des Filles, pour repréſenter la compagnie qu'elles demandent: mais.....

PAMFILINO.

Mais que rien ne vous en empêche: cela ſe peut faire avec des Etrangers. Il me ſouvient qu'étant à Paris fort jeune, on me faiſoit eſſuyer ſouvent de ces tours-là: on me produiſoit des Princeſſes, qui ſe trouvoient des filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une entrepriſe ſi heureuſement commencée; je prens la choſe ſur moi.

ANTONIO.

Avec un ſi bon garant que Vôtre Excellence, nous travaillerons ſans ſcrupule à nous donner ce divertiſſement-là.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, Mr. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Me. DE RICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET DU SIGNOR ANTONIO.

SIR POLITICK.

MA femme, que voi-je? Le Senat doit-il se tenir ceans aujourd'hui?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monsieur, vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire, dont vous ne serez pas fâché.

Me. DE RICHE-SOURCE.

à SIR POLITICK,

Vous parlez mieux que vous ne pensez. Oui, le Senat doit se tenir ceans aujourd'hui.

d'hui. Remerciez vos femmes, Meſſieurs, remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là?

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu ſais que je ne m'informe pas de tes actions, ne t'informe pas des miennes. C'eſt le moyen d'être toûjours bien enſemble.

SIR POLITICK.

Dans les Familles, comme dans les Etats, il importe à celui qui gouverne de ſavoir tout ce qui s'y paſſe.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien! il faut donc vous en inſtruire. Apprenez que la Dogeſſe va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La choſe en ſoi nous eſt grandement honorable: mais je veux en ſavoir le Projet, & par quels inſtrumens elle s'eſt faite.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Sei-

gneur Antonio nous eſt venu voir avec le Mylord; & après pluſieurs diſcours ſur la captivité des Dames de Veniſe, enfin nous ſommes demeurés d'accord qu'elles ne laiſſoient pas d'aller au Bal, & que même il ne ſeroit pas difficile de les obliger à venir ceans. Là-deſſus le Seigneur Antonio s'eſt fait fort d'y amener la Dogeſſe, & quelques Nobles Venitiennes avec elle.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans leurs maiſons.

SIR POLITICK.

C'eſt la premiere affaire de hazard qui ſoit jamais entrée dans la mienne: je n'aime pas les préſens de la fortune, & je ne ſai comment je recevrois un Royaume, qui me viendroit ſans Projet & ſans Politique.

TANCREDE.

Permettez-moi de vous dire que jamais affaire ne fut moins de hazard que celle-ci; & n'en déplaiſe à vos Dames, la part qu'elles y ont eſt fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de vôtre gravité & de vôtre ſageſſe, nous ne verrions ceans ni Dogeſſe, ni femmes de Senateurs C'eſt l'effet de vos Projets & de vôtre grande

grande Politique, exercée depuis ſi long-tems.

SIR POLITICK.

La choſe avoit beſoin d'être expliquée. Oui, vous me faites comprendre facilement que nous ne devons rien au hazard: on fait plus d'eſtime de moi que je ne vaus, je le confeſſe, mais rendons honneur pour honneur, & ſongeons à bien recevoir une ſi auguſte Compagnie. Je n'ai pas oublié nos rangs d'Angleterre, & n'ignore pas ce que doit un *CHEVALIER* à un *LORD*: néanmoins, comme nous ſommes à Veniſe, & que la Fête ſe fait dans ma maiſon, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

TANCREDE.

J'honore trop vôtre vertu, pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit ici, & ailleurs; outre que perſonne n'eſt capable de s'aquitter de cet emploi-là ſi bien que vous.

LE MARQUIS.

Monſieur Politick, ſaluë-t-on la Dogeſſe?

SIR POLITICK.

Oui vraiment, on ſaluë la Dogeſſe, avec

des inclinations profondes, & des révérences bien basses.

LE MARQUIS.

Je demande si on baise?

SIR POLITICK.

Baiser à Venise! baiser une Dogesse! Ma femme, vôtre gentil François demande si on baise la Dogesse?

LE MARQUIS.

Je ne sai pour qui on me prend: vous diriez qu'on n'a jamais baisé des femmes de qualité. J'ai baisé deux Duchesses en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole; & des Maréchales de France, quantité.

UN VALET DU SIGNOR ANTONIO.

Le Seigneur Antonio m'a envoyé ici pour vous dire que la Dogesse va venir. Elle est en chemin à l'heure que je vous parle.

SIR POLITICK.

Allons, Messieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle cérémonie. Comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche

marche le premier: les deux femmes suivront, pour faire les honneurs du logis: Madame fera, s'il lui plaît, un compliment à la Françoise: Mylord & le mari de Madame suivront après, & ces deux Messieurs ensuite.

LE MARQUIS, *à l'Allemand.*

Je ne suis point un trouble-fête; je veux ce qu'on veut: mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'Allemand, & moi de miserable. Aller derriere un Bourgeois à la cérémonie, sont les graces qu'on nous fait ceans. Ce n'étoit pourtant pas la même chose à Paris: car, sans vanité, ces petites gens de ville ne mettoient pas le pied au Louvre, que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cede; non pas en qualité de Mylord, fût-il Duc; un Marquis François, brave, & bien vêtu ne cede à personne: mais après les obligations que j'ai au Duc de Buckingham, je ne disputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces rangs ici sans consequence, pour le présent: ne troublez pas, je vous prie, un personnage qui va

faire une grande action à la tête de cette compagnie.

Mr. de Riche-Source.

Prenez-vous garde à un Impertinent?

Le Marquis.

Bourgeois, remerciez le lieu où nous sommes: sans le respect de la Dogesse, qu'il faut recevoir, & la considération de ces Messieurs, je vous apprendrois à parler.

Me. de Riche-Source.

Allez, petit Suivant; c'est bien à vous de faire comparaison avec mon Mari.

Tancrede.

Eh! Messieurs, voilà la Dogesse: remettez vos querelles à une autre fois, & laissez parler Sir Politick.

Sir Politick.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine; le reste ne m'a rien coûté.

Tancrede.

Silence, Messieurs, silence.

SCE-

SCENE II.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK, *haranguant* LA DOGESSE.

SI la bonne réception se mesuroit par la grandeur, & la décoration des bâtimens, par les lambris dorés, & les riches tapisseries, VÔTRE SERENITE', Madame, & vous, très-excellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçûës dans la petite & simple maison de cettui votre plus qu'humble serviteur: mais si vous cherchez à loger dans les cœurs, plutôt que dans les palais, vous trouverez les notres enrichis de zele garnis de fidelité, remplis d'affection, revêtus de services & de devoir pour la République en

LA DOGESSE.

La République vous eſt fort obligée; je dis fort; & le Doge mon mari, mon mari le Doge, vous en remerciera en ſon particulier, comme nous faiſons au notre. *Bas.* Quant à ce que vous m'avez dit à l'oreille, vous m'obligerez de mettre à part quelque choſe pour moi, quand vous ferez venir tant de biens dans cet Etat.

SIR POLITICK, *à part.*

Voici de la Corruption juſques dans la maiſon du Doge! Cela n'arriveroit pas, s'il y en avoit quatre, comme j'ai dit: ils s'obſerveroient les uns les autres. *A* LA DOGESSE. Cette réïteration des obligations que nous veut bien avoir la République, nous aſſure d'une double reconnoiſſance, dont l'une nous regarde, comme perſonnes publiques, & Députés de ces grandes Nations, l'autre comme des particuliers affectionnés à ſon ſervice.

LE MARQUIS.

J'admire cet homme; il tourne toutes choſes comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la répétition de *Doge*, qui ne voit, Madame, qu'elle marque deux fois,

vôtre dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de vôtre présence.

LE MARQUIS.

Autre version excellente, qui vaut la premiere, pour le moins.

SIR POLITICK *à part.*

Puis qu'elle est interessée, il faut la gagner politiquement par l'Interêt. *A* LA DOGESSE. Un mot à l'oreille de votre Serenité. Nous aurons soin de votre maison: ce n'est rien dérober au public; car votre rang a besoin d'être soutenu. Il se fera pour vous une petite Circulation particuliere; je n'en dis pas davantage.

LA DOGESSE, *bas.*

Vous avez raison, Monsieur Politick, nous sommes obligés à beaucoup de dépense.

LE MARQUIS.

J'enrage, morbieu, quand il parle bas; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

ME.

MME. DE RICHE-SOURCE.
à la Dogesse.

Vous aurez la bonté, Madame, d'excuser des personnes mal préparées à vous recevoir : car enfin .... c'est qu'après tout .... effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames, elles auront un peu moins d'excuses : j'espere de leur faire voir quelques manieres assez galantes, qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE.

Point d'excuses entre amies : nous venons vous voir sans façon.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, ce qu'a dit Sir Politick dans sa harangue : Votre Serenité veut se *loger dans les cœurs.*

LA FEMME DE SIR POLITICK,
à son Mari.

Monsieur, voici le Signor Antonio, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK *au* SIGNOR ANTONIO.

Le respect que j'ai pour la Présence Sere-

Serene, ne me permet pas de vous témoigner assez combien je sai connoître & reconnoître la grande Faveur que ce m'est.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de meriter quelque part dans l'honneur de votre amitié, m'a fait entreprendre une chose assez extraordinaire : mais je me tiens assez heureux si j'ai réussi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.
à LA DOGESSE.

Madame, je crains que VÔTRE SERENITE' ne soit amusée ici trop longtems. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où se doit faire le Bal?

SCENE III.

TANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

LAissons les aller prendre leurs places, & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais ouï si bien parler?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai ouï mille Sermons, & de

de si hauts, qu'il faloit être bien savant pour les entendre : j'ai ouï des Ouraisons Funébres ammirables ; je dis ammirables : mais, à la dannation de mon ame, je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

TANCREDE.

Il y a beaucoup de choses relevées, & j'y en ai trouvé aussi de fort agréables.

LE MARQUIS.

J'ai remarqué un joli trait. La Maison de Sir Politick n'est pas grande, ni bien meublée : il a donné le change à la Dogesse adroitement, la faisans *loger dans nos cûrs, plutôt que dans un Palais.* La dessus il fait merveille : il *enrichit nos cûrs de zele,* les *garnit de fidelité*, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle se trouve ammirablement logée. C'est un tour d'adresse, Mylord, & j'avouë qu'il m'a plu extrémement.

TANCREDE.

Je m'assure que peu de gens y ont pris garde.

LE MARQUIS.

J'avois une inclination merveileuse pour les Sciences, mais je n'ai osé lire que des Ro-

Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me prît pour un Pédant. Avec cela, le naturel demeure toûjours; & quand j'entens de belles choſes, je les connois auſſi-tôt.

TANCREDE.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats, que nous avons *mis aux pieds* de la Dogeſſe?

LE MARQUIS.

Ah! rien de plus grand, de plus magnifique; & trop: il m'en reſte un eſcrupule, qui m'inquiete, je le confeſſe.

TANCREDE.

Quelle inquietude en pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

TANCREDE.

Qui diable s'en donneroit la peine?

LE MARQUIS.

Ce ne feront pas des gens conſidérables: mais il y a de petits écriveurs dans les pays étrangers, qui ont des correſpondances oſcures, par où ils font tout ſavoir au Cardinal de Richelieu. Ce Miniſtre fait tout.

TAN-

TANCREDE.

Et quand il ſauroit ceci, que pourroit-il vous en arriver?

LE MARQUIS.

Que pourroit-il m'en arriver! Eh! rien; rien qu'une diſgrace! Privation de cabinet, Exil de Cour: je dis tout au moins. Comment? faire ici le Député de la France, qui offre le Royaume de ſon chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

TANCREDE.

Ce ſont de ſimples Civilités.

LE MARQUIS.

Des Civilités! d'offrir un Etat?

TANCREDE.

Sir Politick a fait la même choſe de l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Peut-être en a-t-il la commiſſion. Un vieux Politique comme lui ne fait rien mal-à-propos. Sur ma parole, il ſait bien par où en ſortir.

TANCREDE.

Il eſt vrai que cet homme-là ne s'engage à rien légerement.

LE

LE MARQUIS.

J'en fuit fûr: mais il a tort d'embarquer les au res : c'eft avoir bien peu de confidération pour fes amis.

TANCREDE.

L'affaire eft faite : il faut empêcher qu'elle ne produife de méchans effets en France.

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de remede, que celui de garder le fecret.

TANCREDE.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

LE MARQUIS.

Infinuez, je vous prie, la même difcrétion aux autres : fans rien dire de mon appréhenfion toutefois. Vous favez, mon Maître, comment il faut fervir fes Amis.

TANCREDE.

Laiffez-m'en le foin : je vais faire un interêt commun du fecret; & j'ofe vous affurer qu'on n'en parlera point.

SCENE.

SCENE IV.

*On leve un Rideau, & on voit la Sale du Bal, où l'*ENTREMETTEUSE *se disant* DOGESSE, *est dans le Trône, & les* DEMOISELLES, *qu'on prend pour les Nobles Venitiennes, sur des Bancs.*

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

LA DOGESSE, *bas.*

ME voici comme une vraye DOGESSE: quarrons-nous dans ce trône, & faisons un peu de NÔTRE SERENITE'. *Haut.* Mes filles .... *Bas.* J'oubliois déja..... *Haut.* Senatrices, tenez bien la place de vos Maris.

Une

Une des prétenduës FEMMES DE SENATEURS.

Nous sauſons fort bien tenir notre rang.

LA FEMME DE SIR POLITICK, *à* ME. DE RICHE-SOURCE.

Hé bien, Madame, êtes-vous convaincuë? Vos fauteuils & vos chaiſes à dos auroient-elles fait le même effet? Ces pauvres Dames ſont ſi tranſportées de joye, qu'elles ne ſauroient ſe contenir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuſer une étrangere : mais avouëz que je me ſuis renduë de bonne heure à vos raiſons.

SIR POLITICK *à* LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un Air harmonieux avant de commencer la Danſe?

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie : j'aime la Mélodie.

SIR POLITICK.

Muſique, une Piéce harmonieuſe.

On jouë une Piéce ridiculement grave.

Ceci eſt profond, & grandement cromatique.

matique. Il suffit. Signor Antonio, sachez de SA SERENITÉ, si elle voudroit me faire l'honneur de danser une Pavane avec le très-humble & très-dévouë Serviteur de la République.

ANTONIO.

Je vais le savoir. A LA DOGESSE, *bas.* Il faut danser une Pavane avec Sir Politick.

LA DOGESSE, *bas.*

Je ne la sai pas.

ANTONIO, *bas.*

Il n'importe.

LA DOGESSE, *bas.*

Comment ferai-je?

ANTONIO, *bas.*

Comme lui: regardez ce qu'il fera, & faites de même.

SIR POLITICK.

Madame, je prens la liberté de danser une Pavane avec VÔTRE SERENITÉ, d'autant plus hardiment; que cette Danse grave me semble convenir à la Dignité de DOGESSE.

LA DOGESSE.

Vous avez raiſon, Monſieur Politick: me voilà prête, danſons quand il vous plaira.

SIR POLITICK.

J'ai lu beaucoup de Traités de la Danſe, & j'ai trouvé dans tous qu'il appartenoit à l'homme de mener la femme: mais avec vous, Madame, ce privilege honorable n'a point de lieu. C'eſt à VÔTRE SERENITE' de mener, & à moi de me laiſſer conduire.

LA DOGESSE.

Signor Antonio, Monſieur Politick veut que je prenne la place de l'homme: cela eſt extrémement civil; que me conſeillez-vous?

ANTONIO.

Je vous conſeille, Madame, de laiſſer toutes choſes dans l'ordre accoutumé: VÔTRE SERENITE' n'eſt pas venuë ici pour ôter aucun avantage à Sir Politick.

SIR POLITICK *mene: elle danſe la Pavane ridiculement, faiſant tout ce que fait Sir Politick, qui danſe auſſi ridiculement qu'elle, avec ſa gravité ordinaire.*

SIR

SIR POLITICK, *après avoir dansé.*

Cette Danse est politique extrémement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un Bal où il y eût un Général d'Armée, je danserois la Pyrrhique, Danse militaire.

TANCREDE *au* MARQUIS.

Le rafinement de respect étoit ingénieux à Sir Politick, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point. Cela ne s'est pourtant jamais fait à Danse du monde; & il n'y a point d'homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de bons countes aux Créquis & aux Bassompierres à mon retour.

TANCREDE.

Tandis que vous êtes ici, il faut s'accommoder aux manieres du pays.

LE MARQUIS.

Je le voi de reste: mais retournons à la

Danse. Signor Antonio, Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on danse les Branles? C'est proprement ce qui fait un Bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *Branles*?

LE MARQUIS.

Vous ne savez ce que c'est?

ANTONIO.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le seul Gentilhomme de l'Europe qui ne sache pas son *Branle simple*, le *Gai*, le *Poitou*, & le *Montivande*.

ANTONIO.

Aussi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les Courantes: vous les ignorez?

ANTONIO.

Non pas les Courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les danser avec vos Dames; aussi-bien ne garde-t-on aucune regle

regle à vôtre Bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'Allemand, & faiſons-nous raiſon nous-mêmes. Je veux attaquer cette brune: elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danſer une courante avéque moi?

LA DAME.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place, place à Madame. La Courante, violons, & de meſure, je vous prie: je ne prendrois pas plaiſir à me voir hours de cadence Cette révérence eſt aſſez cavaliere, ce me ſemble; elle ne ſent pas le baladin. Battons du pied pour prendre le tems. J'ai parti trop tôt Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos, cela! mais ces couquins de violons m'ont déja mis hours de cadence: rentrons-y malgré eux. Le plus court eſt de recommencer. Vous ne ſavez ce que vous faites, violons: je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, ſi vous me faites manquer, je vous le pardonne.

Quand la Courante est danfée.

A la fin j'en fuis venu à bout; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de Diable avec ces maudits violons. J'ai danfé tout un hiver à Paris (chacun le fait) fans avoir jamais fourti de cadence. Il faut tout dire; c'étoit les vingt-quatre.

TANCREDE.

Je ne fai ce que vous avez fait à Paris: mais ici, c'eft danfer admirablement.

LE MARQUIS.

Non pas cela: affez en homme de qualité. Je voudrois vous pouvoir regaler d'une *Vignone*, & d'une *Belleville*: il n'y a pas moyen. Ce n'eft qu'à la Cour qu'on peut danfer les figurées.

TANCREDE.

Ne danfez-vous pas encore avec quelque autre Dame?

LE MARQUIS.

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma réputation: j'en fuis bien fourti; danfe qui voudra. Mylord, je veux vous faire une confidence. Cette belle, avec qui je viens de

de danser, elle m'aime, & ce sont des œillades! il n'y a rien de pareil.

TANCREDE.

Toute femme qui n'a point de liberté, est prête à faire l'amour, quand elle en trouve l'occasion.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas ce que vous pensez: le cûr est pris sur ma parole.

TANCREDE.

Je commence à m'en appercevoir. Tenez; elle vous regarde.

LE MARQUIS.

Ne faites pas semblant de rien voir, & soyez discret, je vous prie. Ce n'est pas un jeu à Venise, que d'être aimé de la femme d'un Senateur.

TANCREDE.

Je vous en répons: mais je sai me taire; soyez assûré de ma discrétion.

LE MARQUIS.

Je me fie à vous, Mylord; & c'est m'y fier de ma vie.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Allons, ça: aquittons-nous de nôtre pro-

promesse. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choses, & des manieres : enfin, je vais faire pour l'amour d'elles ce que je n'ai pas fait il a y quinze ans.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Elle va danser la *Sarabande:* c'est une merveille. Quand nous nous mariâmes, on se mettoit à genoux devant elle, pour la voir danser.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Qui est-ce qui se souvient ici de *la petite Suzon?* Mon ami, t'en souviens-tu?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oui, mamie, & je souhaite que tu donnes autant de plaisir à la compagnie, que tu en donnois en ce tems-là.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Voici donc la petite Suzon, qui va danser la Sarabande. Des castagnettes?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Des castagnettes? des castagnettes?

TANCREDE.

On n'en trouve point.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il y a remede : mes doigts m'en serviront : essayons. Cela ne va pas mal.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Meſſieurs, je vous prie.

ME. DE RICHE-SOURCE, *en danſant.*

Ce balancement de corps vous plaît-il? Parlez, Meſdames.

LA DOGESSE.

A ravir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras; qu'en dites-vous? Cet air eſt-il Eſpagnol?

SCENE V.

UN VALET DE SIR POLITICK, L'ENTREMETTEUSE *priſe pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *ſe diſant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHE SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

UN VALET DE SIR POLITICK, *à ſon Maître*, *&* *à* MR. DE RICHE-SOURCE.

ONn vous demande de la part du Senat.

SIR POLITICK.

Ouais ! que veut dire ceci? Nous demander à l'heure qu'il eſt! il faut que ce ſoit une affaire bien preſſante.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande Nouvelle, ſur quoi on veut nous conſulter.

SIR POLITICK.

Ce ne peut être autre choſe.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais pourquoi moi?

SIR POLITICK.

Il y a quelque fonds à trouver, ou quelque dépenſe à faire.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Ce ſeroit m'employer pour peu de choſe. Je croirois plutôt qu'on a eu vent de nôtre Projet.

SIR POLITICK.

Ne raiſonnons pas davantage, & allons apprendre ce qu'on veut de nous *A la Dogesse.* Madame, vous nous excuſerez, Monſieur & moi, de quitter VÔTRE SERENITE'. La République deſire de nous quelque ſervice, que nous allons

allons lui rendre avec respect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

LA DOGESSE.

Revenez bien-tôt, Messieurs, nous vous attendons.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Ne laissons pas de continuer nôtre Bal. Voyez ce second pas de Sarabande; il est tout-à-fait à l'Espagnole.

LE MARQUIS, *qui avoit suivi* SIR POLITICK, & MR. DE RICHE-SOURCE, *rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos maris de la part du Senat?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et qui?

LE MARQUIS.

Des Archers, qui les ont menés en prison.

TANCREDE.

Vous avez vu quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sureté.

LE MARQUIS.

Des Archers, vous dis-je, qui les ont

fait Prisonniers d'Etat. Je m'y connois: j'en ai vu mener plus de trente à la Bastille.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quelle infamie! quelle trahison! tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs femmes, ces traîtres font arrêter nos maris. Qu'on ferme les portes: la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO à TANCREDE, *bas.*

Si cette femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. *Haut à la* FEMME DE SIR POLITICK. Madame, il faut pardonner à vôtre amie l'excès de son ressentiment: mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans vôtre maison. Ce seroit le comble de la douleur pour vôtre mari, de vous voir si peu politique, & un grand reproche à sa suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses instructions.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes le coup est grand & imprévu; mais il n'est pas au-dessus de nôtre prudence. Je projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien

de

de ce que veut de nous en cette occasion la Politique.

TANCREDE.

Voilà ce qui s'appelle une Femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur, & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POLITICK, à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' est trop équitable, pour ne pardonner pas à mon amie l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de Politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc, Madame, d'ensevelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers vôtre mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire; je m'en vais bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous à nos Maris.

ANTONIO.

Dépêchons-nous de servir les malheu-



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGOSTINO, AZARO, AMELINO, PAMFILINO, SIR POLITICK, Mr. DE RICHE-SOURCE.

AGOSTINO.

VOici, Messieurs, ces Miserables, qui vivant dans le sein de la République, sous la douce protection de nos Loix, ont entrepris de les renverser. Voici des Furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier attentat, pour monter aux plus noires Trahisons, ont enfin consulté avec le Turc la ruine de la République. Parlez, méchans: parlez, execrables; & dites la verité: je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toûjours dite, & je la dirai toûjours; si ce n'est en matiere d'Etat: en

ce cas, je tiens qu'on peut mentir pour le Bien de la chose publique.

AGOSTINO.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire, les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez : De quel pays êtes-vous?

SIR POLITICK.

Je suis Anglois, pour l'honneur, & pour la vie.

AGOSTINO.

De quelle profession?

SIR POLITICK.

Politique; & il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler. C'est moi qui ai su joindre la veritable Science des Projets avec les maximes de Nicolas Machiavel, & de François Bodin.

AGOSTINO.

De quelle qualité?

SIR POLITICK.

Chevalier de pere en fils, depuis la Reine Bodicea, qui fit tuer tant de Romains.

AGOSTINO.

Vous devriez mourir de honte devant

vos

vos Juges, d'avoir deshonoré une si longue suite d'ayeux.

SIR POLITICK.

J'ai reçu beaucoup d'honneur de mes devanciers : mais nous en laisserons un peu à nos successeurs ; & la postérité nous fera justice, qnand vous ne nous la ferez pas.

AGOSTINO.

Sauriez-vous nier que vous n'ayiez accusé nos Législateurs, & voulu établir chez nous quatre Doges ?

SIR POLITICK.

Par quelque moyen que vous l'ayez pu savoir, je le confesse.

AGOSTINO.

Habemus confitentem reum.

SIR POLITICK.

Je l'ai voulu, il est certain ; & je le veux encore : mais c'est pour le soulagement de la vieillesse du Doge, & pour la dignité de la République.

AGOSTINO.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem. Ces *relais de pigeons* établis de Venise à Constantinople : cette invention quasi surnaturelle, vous a donné le moyen de

de lier vos commerces avec le Turc. C'est ſur vos bons avis qu'il a fait le projet d'une Guerre contre nous, que vous devez *conduire du cabinet*, & voilà comment ſe doit entendre vôtre *Spéculation militaire*, & vos *Secrets pour la Guerre*. Il n'eſt plus tems de diſſimuler : vous voyez que nous ſavons tout.

SIR POLITICK.

Vôtre Excellence ne ſait pas tout, puis qu'elle ignore nos bonnes intentions. J'ai trouvé une invention admirable d'établir mes commerces à Conſtantinople ; mais certes pour le Bien de cet Etat, & pour le Salut de vôtre Ambaſſadeur. Si j'entens la *Spéculation militaire* ; ſi j'ai quelques *Secrets pour la Guerre*, le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Senateur d'aller au Senat, & de conduire une armée en même tems. Je voulois vous enſeigner l'Art de défaire vos ennemis, ſans vous expoſer aux coups : *ars belli perfectiſſima*. C'eſt une grande qualité à un Général d'Armée de ſavoir faire combattre toutes les troupes avant que de combattre lui-même. C'eſt là derniere ſcience du Capitaine de ſavoir faire combattre l'armée ſans y être.

AGOS-

AGOSTINO.

Nous ſavons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. *A* MR. DE RICHE-SOURCE. Et vous, malheureux, d'où êtes-vous?

SIR POLITICK.

Il ne répondra pas. Vôtre Excellence doit ſavoir que c'eſt moi qui porte la parole en toutes choſes: il trouvera bon que e réponde pour lui.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

AGOSTINO.

Nous avons bien affare de vos conventions. Parlez : de quel pays êtes-vous?

SIR POLITICK.

Il eſt François, vous dis-je.

AGOSTINO.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle profeſſion?

SIR POLITICK.

Circulateur général & particulier.

AGOSTINO.

Il feroit inutile de les interroger davantages. Qu'on les ramene en priſon.

Ils ſortent.

SCENE.

SCENE II.

LES QUATRE SENATEURS, UN HUISSIER.

AGOSTINO.

NOus sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs Crimes, par leurs propres bouches. Ils n'avouent pas seulement leurs entreprises contre nos Loix ; ils les soutiennent; ils demeurent d'accord de leurs intelligences avec le Turc : mais c'étoit, disent-ils, pour le salut de nôtre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux? Qui les a employés? A qui ont-ils communiqué leurs bons desseins? *Constat de facto*. Du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions, qu'on n'a pas connuës. Voici, Messieurs, voici le fin du Projet, aussi politique qu'execrable. Après avoir concerté avec le Turc cette expédition impie, ils font je ne sai quelle conféderation, entre Paris, Londres, & Venise, pour nous engager dans l'Orient, & porter nos armes contre la Perse. Il arrive

arrive de-là, Messieurs, que le Grand Seigneur trouve la République dépourvûë, & que le Persan occupé par nous dans ses propres Etats, ne peut entrer dans ceux de nôtre ennemi commun. Catilina, ce conspirateur célébre, ce grand & renommé scelerat, étoit un homme de bien, & un bon citoyen, au prix de ces gens abominables : c'étoit un Romain, qui vouloit se rendre maître des Romains. S'il avoit résolu de tuer le Consul, & de se défaire du Senat, au moins laissoit-il à Rome ses Dieux, ses Loix, ses Mœurs, & sa Langue. Dans la servitude qu'on nous avoit préparée, on ne laissoit à Venise ni Religion, ni Loix, ni Coutumes; on ne laissoit peut-être aucun vestige de la Nation. Qui chercheroit, Messieurs, un supplice égal à leur forfait, n'en trouveroit point chez les plus ingénieux tyrans : mais je ne puis, je le confesse, me dépouiller des sentimens de l'humanité, *quamquam fortasse inhumanum sit humanum esse erga eum qui hominem exuerit*. Qu'on les étrangle seulement, Messieurs; & pour une marque éternelle de la benignité de nos jugemens, punissons du supplice le plus commun

mun le crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

AZARO.

Mon ſentiment eſt tout contraire à celui de l'Excellentiſſime Seigneur qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des perſonnes extraordinaires, ennemies de nôtre gouvernement, capables de grands & pernicieux deſſeins; qui concertent enfin avec le Turc la ruine de la République: pour moi, Meſſieurs, je penſe que ce ſont des foux: mais il y a de deux ſortes de *Folie*; l'une, qui vient de *privation de Sens*; l'autre, d'une *Imagination déréglée*. La premiere toute imbécile nous fait plaindre en elle la miſere de la condition humaine: la ſeconde, toûjours agitée, agite le monde par l'extravagance de ſes viſions, & excite la haine des gens raiſonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Il n'eſt pas mal-aiſé de connoître laquelle de ces deux folies poſſede nos Conſpirateurs prétendus, puis que leur imagination les porte au-delà de toutes les choſes les mieux établies. Ils ſe donnent la liberté de créer chimériquement des Magiſtrats: ils ſe font en idée des Correſpondances à Conſtantinople: ils for-

forment des Ligues imaginaires, & reglent, en un mot, toutes nos affaires de paix & de guerre à leur fantaisie. Je voudrois savoir, Messieurs, de quelle autorité ils agissent, avec quel ordre, quelle mission? Certes la Folie a un grand avantage sur la Sagesse, si les paroles & les actions des sages sont punies, aussi-tôt qu'elles sortent de la regle; tandis que les foux ont le privilege de tout dire, & de tout faire impunément. Quelle punition prendre, dira-t-on, de ces Prisonniers? Mon avis n'est pas qu'on les condamne à la mort, comme a voulu cet Excellentissime Seigneur, par un excès de zele pour la République: mais qu'on ôte la liberté à des foux scandaleux, qui traitent extravagamment les matieres serieuses, réservées à la prudence des sages.

AMELINO.

Peu de gens s'étonneront, Excellentissime Seigneur, de vôtre emportement contre la Folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toûjours eu à la Sagesse. Comme les opinions des hommes sont differentes, j'ai cru qu'il m'étoit permis

mis d'avoir un autre ſentiment; & vc
ſerez ſurpris, Meſſieurs, que la ſeule cc
ſidération des gens ſenſés, m'inſpire a
jourd'hui de l'indulgence & de l'huma
té pour les foux. Oui, Meſſieurs, le ſu
de ma douceur eſt une pitié intereſſé
qui fait que je m'oppoſe à leur puniti
en faveur des ſages. En effet, il y a
ſi grand mélange de Sageſſe & de Fo
dans les perſonnes raiſonnables, qu'on
peut aſſez admirer l'inégalité qui nous f
voir ſi divers & ſi contraires à nous n
mes. Celui qui a ſu gagner nôtre jug
ment, & aſſujettir nôtre raiſon par
ſupériorité de la ſienne, a beſoin de nôt
facilité peut-être le même jour pour fa
excuſer ſon mauvais ſens. Tel eſt le p
ſage du monde en une choſe, qui eſt e
travagant dans une autre. Ces gran
hommes, dont nous honorons la mem
re, n'étoient pas exemts de folie :
eſprits extraordinaires de tous les tems o
eu la leur: c'eſt aux imaginations dé
glées que nous devons l'invention c
Arts: le *Caprice* des Peintres, des Poët
des Muſiciens, n'eſt qu'un nom civi
ment adouci, pour exprimer leur *Fol*
ſans leur déplaire. Laiſſons, Meſſieu
laiſſo

laiſſons les foux en repos, s'ils y
être : il y a trop de gens intereſſ
protection. Que s'ils viennent à
contre nos Loix, ordonnons de le
timent ſelon leur crime : mais ſi o
les punir pour l'interêt du bon ſ
pour l'honneur de la raiſon ; qu'on
vienne que cette raiſon a ſujet de ſe
dre de beaucoup de gens, & que le
zelez pour la vangeance, ne feront
être pas à couvert de la punition.

PAMFILINO.

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer
Senat, j'ai obſervé que l'envie de faire v
nôtre eſprit, & la vanité de bien parl
nous tirent ſouvent hors du ſujet don
eſt queſtion, pour nous jetter en des ch
ſes générales, dont il ne s'agit pas.
connoiſſois, Meſſieurs, comme le reſ
des gens, qu'il y avoit des Foux dans
monde : mais d'en ſavoir les ordres, le
rangs, les diſtinctions ; de connoître ce
differences délicates qu'il y a de folie
folie, les affinités & les alliances qui ſe
trouvent entre la ſageſſe & cette même
folie, c'eſt, Meſſieurs, ce que je ne ſavois
point, & ce que je viens heureuſement
d'ap-

d'apprendre de vos beaux diſcours. Pour l'affaire préſente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos réflexions; & tout ce que je puis recueillir de vos avis, ſe réduit à châtier des foux ſerieux, qui font le métier des ſages, ou de pardonner aux extravagans, en faveur de ces mêmes ſages, qui ſortant de leur aſſiéte, ne font que trop ſouvent le métier des foux. Beau motif de punition, ou de grace! Jugeons, Meſſieurs, jugeons Sir Politick & ſon compagnon, par eux-mêmes; ſans les charger du crime des imaginations déréglées, s'ils ſont innocens; & ſans appeller les grands hommes à leur ſecours, ſans intereſſer les Peintres, les Poëtes, les Muſiciens à leur ſalut, s'ils ſont criminels. Mais, Meſſieurs, c'eſt nous-mêmes qui donnons corps à une choſe purement chimérique: n'allons pas plus loin qu'il ne faut: retranchons la moitié de nôtre eſprit: il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'innocens, ni de coupables: nous verrons ſeulement des foux ridicules, plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du ſens aux chimeres; travailler ſon intelligence, où rien ne peut être entendu, c'eſt encherir

ſur

fur les chimériques, & fe faire une folie myftérieufe, qui paffe la naturelle.

AGOSTINO.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumieres, & j'ai les miennes, qui ne font point fondées fur de fimples conjectures: je parle *ex vifu & auditu.* Il faut avouër que vous avez l'efprit bien en repos, *cun agitur de fumma rerum.* Le Senat Romain, en de moindres perils, chargeoit les Confuls de prendre garde *ne quid detrimenti Refpublica caperet.....* Mais qui frappe à la porte, quand nous déliberons fur une affaire de telle importance?

*Il tire la fonnette, & l'*HUISSIER *entre.*

L'HUISSIER.

Excellentiffimes Seigneurs, un Anglois, un Mylord fouhaite de vous parler.

AGOSTINO.

Qu'on le mette en prifon.

L'HUISSIER.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une chofe de confequence.

PAMFILINO.

Faites-le entrer.

SCENE

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens : je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux Miserables, que vous avez fait arrêter, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord : vous êtes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Senateurs de Venise.

PAMFILINO.

Ceci est veritablement contre les formes; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers?

TAN-

TANCREDE.

Je viens dire à vos Excellences que ces pauvres Priſonniers n'ont point d'autre crime que leur Folie.

PAMFILINO.

Les connoiſſez vous?

TANCREDE.

On ne peut pas les connoître davantage.

PAMFILINO.

Et qui ſont-ils?

TANCREDE.

Il y a un Chevalier Anglois, que les Livres de Politique ont rendu fou, & qui a ſervi dix ans de divertiſſement à la Cour d'Angleterre. Pour l'autre, je ne le connois que depuis que je ſuis à Veniſe: c'eſt un François chimérique, qui veut établir la Circulation de l'Or, & le faire revenir au même lieu d'où on le tranſporte, après avoir fait le tour du Monde.

PAMFILINO.

En avois-je bien jugé, Meſſieurs? Prenons garde, je vous prie, qu'au lieu de nous garentir d'un danger au-dedans, nous ne perdions la réputation au déhors; &

que le Senat, qui a donné jusqu'ici une ſi grande opinion de ſa ſageſſe, ne s'expoſe à la raillerie Françoiſe, & au mépris des Anglois, quand on ſaura que nous traitons ſi gravement leurs Ridicules publics, & leurs Chimériques déclarés. Je ſuis d'avis, Meſſieurs, qu'on les mette auſſitôt en liberté: nous ferons voir nôtre diſcernement à ſéparer les choſes dont on doit ſe moquer, d'avec celles qu'on doit veritablement craindre.

AZARO.

Si j'ai été d'une autre Opinion, je me rens preſentement à la vôtre, comme à la ſeule raiſonnable.

AMELINO.

J'avois bien cru qu'il falloit pardonner aux inſenſés; mais vous me faites connoître qu'il faut ſe moquer de ceux-ci: je ſuis de vôtre avis en toutes choſes.

PAMFILINO.

Qu'on ramene les Priſonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

AGOSTINO.

N'allons pas ſi vîte, Meſſieurs: la précipitation eſt la mere du repentir.

PAM-

PAMFILINO.

C'eſt trop diſcourir ſur une affaire ſi ridicule.

AGOSTINO.

Je perſiſte en mon opinion, quoi que ſeul de mon avis; & plaiſe à Dieu que le vôtre ne ſoit pas funeſte à la République.

SCENE IV.

On fait rentrer les Priſonniers.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE.

PAMFILINO.

VEnez, ſcelerats; venez, gens dangereux à la République; venez recevoir le pardon de tous vos crimes. Politique, Circulateur, allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique où il vous plaira.

SIR POLITICK, *à* MR. DE RICHE-SOURCE.

Ouais! du ton que parle ce Senateur,

on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de foux deux si grands personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprens pas! Il y va de la réputation de ma Politique, & de l'honneur de vôtre Circulation: je ne souffrirai jamais l'infamie de ce jugement-là. *Aux* SENATEURS. Messeigneurs, retournez aux avis tout de nouveau: je vous déclare que nous aimons mieux être pendus, comme Conspirateurs, que d'être sauvés comme foux.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Tout-beau, Monsieur Politick, si vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi: Fou, ou Sage, pourvu qu'on me sauve, je suis content.

PAMFILINO.

Mylord, où sont les Femmes de ces Messieurs?

TANCREDE.

Les voilà qui entrent.

SCENE

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, ME. DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

PAMPILINO.

SOyez les bien-venuës, Mesdames; je suis chargé de grands remercimens pour vous de la part des Femmes de Venise. Leur *captivité* vous donne de la compassion: leur *méchant air* vous fait pitié: vous les voulez mettre dans le *commerce du beau-monde*: elles vous en sont infiniment obligées; mais leur bonheur est réservé pour un autre tems, & il doit arriver un jour par des personnes plus considérables que vous. Adieu, belle & honorable compagnie.

Les SENATEURS *sortent.*

SIR POLITICK.

Adieu de bon cœur, petits Politiques: vous ne vous connoissez guere en grands personnages; & Venise n'est pas digne de nous posseder.

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne ſait ce que c'eſt ici du bel-air; du beau procedé; de la belle maniere. Les femmes n'y voyent que des maris. Sortons le plutôt que nous pourrons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.
à TANCREDE.

Mylord, ſi vous demeurez en cette ville après nous, je vous ſupplie de faire mes complimens à la Dogeſſe. Cette honnête Dame n'a point de part à nôtre diſgrace, aſſurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de complimens à faire à perſonne. Qui me ratrapera dans une République, ſera bien fin: on n'y ſauroit être aimé d'une femme, ſans courir hazard de ſa vie. Cette Noble Venitienne avec qui j'ai danſé, m'a témoigné quelque paſſion, il eſt vrai; mais rien de concluant; & j'ai déja reçu dix avis qu'on vouloit m'aſſaſſiner. Vive la France pour les Galans; J'en ai toûjours été quitte pour un combat avec le mari, ou avec un rival: ici, le poignard, ou le poiſon; le tout avec honneur, & dans les formes. Adieu, Meſſieurs & Meſdames; très-humble & très obéïſſant ſerviteur. *Il ſort.*

L'AL-

L'ALLEMAND.

Laiſſons aller Bouſignac en France, & allons tous de compagnie à Hambourg, à Lubec, à Dantzic: ce ſont des Cités d'un riche trafic, où il ſera facile d'établir la Circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici, quand vous en ſerez ſortis: j'irai à Rome, ce grand théatre du monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du Pays qui vous poſſedera.

SIR POLITICK.

Mylord, en quelque lieu que nous ſoyons, diſpoſez de nôtre Politique, & de nôtre Circulation, comme de choſes qui ſont autant à vous, qu'à nous-mêmes.

TANCREDE, *après qu'ils ſont tous partis.*

Il faut avouër que j'ai une plaiſante étoile, de me faire tomber entre les mains les Foux & les Ridicules de toutes les Nations: ils divertiſſent quelque tems; mais à la fin ils ennuyent, & Dieu merci, m'en voilà défait.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LE PROPHETE IRLANDOIS (1), NOUVELLE.

DANS le tems que Monsieur de Comminges étoit Ambassadeur pour le Roi Très-Chrétien, auprès du Roi de la Grande-Bretagne, il vint à Londres un Prophete Irlandois, qui passoit pour un grand faiseur de Miracles, selon l'opinion des crédules, & peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié Monsieur de Comminges de le faire venir chez lui, pour voir quelqu'un de ces Miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction ; tant par sa curiosité naturelle, que par complaisance pour eux; & il fit avertir le prétendu Prophete de venir à sa maison.

Au

(1) Il s'appelloit Valentin Greaterick. Après avoir assez long-temps abusé l'Irlande, il passa en An:

Au bruit qui se répandit par tout de cette nouvelle, l'Hôtel de Monsieur de Comminges fut bien-tôt rempli de Malades, qui venoient chercher dans une pleine confiance leur guérison. L'Irlandois se fit attendre quelque tems; & après avoir été impatiemment attendu, les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie. Monsieur de Comminges se préparoit à l'examiner profondement, esperant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avoit lu dans Helmont & dans Bodin: mais il ne le put faire, à son grand regret; car la foule devint si grosse, & les infirmes se presserent si fort, pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même, on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophete rapportoit toutes les maladies aux Esprits: toutes les infirmités étoient pour lui des Possessions. Le premier qu'on lui présenta, étoit un homme accablé de Gouttes, & du certains Rhumatis-

Angleterre, & y joua le même rôle. Voyez la VIE de Mr. de S. Evremond, sur l'année 1664.

matiſmes, dont il lui avoit été impoſſible de guérir. Ce que voyant nôtre faiſeur de miracles: *J'ai vu*, dit-il, *de cette ſorte d'Eſprits en Irlande il y a long-tems. Ce ſont Eſprits aquatiques, qui apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvers corps.* ESPRIT MALIN, QUI AS QUITTE' LE SE'JOUR DES EAUX, POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISERABLE; JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA DEMEURE NOUVELLE, ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION. Cela dit, le malade ſe retira; & il en vint un autre à ſa place, qui ſe diſoit tourmenté de Vapeurs mélancholiques. A la verité, il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement Hypocondriaques, & malades d'imagination, quoi qu'ils ne le ſoient que trop en effet. ESPRIT AERIEN, dit l'Irlandois, RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON METIER POUR LES TEMPETES, ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.

Ce malade fit place à un autre, qui ſelon l'opinion du Prophete, n'avoit qu'un ſimple

ſimple Lutin, incapable de réſiſter un moment à ſa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous paroiſſoient pas ; & faiſant un ſoûris à l'Aſſemblée. *Cette ſorte d'Eſprit*, dit-il, *afflige peu ſouvent, & divertit preſque toûjours.* A l'entendre, il n'ignoroit rien en matiere d'Eſprits. Il ſavoit leur nombre, leurs rangs, leurs noms, leurs emplois, toutes les fonctions auſquelles ils étoient deſtinés ; & il ſe vantoit familiérement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des Demons, que les affaires des hommes.

Vous ne ſauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de tems. Catholiques & Proteſtans venoient le trouver de toutes parts : & vous euſſiez dit que la puiſſance du Ciel étoit entre les mains de cet homme-là, lors qu'une Avanture, où l'on ne s'attendoit point, fit perdre au public la merveilleuſe opinion qu'il en avoit.

Un homme & une femme de la Contrée (1), mariés enſemble, vinrent chercher du ſecours dans ſa vertu, contre certains

(1) Expreſſion Angloiſe. C'eſt à dire, *de la Campagne*, ou *de Province.*

tains Eſprits de Diſcorde, diſoient-ils, qui troubloient leur mariage, & ruinoient la paix de la maiſon. C'étoit un Gentilhomme, âgé de quarante-cinq ans, qui ſentoit aſſez & ſa naiſſance & ſon bien. Il me ſemble que j'ai la Demoiſelle devant les yeux. Elle avoit environ trente-cinq ans, & paroiſſoit bien faite de ſa perſonne : mais on pouvoit déja voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicateſſe dans ſes traits. J'ai nommé l'époux le premier pour la dignité du rang : la femme voulut néanmoins parler la premiere, ſoit parce qu'elle ſe crut plus tourmentée de ſon eſprit, ou qu'elle fût ſeulement preſſée de l'envie naturelle à ſon ſexe de parler.

„ J'ai un Mari, *dit-elle*, le plus hon-
„ nête homme du monde, à qui je donne
„ mille chagrins, & qui ne m'en donne
„ pas moins à ſon tour. Mon intention
„ ſeroit de bien vivre avec lui, & je le
„ ferois toûjours, ſi un Eſprit étranger,
„ dont je me ſens ſaiſir à certains momens,
„ ne me rendoit ſi fiere & ſi inſupporta-
„ ble, qu'il n'eſt pas poſſible de me ſouf-
„ frir. Mes agitations ceſſées, je re-
„ viens à ma douceur naturelle, & je
„ n'oublie alors aucun ſoin, ni aucun

agré-

„ agrément, pour tâcher de plaire à mon „ époux : mais son Démon le vient posséder, quand le mien me laisse ; & ce „ mari qui a tant de patience pour mes „ transports, n'a que de la fureur pour „ ma raison". Là se tût une Femme, en apparence assez sincere ; & le mari, qui ne l'étoit pas moins, commença son discours de cette sorte.

„ Quelque sujet que j'aye de me plaindre du Diable de ma Femme, je lui ai „ du moins l'obligation de ne lui avoir „ pas appris à mentir ; & il me faut a„ vouër qu'elle n'a rien dit qui ne soit „ très-veritable. Tout le tems qu'elle „ me paroît agitée, je suis patient : mais „ aussi-tôt que son esprit la laisse en re„ pos, le mien m'agite à son tour ; & „ avec un nouveau courage & de nou„ velles forces, dont je me trouve a„ nimé, je lui fais sentir le plus forte„ ment qu'il m'est possible, la dépen„ dance d'une femme, & la superiorité „ d'un mari. Ainsi nôtre vie se passe „ à faire le mal, ou à l'endurer ; ce „ qui nous rend de pire condition que les „ plus miserables. Voilà nos tourmens, „ Monsieur ; & s'il est possible d'y ap„ porter quelque remede, je vous conjure

„ de

„ de nous le donner. La cure d'un mal
„ aussi étrange que le nôtre, ne sera
„ pas celle qui vous fera le moins d'hon-
„ neur.

Ce ne sont ici ni Lutins, ni Farfadets, dit l'Irlandois, *ce sont Esprits du premier ordre, de la Légion de Lucifer; Démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéïssance, & fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs*, poursuivit-il, en se tournant vers l'assemblée, *que je regarde un peu dans mes livres; car j'ai besoin de Paroles extraordinaires.* Là-dessus il se retira dans un cabinet, pour y feuilleter ses Papiers; & après avoir rejetté cent Formules, comme trop foibles contre de si grands ennemis, il tomba sur une à la fin capable, à son avis, de confondre tous les Diables de l'enfer.

Le premier effet de la conjuration se fit sur lui-même; car les yeux commencerent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces & de contorsions, qu'il pouvoit paroître le Possédé à ceux qui venoient chercher du remede contre la possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur ces bonnes gens, & les frappant tous deux d'une baguette, qui ne devoit pas être sans vertu : ALLEZ,

DE-

DE'MONS, dit-il, ALLEZ, ESPRITS DE DISSENSION, EXERCER LA DISCORDE DANS L'ENFER, ET LAISSEZ RE'TABLIR PAR VÔTRE DE'PART L'HEUREUSE UNION QUE ME'CHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Possedés, & haussant un peu le ton de la voix: JE VOUS ENTENS MURMURER, DE'MONS, DE L'OBEÏSSANCE QUE VOUS ETES FORCEZ DE ME RENDRE: MAIS DÛSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ, PARTEZ. *Et vous, mes amis, allez goûter avez joye le repos dont vous êtes privez depuis long-tems.* „ C'en est assez, Messieurs, je vous jure que je suis tout „ en sueur du travail que m'a fait la résistance de ces Diables obstinés. Je „ pense bien avoir eu à faire à deux mille Esprits en ma vie, qui tous ensemble ne m'ont pas donné tant de peine „ que ceux-ci.

Les Démons expédiés, le bon Irlandois se retira. Tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur.

Etant

Etant de retour en leur maiſon, tout leur parut agréable, par un changement d'eſprit, qui mit une nouvelle diſpoſiion dans leurs ſens. Ils trouverent un air riant en toutes choſes. Ils ſe regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas, pour exprimer leur Amour. Mais, vains Plaiſirs, qu'il faut peu ſe fier à vôtre durée! & que les perſonnes nées pour l'infortune ſe réjouïſſent mal-à-propos, quand il leur arrive un petit bonheur!

Telle étoit la douceur de nos mariés, lors qu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner ſa joye de celle qu'ils recevoient de leur guériſon. Ils répondirent à cette civilité avec toute la diſcrétion du monde; & les complimens ordinaires en ces occaſions faits & rendus, le mari commença une converſation fort raiſonnable, ſur l'heureux état où ils ſe trouvoient, après le miſerable où ils avoient été. Nôtre Epouſe, ou pour faire admirer des choſes merveilleuſes, ou pour ſe plaire aux malignes, s'étendit avec agrément ſur les tours que ſon Démon lui avoit inſpiré pour tourmenter ſon mari. Sur quoi le Mari jaloux de l'honneur du ſien, ou de

ſa

ſa propre autorité, lui fit entendre „ que
„ c'étoit trop parler des choſes paſſées,
„ dont le ſouvenir lui étoit fâcheux. Il
„ ajoûta, qu'au bon état où ils ſe trou-
„ voient rétablis, elle ne devoit plus ſon-
„ ger qu'à l'obéïſſance qu'une femme
„ doit à ſon époux; comme il ne ſonge-
„ roit de ſon côté qu'à uſer legitimement
„ de ſes droits, pour rendre leur condi-
„ tion auſſi heureuſe à l'avenir, qu'elle
„ avoit été juſques-là infortunée".

La Femme offenſée du mot d'*obéïr*, & plus encore de l'ordre de ſe taire, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le Mariage; diſant que *les Diables n'étoient pas ſi loin, qu'ils ne pûſſent être rappellés, en cas que cette égalité fût violée.*

Cette Amie, dont j'ai parlé, diſcrette & judicieuſe autant que perſonne de ſon ſexe, lui repréſentoit ſagement le devoir des Femmes, ſans oublier la conduite & les ménagemens où les Maris étoient obligés. Mais ſa raiſon, au lieu de l'adoucir, ne faiſoit que l'irriter; en ſorte qu'elle devint plus inſupportable qu'auparavant. *Vous aviez raiſon, ma femme*, reprit le Mari, *les Diables n'étoient pas ſi loin, qu'ils ayent pû être rappellés; ou plûtôt vous avez*

avez été si chere au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible, pour avoir affaire moi seul contre vous deux: ce qui m'oblige à me retirer, exposé que je suis à des forces si dangereuses. „ Et moi je me retire, *dit-elle*, „ avec cet esprit qui ne me veut pas quitter. Il sera de bien méchante humeur, „ s'il n'est plus traitable qu'un mari si „ fâcheux & si violent". Puis se tournant vers son Amie: „ Avant que de me retirer, *lui dit-elle*, je suis bien aise de „ vous dire, Madame, que j'attendois „ toute autre chose de vôtre amitié, & „ de l'interêt que vous deviez prendre en „ celui d'une femme, contre la violence „ d'un mari. C'est une chose bien étrange de me voir insulter par celle qui me „ devroit soutenir. Adieu, Madame, „ adieu. Vos visites sont beaucoup d'honneur; mais on s'en passera bien, si elles sont aussi peu favorables que celle-ci.

Qui fut bien étonnée, ce fut la bonne & trop sage Dame, instruite par sa propre expérience, que la sagesse même a son excès, & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la raison avec les personnes qui

qui n'en ont point. Vous pouvez juger qu'elle ne demeura pas long-tems ſeule dans un logis, où l'on ne parloit que de Demons, & où l'on ne faiſoit rien qui ne fût de la derniere extravagance.

Le Mari paſſa le reſte du jour & toute la nuit dans ſa chambre; honteux de la joye qu'il avoit euë, chagrin du préſent, & livré à de fâcheuſes imaginations pour l'avenir. Comme l'agitation de la Femme avoit été beaucoup plus grande, elle dura moins auſſi; & revenuë aſſez tôt à ſon bon ſens, elle fit de triſtes réflexions ſur la perte des douceurs dont elle ſe voyoit privée.

Certaine nature d'Eſprit laiſſoit écouler peu de momens, ſans demander raiſon à celui de diſcorde, de la ruïne de ſes interêts & de ſes plaiſirs. Cet eſprit, qui regne plus encore chez les femmes, & particulierement les nuits qu'elles paſſent ſans dormir, prévalut ſur toutes choſes: en ſorte que la bonne Epouſe, renduë purement à la nature, alla trouver ſon époux dès qu'il fut jour, pour rejetter tous les déſordres paſſés ſur une puiſſance étrangere, qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois*, diſoit-elle, *dans le bon intervalle*

valle où je ſuis préſentement, que nos Eſprits ne ſe ſont point rendus au commandement de l'Irlandois; & ſi vous m'en croyez, mon cher, mais trop malheureux mari, nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace Coniuration.

Le pauvre Mari, abattu de chagrin, comme il étoit, n'eût pas réſiſté à une injure; jugez s'il ne fut pas bien aiſe de ſe rendre à une douceur. Devenu tendre & ſenſible à cet amoureux retour: „ Pleu„ rons, mon-cœur, *lui dit-il*, pleurons „ nos communs malheurs, & allons cher„ cher une ſeconde fois le remede, que „ la premiere n'a ſû nous donner.

La Femme fut ſurpriſe agréablement de ce diſcours; car au lieu d'un fâcheux Démon, dont elle attendoit les inſultes, elle trouva heureuſement un homme attendri, qui la conſola du mal qu'elle avoit ſu faire, & qu'il avoit eu à ſouffrir. Ils paſſerent une heure ou deux à s'inſpirer de mutuelles confiances; & après avoir mis enſemble tout leur eſpoir en la vertu du Prophete, ils retournerent à l'Hôtel de Monſieur de Comminges, chercher un plus puiſſant ſecours que celui qu'ils avoient eſſayé auparavant.

A

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle, que l'Irlandois les apperçût, & les appellant assez haut, pour être entendu de tout le monde. *Venez*, leur dit-il, *venez publier les merveilles qui se sont operées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute-puissante, qui vous a délivrés de l'esclavage malheureux dans lequel vous gemissiez.* La femme répondit aussi-tôt, sans consulter, " que pour
„ le témoignage qu'il demandoit, ils é-
„ toient obligés de le rendre à l'opiniâ-
„ treté des Démons, & non pas à sa
„ vertu : Car en verité, vénérable Pere,
„ ajoûta-t elle, depuis vôtre belle opé-
„ ration, ils nous ont tourmentés comme
„ par dépit, plus violemment que ja-
„ mais ". *Vous êtes des incrédules*, s'écria le bon Irlandois, animé d'un grand courroux, *ou des ingrats pour le moins, qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils se furent approchés, il examina exactement tous les traits de leur visage : il observa particuliérement leurs regards ; & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelque impres-
sion

ſion de ces Eſprits : *Vous avez raiſon*, dit-il tout confus, *vous avez raiſon* ; *ils ne ſont pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps* ; *mais ils y tiendront bien*, *ſi je ne les en arrache*, *par la vertu des Paroles que je vais proferer :* QUITEZ, RACE MAUDITE, UN SE'JOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS, ET ALLEZ FREMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OU HABITENT L'HORREUR, LA RAGE, ET LE DESESPOIR. *C'en eſt fait*, *mes amis*, *vous êtes aſſurément délivrés : mais ne revenez pas*, *je vous prie. Je dois mon temps à tout le monde*, *& vous en avez eu ce que vous devez en avoir.*

Ce fut-là que nos Patiens crurent être à la fin de tous leurs maux. Ce jour leur parut comme le premier de leur mariage, & la nuit fut attenduë avec la même impatience que celle de leurs nôces l'avoit été autrefois. Elle vint, cette nuit tant déſirée : mais halas ! qu'elle répondit mal à leurs deſirs! Le trop d'amour fait la honte des amans ; & je laiſſe à l'imagination du Lecteur la confuſion d'une avanture, .

Où

Où l'excès des desirs
Fait manquer les plaisirs.

Heureusement pour le mari, la femme accusa les Démons innocens; & le Prophete fameux ne fut plus à son égard qu'un pauvre Hibernois, qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu-folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son époux, à l'exemple des Espagnoles, qui s'imputent en ces rencontres la faute de leurs amans, pour être persuadées que la force de leurs charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de nature, ni puissance de maléfice. Ainsi la femme, qui accusoit le mari en toute autre chose, lors qu'il étoit le plus innocent; le justifie, quand il a le plus failli à son égard; aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui, à un manque d'appas en elle, que d'envisager nettement un vrai défaut, ruineux pour jamais à ses plaisirs. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'interêt de sa beauté; elle rappella bientôt en son esprit la malice des Démons, & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois, qui n'avoit su les en délivrer.

Il y a long-tems, dit-elle brusquement, & comme si elle avoit été inspirée, *il y a long-tems que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je connois bien que nous attendrions vainement de lui nôtre guérison : mais ce n'est pas assez d'être détrompés, la Charité nous oblige à détromper les autres aussi-bien que nous, & à faire connoître sa vanité, ou sa sottise.*

„ Mamie, *reprit le Mari*, il n'y a rien „ de si vrai que le malheur de cette nuit „ est un pur ouvrage de nos Démons. „ L'Irlandois s'étoit voulu moquer d'eux; „ ils ont voulu se moquer de lui & de „ nous, à leur tour. Vous me connoissez, „ & je me connois : naturellement ce „ que vous savez n'a pû être ; & voilà ce „ que les Conjurations nous ont valu. Au „ reste, Mamie, quand vous ferez vos „ reproches à ce beau Prophete, prenez „ garde de ne pas descendre à aucune „ particularité de cette nature : qu'il ne „ vous échappe rien, je vous prie, qui „ nous soit honteux. Tous secrets de „ famille doivent être cachés ; mais celui-„ ci doit se réveler moins que pas un „ autre.

La Femme étoit prête à s'offenser, de se

ſe voir ſoupçonnée d'une telle indiſcrétion : mais pour ne pas rebrouiller les choſes qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de ſe taire ſi à propos, que l'Irlandois ſeul auroit à ſe plaindre de ſon procedé.

On cherche ordinairement la nuit pour cacher ſa honte, le jour parut ici pour la diſſiper ; & ces pauvres gens, qui n'étoient pas encore bien remis de leur malheur, ſe tournerent avec le Soleil qui réjouït tout, à l'eſperance d'un meilleur ſuccès pour l'avenir. Ils ſortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit déjeûné & un peu de converſation, pour fortifier les corps & concilier les eſprits, ils marcherent en paix vers la maiſon où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois ſans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à St. James pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monſieur d'Aubigny. C'étoit ce Monſieur d'Aubigny, ſi connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fut jamais. Voici donc quelques-uns des Miracles que je remarquai à St. James, avec moins de crédulité que la

multitude, & moins de prévention que Monsieur d'Aubigny.

Déja les Aveugles pensoient voir la lumiere qu'ils ne voyoient pas: déja les Sourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point: déja les Boiteux croyoient aller droit, & les Perclus pensoient retrouver le premier usage de leurs membres. Une forte idée de la santé avoit fait oublier aux malades leurs maladies; & l'Imagination, qui n'agissoit pas moins dans les curieux, que dans les malades, faisoit aux uns une fausse vûë de l'envie de voir, comme aux autres une fausse guerison de l'envie de guérir. Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois sur les esprits: telle étoit la force des esprits sur les sens. Ainsi l'on ne parloit que de prodiges; & ces Prodiges étoient appuyés d'une si grande autorité, que la multitude étonnée les recevoit avec soumission, pendant que quelques gens éclairés n'osoient les rejetter par connoissance. La connoissance timide & assujettie, respectoit l'erreur impérieuse & autorisée: l'ame étoit foible où l'entendement étoit sain; & ceux qui voyoient le mieux en ces cures imaginaires, n'osoient déclarer leurs sentimens parmi

parmi un peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, quand nôtre couple fendit la presse courageusement, pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as-tu point de honte*, lui dit la Femme, *d'abuser le peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais? Tu avois ordonné à nos Démons de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres; se moquant également de nôtre crédulité, & de ton imbecille puissance.* Le mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusques à lui refuser le nom d'*Imposteur*, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'Imposture, & que ce miserable n'en avoit point.

Le Prophete perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable; & ce redoutable pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des esprits, devint à rien aussi-tôt qu'il y eût des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'Irlandois surpris, étonné, sortit promptement par la porte de derriere;

moins confus toutefois, moins mortifié que le Peuple, n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour Monsieur d'Aubigny, il mit bien-tôt le Prophete au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte; & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur. Nos mariés glorieux & triomphans, jouïssoient des douceurs de la victoire; & Monsieur d'Aubigny, qui passoit d'un esprit à un autre avec une facilité incroyable, quitta le merveilleux à l'instant, pour se donner le plaisir du ridicule avec moi, sur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas là, sa curiosité le porta à faire plus particuliérement connoissance avec la Dame, qui lui apprit toutes les avantures de leur imaginaire possession.

AVERTISSEMENT.

LA LETTRE A Mr. LE MARECHAL DE GRAMMONT, *qu'on trouvoit ici, est inserée dans la* VIE *de Mr. de St. Evremond, sur l'année* 1665.

A



A MADAME
DE COMMINGES

Sur ce qu'elle dit un jour à Mr. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Helene, que d'être une Beauté médiocre.

STANCES IRREGULIERES.

CONSOLEZ-VOUS d'être moins belle
Qu'on ne vous a vûë autrefois;
C'eſt le deſtin d'une mortelle :
Helene même en a ſubi les Loix.

Vous avez fait mille conquêtes
Dans le tems de vôtre beauté;
Songez moins à ce que vous êtes,
Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à nôtre memoire
Tout l'interêt de vôtre gloire:
Il feroit peu judicieux
De le confier à nos yeux.

Nôtre eſprit conſerve l'image
De vôtre jeune & beau viſage;
Et ce bien détaché de vous,
Se trouve heureuſement en ſureté chez nous.

C'eſt comme un dépôt de vos charmes,
Que nous exemtons des allarmes
De vent, de froid, & de chaleur;
Ici l'on ne craint point le hâle,
La fraîcheur eſt toûjours égale,
C'eſt toûjours la même couleur.

Si la perſonne étoit gardée
Comme nous gardons nôtre idée,
Sans déchet & ſans changement,
Vous feriez un objet charmant.

J'ai vu que la moindre loüange
Etoit de vous nommer un *Ange*;
J'ai vu qu'on faiſoit de vos yeux
La honte de l'aſtre des cieux.

Tantôt ſous le nom de *Clarice*,
Vous faiſiez des cœurs le ſupplice;
Tantôt vous étiez en *Iris*,
Le charme de tous les eſprits.

Vous fûtes *Caliſte* adorable,
Cloris fiere, *Philis* aimable;
Vous avez uſé tous ces noms,
Epuiſé les comparaiſons
Qu'on fait à l'objet de ſa flâme:
Après tant de titres ſi doux,
Vous êtes réduite à *Madame*,
Qui porte ſimplement le nom de ſon époux.

Mais

Mais pour ce changement, ne ſoyez pas moins vaine.
Vous regnez dans le ſouvenir:
Un jour on parlera de vous comme d'Héléne;
Vous regnerez dans l'avenir.

Une chetive heure préſente
Peut-elle faire l'importante
Contre les tems paſſés, contre les tems futurs?
La beauté la plus adorée
D'un moment n'eſt pas aſſûrée,
Et tous les ſiecles vous ſont ſûrs.

Laſſe de vos rigueurs & de nôtre ſouffrance,
Vous vous êtes démiſe enfin de la beauté,
Comme fit autrefois Sylla de la puiſſance:
Comme lui, vous avez rendu la liberté;
Comme lui, ne craignez aucune violence;
Vous pouvez marcher ſeule en toute ſûreté.



A MR. LE CHEVALIER

DE GRAMMONT.

IL n'eſt qu'un Chevalier au monde:
Et que ceux de la Table ronde,
Que les plus fameux aux Tournois,
Aux avantures, aux exploits,

Me pardonnent, si je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite.
C'est celui qu'on vit à la Cour
Jadis si galant sans amour;
Le même qui fût à Bruxelles,
Comme ici plaire aux Demoiselles,
Gagner tout l'argent des maris,
Et puis revenir à Paris,
Ayant couru toute la terre,
Dans le jeu, l'amour, & la guerre.
Insolent en prosperité,
Fort courtois en nécessité;
L'ame en fortune liberale,
Aux créanciers pas trop loyale;
Qui n'a changé, ni changera;
Et seul au monde qu'on verra,
Soûtenir la blanche vieillesse
Comme il a passé la jeunesse.
Rare merveille de nos jours,
N'étoient vos trop longues amours;
N'étoit la sincere tendresse
Dont vous aimez vôtre Princesse (1);
N'étoit qu'ici les beaux desirs
Vous font pousser de vrais soûpirs;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Vôtre mérite d'infidelle;

Chez

(1) Mademoiselle Hamilton, de la Maison d'Hamilton en Ecosse, qui se dit de la Famille Royale. Mr. de Grammont l'épousa.

Cher & parfait Original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.

Il eſt des Heros pour la guerre,
Mille grands hommes ſur la terre;
Mais au ſens de Saint-Evremond,
Rien qu'un Chevalier de Grammont:
Et jamais ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.



SUR LA MORT
DE LA BELLE
MARION DE LORME.
STANCES.

PHILIS n'eſt plus: tous ſes appas,
Auſſi-bien que toutes mes larmes,
Contre la rigueur du trépas,
Ont été d'inutiles armes.

Ici les Amours ſont en deuil;
Et la volupté déſolée
Cherche à l'entour de ſon cercueil
Où ſon Ombre s'en eſt allée.

On l'entend gémir quelquefois
Comme une miserable amante,
Qui du trifte accent de fa voix,
Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
Loin du Soleil qui nous éclaire,
Les feules peines de l'amour
Font fa douleur & fa mifere.

Bien loin de ces grands criminels,
Dont le fort eft fi déplorable;
Bien loin de ces feux éternels,
Dont le Ciel punit un coupable:

Philis n'a pour toute rigueur
Que le fupplice de fa flâme;
Et rien qu'une trifte langueur
Ne confume cette belle ame.

Tantôt elle veut retenir
L'image des chofes paffées,
Et le plus tendre fouvenir
Entretient fes molles penfées.

Tantôt excitant fes defirs,
Son ame encor voluptueufe
Qui foupire après les plaifirs,
S'attache à quelqu'Ombre amoureufe.

Dans

Dans ses inutiles desseins,
Elle va chercher une bouche;
Elle pense trouver des mains,
Et ne trouve rien qui la touche.

L'esprit veut imiter le corps;
Et parmi ces faux exercices,
Les desirs, qui sont ses efforts,
Aspirent enfin aux délices.

Cependant il aime toûjours;
Son soin est de se satisfaire;
Et la rigueur de ses amours,
De vouloir, & de ne rien faire.



LETTRE

A Mr.

LE MARQUIS DE CREQUI (1).

APRE'S avoir vêcu dans la contrainte des Cours, je me console d'achever ma

(1) Mr de St. Evremond écrivit cette Lettre après avoir repassé en Hollande en 1665.

ma vie dans la Liberté d'une Republique, où, s'il n'y a rien à esperer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune, il seroit honteux de ne pas entrer dans le monde, avec le dessein de faire sa fortune: quand nous sommes sur le retour, la nature nous rappelle à nous; & revenus des sentimens de l'ambition au desir de nôtre repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les Loix nous mettent à couvert des volontés des hommes, pour être sûrs de tous, nous n'ayïons qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoûtons à cette douceur, que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs charges pour l'interêt du Public, & peu distingués en leurs personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de differences odieuses, dont les honnêtes-gens soient blessés; point de dignités inutiles, de rangs incommodes; point de ces fâcheuses grandeurs, qui gênent la liberté, sans contribuer à la fortune. Ici les Magistrats procurent nôtre repos, sans attendre de reconnoissance, ni de respect même pour les services qu'ils nous rendent. Ils sont sévéres dans les ordres de l'Etat, fiers dans l'interêt de

leur

leur Pays avec les Nations étrangeres, doux & commodes avec leurs Citoyens, faciles avec toutes ſortes de perſonnes privées. Le fond de l'égalité demeure toûjours malgré la puiſſance ; & par-là le crédit ne devient point inſolent, la conduite jamais dure.

Pour les Contributions, veritablement elles ſont grandes; mais elles regardent ſûrement le bien public, & laiſſent à chacun la conſolation de ne contribuer que pour ſoi-même. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'on a pour la Patrie, puis qu'à le bien prendre, c'eſt un véritable amour-propre. C'eſt trop parler du Gouvernement, ſans rien dire de celui qui paroît y avoir le plus de part (1). A lui faire juſtice, rien n'eſt égal à ſa ſuffiſance que ſon déſintereſſement, & ſa fermeté.

Les choſes ſpirituelles ſont conduites avec une pareille moderation. La difference de Religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cauſe pas ici la moindre altération dans les eſprits. Chacun cherche le Ciel par ſes voyes; & ceux qu'on croit égarés, plus plaints que haïs, s'attirent

(1) Mr. le Penſionnaire de Wit.

tirent une charité pure & dégagée de l'indiscretion du faux Zele.

Comme il n'y a rien en ce monde qui ne laisse quelque chose à desirer, nous voyons moins d'honnêtes gens que d'habiles, plus de bon sens dans les affaires, que de délicatesse dans les entretiens. Les Dames y sont fort civiles, & les hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfere à leur compagnie celle de leurs femmes: elles sont assez sociables, pour nous faire un amusement; trop peu animées, pour troubler nôtre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables: mais il n'y a rien à esperer d'elles, ou par leur sagesse, ou par une froideur, qui leur tient lieu de vertu. De quelque façon que ce soit, on voit en Hollande un certain usage de Pruderie établie par tout, & je ne sai quelle vieille tradition de continence, qui passe de mere en fille comme une espece de religion.

A la verité, on ne trouve pas à redire à la Galanterie des Filles, qu'on leur laisse employer bonnement, comme une aide innocente à se procurer des Epoux. Quelques-unes terminent ce cours de galanterie par un Mariage heureux: quel-

ques

ques malheureuſes s'entretiennent de la vaine eſperance d'une condition qui ſe differe toûjours, & n'arrive point. Ces longs amuſemens ne doivent pas s'attribuer au deſſein d'une infidelité méditée. On ſe dégoûte avec le tems, & le dégoût pour la Maîtreſſe prévient la réſolution bien formée d'en faire une Femme. Ainſi dans la crainte de paſſer pour trompeur, on n'oſe ſe retirer, quand on ne veut pas conclure; & moitié par habitude, moitié par un ſot honneur qu'on ſe fait d'être conſtant, on entretient languiſſamment les miſerables reſtes d'une paſſion uſée. Quelques exemples de cette nature font faire de ſerieuſes reflexions aux plus jeunes filles, qui regardent le mariage comme une avanture, & leur naturelle condition comme le veritable état où elles doivent demeurer.

Pour les Femmes, s'étant données une fois, elles croyent avoir perdu toute diſpoſition d'elles-mêmes, & ne connoiſſant plus que la ſimplicité du devoir, elles feroient conſcience de ſe garder la liberté des affections, que les plus prudes ſe réſervent ailleurs, ſans aucun égard à leur dépendance. Ici tout paroît infidelité;

&

& l'infidelité, qui fait le merite galant des Cours agréables, eſt le plus gros des vices chez cette bonne Nation, fort ſage dans la conduite & dans le gouvernement, peu ſavante dans les plaiſirs délicats & les mœurs polies. Les Maris payent cette fidelité de leurs femmes d'un grand aſſujettiſſement; & ſi quelqu'un, contre la coutume, affectoit l'empire dans la maiſon, la femme ſeroit plainte de tout le monde comme une malheureuſe, & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une miſerable experience me donne aſſez de diſcernement pour bien démêler toutes ces choſes, & me fait regretter le tems où il eſt bien plus doux de ſentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été, pour ranimer ce que je ſuis; & du ſouvenir des vieux ſentimens, il ſe forme quelque diſpoſition à la tendreſſe, ou du moins un éloignement de l'indolence. Tyrannie heureuſe que celle des Paſſions qui font les plaiſirs de nôtre vie! Fâcheux empire que celui de la Raiſon, s'il nous ôte les ſentimens agréables, & nous tient dans une inutilité ennuyeuſe, au lieu d'établir un veritable repos!

Je ne vous parlerai guére de la Haye: il ſuffit que les Voyageurs en ſont charmés, après avoir vu les magnificences de Paris, & les raretés d'Italie. D'un côté, vous allez à la Mer, par un chemin digne de la grandeur des Romains: de l'autre, vous entrez dans un Bois, le plus agréable que j'aye vu de ma vie. Dans le même lieu, vous trouvez aſſez de maiſons, pour former une grande & ſuperbe Ville; aſſez de bois & d'allées, pour faire une Solitude délicieuſe. Aux heures particulieres, on y trouve l'innocence des plaiſirs des champs: aux heures publiques, on y voit tout ce que la foule des villes les plus peuplées ſauroit fournir. Les maiſons y ſont plus libres qu'en France aux tems deſtinés à la ſocieté; plus reſſerrées qu'en Italie, lors qu'une régularité trop exacte fait retirer les étrangers, & remet la famille dans un domeſtique étroit. De tems en tems nous allons faire nôtre cour au jeune Prince (1), à qui je laiſſerai ſujet de ſe plaindre, ſi je dis ſeulement que jamais perſonne de ſa qualité n'a eu l'eſprit ſi bien

(1) Le Prince d'Orange, qui n'avoit alors que quatorze ans.

bien fait que lui à ſon âge. A dire tout, je dirois des verités qu'on ne croiroit point; & par un ſecret mouvement d'amour-propre, j'aime mieux taire ce que je connois, que manquer à être crû de ce que vous ne connoiſſez pas.

AVERTISSEMENT.

La LETTRE *de Mr. de St. Evremond* A MR. LE MARQUIS DE LIONNE, *qui lui avoit fait dire de lui envoyer une Lettre qu'il pût montrer au Roi; eſt placée dans la* VIE *de Mr. de St. Evremond, ſur l'année* 1667.



IDE'E DE LA FEMME,

Qui ne ſe trouve point, & qui ne ſe trouvera jamais.

DANS toutes les belles Perſonnes que j'ai vûës; s'il y avoit des endroits à faire

faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice ; car pour dire la verité, il eſt difficile de louër tout, & d'être ſincere. J'ai obligation à EMILIE, de me laiſſer purement dans mon naturel, auſſi porté à dire le bien, qu'à demeurer exactement veritable. Comme elle n'a beſoin ni de faveur, ni de grace ; je n'ai affaire ni de déguiſemens, ni de flateries. Par elle je puis louër aujourd'hui ſans complaiſance ; par elle les obſervateurs trop exacts perdent une délicateſſe chagrine, qui ne s'attache qu'à connoître les défauts ; & dans un nouvel eſprit qu'elle leur inſpire, ils paſſent avec joye de leur cenſure ordinaire à de veritables approbations.

Il eſt certain que la plûpart des Femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur merite, en toutes les loüanges qui leur ſont données. EMILIE n'eſt obligée qu'à elle-même de la juſtice qu'on lui rend ; & ſûre du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'interêt que pour celui qu'on en pourroit taire.

En effet, ſi ſes ennemis parlent d'elle, il n'eſt pas en leur pouvoir de trahir leur conſ-

conſcience; ils avoüent avec autant de vérité que de chagrin, les avantages qu'ils ſont obligés d'y reconnoître: ſi ſes amis s'étendent ſur ſes loüanges, il ne leur eſt pas poſſible de rien ajoûter au mérite qui les touche. Ainſi les premiers ſont forcés de ſe rendre la raiſon, quand ils voudroient ſuivre la malignité de leurs mouvemens; & les autres ſont purement juſtes avec toute leur amitié, ſans pouvoir être ni officieux, ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'inclination, comme elle n'apprehende rien de la mauvaiſe volonté, dans les jugemens qu'on fait d'elle. Mais puiſque l'on eſt toujours libre de cacher ſes ſentimens, EMILIE auroit à craindre la malice du ſilence; ſeule injure que des envieux & des ennemis lui puiſſent faire. Il faut quitter des choſes un peu générales pour venir à une deſcription plus particuliere de ſa Perſonne.

Tous ſes traits ſont réguliers; ce qu'on voit fort peu: tous les traits ſont réguliers & agréables; ce qu'on ne voit preſque jamais. Car il ſemble qu'un caprice de la nature faſſe naître les agrémens de l'irrégularité, & que les beautés ache-

achevées qui ont toûjours dequoi se faire admirer, ayent rarement le secret de savoir plaire. EMILIE a les yeux touchans, le teint séparé, délicat, uni; la blancheur des dents, le vermeil des lévres sont des expressions trop générales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de visage où l'on mettoit la grande beauté chez les Anciens, ne se trouveroit plus que dans l'idée de quelque peintre, ou dans les descriptions que l'antiquité nous a laissées; & pour animer de si belles choses, vous voyez sur son visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein enbonpoint qui n'en laisse pas apprehender davantage.

Sa taille est d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté, où paroît comme une espece de déhanchement, qui ruïne la bonne grace & la bonne mine. Ajoûtez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés d'agrément & de bienséance.

Son

Son eſprit a de l'étenduë ſans être vaſte, n'allant jamais ſi loin dans les penſées générales, qu'il ne puiſſe revenir aiſément aux conſiderations particulieres. Rien n'échappe à ſa pénetration : ſon diſcernement ne laiſſe rien à connoître ; & je ne puis dire ſi elle eſt plus propre à découvrir les choſes cachées, qu'à juger ſainement de celles qui nous paroiſſent. Secrette, point myſterieuſe ; ſachant à propos, également ſe taire, & parler. Dans ſa Converſation ordinaire, elle ne dit rien avec étude, & rien par hazard : les moindres choſes marquent de l'attention ; il ne paroît aux plus ſérieuſes aucun effort : ce qu'elle a de vif ne laiſſe pas d'être juſte, & ſes penſées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces Imaginations heureuſes qui échappent à l'eſprit ſans choix & ſans connoiſſance, qui ſe font admirer quaſi toûjours, & qui font ordinairement peu eſtimer ceux qui les ont.

Dans toute ſa Perſonne vous voyez je ne ſai quoi de grand & de noble ; qui ſe trouve par un ſecret rapport dans l'air du viſage, dans les qualités de l'eſprit, dans celles de l'ame.

Natu-

Naturellement elle ſeroit trop magnifique ; mais une juſte conſideration de ſes affaires retient ce beau ſentiment ; & elle aime mieux contraindre la générosité de ſon humeur, que de tomber dans un état où elle eût beſoin de celle d'un autre : auſſi fiere à ne vouloir aucune grace des ſiens même, qu'officieuſe aux étrangers, & pleine de chaleur dans les interêts de ſes Amis. Ce n'eſt pas que ces conſiderations lui faſſent perdre une inclination ſi noble ; elle la régle dans l'uſage de ſon bien : ſon Naturel & ſa Raiſon formant un deſintereſſement ſans négligence.

Elle a du bon-ſens & de la dexterité dans les affaires, où elle entre volontiers, ſi elle y trouve un avantage ſolide pour elle ou pour ſes amis : mais elle hait d'agir pour agir par eſprit d'inquietude ; également ennemie d'un mouvement inutile, & de la molleſſe d'un repos, qui ſe fait honneur du nom de Tranquillité, pour couvrir une veritable Nonchalance.

Après avoir dépeint tant de qualités ſi belles ; il faut voir quelles impreſſions elles font ſur nôtre ame, & ce qui ſe

passe dans la sienne. Elle a je ne sai quoi de majestueux, qui imprime du respect; je ne sai quoi de doux & d'honnête, qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient; & vous approchez toûjours d'elle avec des desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'interieur, je ne la croi pas incapable des sentimens qu'elle donne: mais imperieuse sur elle comme sur vous, elle maîtrise en son cœur par la raison, ce que le respect fait contraindre dans le vôtre. La nature imbecile en quelques ames, n'y laisse pas la force de rien desirer; impétueuse en quelques autres, elle pousse des passions emportées: juste en EMILIE, elle a fait le cœur sensible qui doit sentir; & a donné à la Raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvemens. Heureuse, qui se laisse aller à la tendresse de ses sentimens, sans interesser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite: Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes-gens, & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des Envieuses, jalouses de tous

des

les plaisirs, & chagrines contre toutes les vertus.

On connoît par une infinité d'experiences, que l'esprit s'aveugle en aimant; & l'amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruïné celui de nôtre Raison. Sur le sujet d'EMILIE nos sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumieres sont plus épurées; & la passion qui a toûjours paru une marque de folie, est ici le plus veritable effet de nôtre bon sens.

Les grands Ennemis d'EMILIE sont les méchans connoisseurs; ses Amis tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse; & chacun pense être le plus délicat, connoissant chaque jour de nouveaux endroits, par où l'aimer encore davantage. Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement, ni d'une étude si lente. A la premiere vuë ils sont touchés de son mérite sans le connoître; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'estime, aussi bien que d'inclination. A peine a-t-elle dit six paroles, qu'ils la trouvent la plus raisonnable

du monde : perſonne ne leur a paru ni ſi honnête, ni ſi ſage; & ils ne connoiſſent encore ni ſon procedé, ni ſa conduite. On ſe forme comme par inſtinct les ſentimens les plus avantageux de ſa vertu; & la raiſon conſultée depuis, au lieu de démentir la ſurpriſe, ne fait qu'approuver de ſi heureuſes, & de ſi juſtes préventions.

Parmi les avantages d'EMILIE, un des plus grands, à mon avis, c'eſt d'être toûjours la même, & de toûjours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuſe; les eſprits les plus fertiles viennent à s'épuiſer, & vous font tomber avec eux dans la langueur: les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous laſſent. D'où vient que les Femmes ont beſoin de caprices quelquefois pour nous piquer; ou ſont obligées de mêler à leur entretien des divertiſſemens qui nous réveillent. Celle que je dépeins plaît par elle ſeule, & en tout tems: une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On ſe réjouït de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable: on ſe plaindroit de rencontrer avec elle un fâcheux

cheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puiſſe être, en quelque occaſion que ce ſoit ; vous allez à un agrément certain, & à une ſatisfaction aſſurée. Ce n'eſt point une imagination qui vous ſurprenne, & bientôt après qui vous importune : ce n'eſt point un ſérieux qui faſſe acheter une converſation ſolide par la perte de la gayeté : c'eſt une raiſon qui plaît, & un bon-ſens agréable.

Je veux finir par la qualité qui doit être conſiderée devant toutes les autres. Elle eſt Dévote ſans ſuperſtition, ſans mélancolie : éloignée de cette imbecilité qui ſe forge ſur tout des Miracles, & ſe perſuade à tous momens des ſottiſes ſurnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées, qui mêlent inſenſiblement dans l'eſprit, la haine du monde, & l'averſion des plaiſirs.

Elle ne croit pas qu'il faille ſe retirer de la ſocieté humaine, pour chercher Dieu dans l'horreur de la Solitude : elle ne croit pas que ſe détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus raiſonnables & les plus chers, ſoit s'unir à Dieu ; mais s'attacher à ſoi-même, &

 ſuivre

ſuivre follement ſa propre Imagination: elle penſe trouver Dieu parmi les hommes où ſa bonté agit plus, & où ſa Providence paroît plus dignement occupée; & là elle cherche avec lui à éclairer ſa Raiſon, à perfectionner ſes Mœurs, à bien régler ſa Conduite, & dans le ſoin du Salut, & dans les devoirs de la Vie.

Voila le Portrait de *la Femme qui ne ſe trouve point*; ſi on peut faire le Portrait d'une choſe qui n'eſt pas. C'eſt plûtôt l'idée d'une *Perſonne accomplie*. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les *Hommes*, parce qu'il manque toûjours à leur commerce je ne ſai quelle douceur qu'on rencontre en celui des *Femmes*: & j'ai crû moins impoſſible de trouver dans une Femme, la plus forte & la plus ſaine raiſon des hommes; que dans un homme les charmes & les agrémens, naturels aux femmes.

LET-



LETTRE

A MR. LE COMTE

DE LIONNE (1).

MONSIEUR,

Si je pouvois m'aquitter de toutes les obligations que je vous ai par des remercimens ; je vous rendrois mille graces très-humbles : mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les complimens du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête-homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un Ingrat. Si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de vôtre goût, je croi vous plaire

(1) Premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, Neveu de Mr. le Marquis de Lionne, Secretaire d'Etat pour les Affaires étrangeres.

plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnoiſſance trop commune. Si par malheur ce procedé ne vous plaiſoit pas, juſtifiez-moi vous-même: & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je ſens tout ce que je dois ſentir pour vous. Quelque ſuccès que puiſſent avoir vos ſoins, je vous ſerai toûjours infiniment obligé; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre ſervice, ont toûjours quelque choſe de fort doux & de fort agréable pour moi, quand même elles ne réüſſiroient pas.

Pour les Papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître: rien n'eſt mieux à nous que ce que nous donne nôtre induſtrie. L'adreſſe que vous avez euë à faire vôtre larcin, méritoit d'être mieux recompenſée, en vous faiſant rencontrer quelque choſe de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieuſement qu'Emilie n'eſt pas fort au goût des Dames de Paris. A vous dire vrai, elle eſt un peu Hollandoiſe: ſon *Enbonpoint* me fait aſſez juger à moi-même qu'elle boit de la biere; & ſa *Dévotion*, qu'elle porte ſa Bible ſous ſon bras tous les dimanches.

manches. Je vous prie de ne point donner de copie à perſonne des petits Ouvrages que je vous envoye, hormis celle de la LETTRE que Mr. de Turenne vous a demandée, pour trouver moyen de me ſervir, & que vous auriez bien fait de lui avoir déja donné. J'ai ajoûté quelque choſe à la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE de Mr. Racine, qui me la fait paroître plus raiſonnable que vous ne l'avez vûë. Si Mr. le Comte de St. Albans a envie de voir ce qui eſt entre vos mains, vous pouvez le lui montrer; car je n'ai penſée au monde dont je ne le fiſſe le confident.

J'aurois bien de la joye que le Mariage du fils du Marquis de Cœuvres ſe fît avec la fille de Mr. de Lionne le Miniſtre, ayant toûjours été ſerviteur de Meſſieurs d'Eſtrées & de Monſieur de Lionne autant qu'on ſauroit l'être. Mais quand je ſonge que j'ai vû marier Mr. le Marquis de Cœuvres; que j'ai vû ſon fils à la bavette, venir donner le bon jour à Monſieur de Laon (1), qu'il appelloit ſon Tonton, je fais une fâcheuſe réflexion ſur mon âge; & levant les yeux au ciel, avec

(1) Enſuite Cardinal d'Eſtrées.

avec un petit mouvement des épaules, je chante moins agréablement que Noblet;

> Mais, helas! quand l'âge nous glace,
> Nos beaux jours ne reviennent jamais!

Le bruit court ici comme à Paris, que la Paix de Portugal eſt faite (1): mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambaſſadeur de Portugal (2), avec qui je jouë à l'Hombre tous les jours, n'en a aucune nouvelle de Lisbonne. Il ſe plaint, dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le *Portugal* ſoit compté pour rien; & voici ſon raiſonnement: *On croit*, dit il, *la Paix faite, parce qu'on ſait que l'Eſpagne nous offre tout: mais qui ſait ſi nous voulons recevoir tout? Ce qui vient des Caſtillans m'eſt ſuſpect: je ne croirai rien que je ne ſois informé par les avis de Lisbonne.* Il y a dépêché un Exprès pour cela, & pour les Affaires qu'il a en ce Pays-ci. L'Electeur de Cologne eſt à Amſterdam *incognitò*, & le Prince de Toſcane y arrive dans quelques jours. Le Prince de Strasbourg eſt à la Haye,

(1) Elle ſe fit le 25. de Février 1668.
(2) Don Franciſco de Mélos.

Haye, prêchant que la Paix se fera, & peu de gens le veulent croire. On est persuadé qu'avant que les Espagnols se soient bien resolus de traiter, on aura mis en campagne. Ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience : ils laissent gagner tout ce qu'on veut; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils se donnent peu d'action pour les éviter.

Voila tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous souvenez de mes Bagatelles de la Haye, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriez pas seulement le lire; outre que je sai assez bien vivre, pour vous exemter de l'ennui que vous en auriez. Dans la verité, il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez, mais il y en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des Observations que j'ai faites sur quelques Histoires Latines, je vous les envoyerai.

Je vous prie de faire bien mes remercimens à M***. Quelque estime que vous ayez pour lui, si vous le connoissiez autant que moi, vous l'estimeriez

 encore

encore davantage. Adieu, Monſieur, je ſuis né ſi reconnoiſſant, que par deſſein, ou par étude, je ne ſaurois devenir ingrat; & quelque réſolution que j'aye euë au commencement de ma Lettre, je ne puis la finir ſans vous aſſûrer qu'il me ſouviendra toute ma vie des obligations que je vous ai. Je ſouhaite que ce ſoit long-tems:

Mais, helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais!

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à caſſer & des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je vous dirois que vôtre Lettre eſt auſſi délicatement écrite qu'elle ſauroit l'être.



AU MEME.

MONSIEUR,

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce

ce MONSIEUR, & toute la cérémonie qui géne la liberté d'un Commerce de Lettres. Je vous prierai ensuite de vous moquer moins de moi par des louanges excessives que vous donnez à des Bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses: je souhaiterois qu'elles pussent faire le vôtre. Telles qu'elles sont, je ne laisserai pas de vous envoyer par le premier ordinaire, les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE, desquelles je vous ai parlé. Le premier donne tout au naturel: chèz lui les affaires sont de purs effets du témpérament; d'où vient que son plus grand soin est de donner la veritable connoissance des Hommes, par les Eloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre tourne tout en Politique, & fait des mystéres de tout, ne laissant rien desirer de la finesse & de l'habileté, mais ne donnant presque rien au naturel. Je passe de là à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires; & en huit ou dix lignes, je fais voir que Mr.

de Lionne le Ministre a réüni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils sauroient être. Il fait si froid que pour un empire je n'écrirois pas une feuille de papier. Je vous envoyerai aussi la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE, à mon avis, beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez. Voila tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous suis fort obligé de m'avoir envoyé la Traduction qu'a fait Mr. *Corneille* du petit Poëme Latin des Conquêtes du Roi : je louerois extrémement le Latin, si je n'étois obligé en conscience à louer davantage le François. Nôtre Langue est plus majestueuse que la Latine, & les Vers plus harmonieux, si je me puis servir de ce terme. Mais ce n'est pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de majesté aux pensées de Lucain, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de nôtre tems. Avec cela j'admi-

(1) Le Pere de la Ruë est l'Auteur du Poëme Latin sur *les Victoires du Roi en l'année* 1667. La Traduction de Mr. Corneille est imprimée à la fin du

j'admire encore plus ce que Corneille a fait de lui-même sur le Retour du Roi, que sa Traduction, toute admirable qu'elle est (1). Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poëme de cette force là, je ne ferois pas grand cas des Homeres, des Virgiles, & des Tasses. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi, d'avoir un homme qui puisse parler si dignement de ses grandes Actions.

Je vous prie d'assûrer Mr. de Lionne de mes très humbles respects Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ses bons offices quand il en trouvera l'occasion, & j'attens de vous une sollicitation discrette, qui ne l'importune pas, mais qui le fasse souvenir de tems en tems de l'Affaire de vôtre très-humble & très-obéïssant Serviteur.

Monsieur van Beuninghen s'en va Ambassadeur Extraordinaire en France (2); ce seroit bien mon fait de m'en retourner avec lui.

AU

du V. Tome de son THEATRE; suivie de son Poëme *au Roy sur son Retour de Flandre.*

(2) Il y alla sur la fin de Février 1668.



AU MEME.

J'Aurois à vous faire de grandes excuses de ne vous pas envoyer ce que je vous ai promis, s'il en valoit la peine. Je suis ingénieux à differer l'ennui que mes Bagatelles vous peuvent donner; & c'est une marque d'amitié que je vous donne assez délicate, cependant je passerai par dessus vôtre interêt & le mien, pour vous envoyer les Pieces que je fais copier présentement. J'en adresse une à Monsieur Vossius, mon Ami de Lettres, & avec qui il y a plus à apprendre, qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous dirai cependant que j'écris aux gens de guerre & de Cour comme un Bel-Esprit & un Savant; & que je vis avec les Savans comme un homme qui a vû la guerre & le monde.

Pour la Confession galante de ma faute dont vous me parlez, je n'aurois pas manqué de la faire, si j'avois eu dessein de faire voir ce que vous m'avez volé. Personne ne sait mieux que vous combien cela

cela étoit éloigné de ma penſée. Vous me ferez plaiſir de me faire ſavoir ſi je dois eſperer quelque retour en France, ou ſi je me dois réſoudre à habiter le reſte de mes jours les Pays etrangers. L'eſperance eſt la ſource, ou du moins une des premieres cauſes de l'inquiétude, & l'inquiétude n'eſt ſupportable qu'en amour, où elle a même des plaiſirs, puis que, comme vous ſavez;

Amour,
Tous les autres plaiſirs ne valent pas tes peines:

par tout ailleurs c'eſt un grand tourment. Nous n'avons point ici l'ATTILA de Corneille: vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques Piéces de Moliere, s'il y en a de nouvelles: je n'ai de curioſité que pour leurs Ouvrages. Les Anciens ont appris à Corneille à bien penſer, & il penſe mieux qu'eux. L'autre s'eſt formé ſur eux à bien dépeindre les gens & les mœurs de ſon ſiécle dans la Comédie; ce qu'on n'avoit pas vû encore ſur nos Théatres. Inſenſiblement me voila Savant avec vous; je vais recevoir une viſite de Monſieur Voſſius, à qui je parlerai

lerai de la Guerre de Flandre. Adieu, Monſieur; j'ai banni le premier une cérémonie ennuyeuſe, je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'aſſûrer Monſieur le Comte de Grammont, que je ſuis ravi de le voir Protecteur de la Maiſon de Grammont (1).



AU MEME.

VOus n'ètes pas de ces gens qui cherchent plus à ſe ſatisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs Amis, qu'à pouſſer à bout leur affaires. Le premier ſoin que vous avez pris de moi, me laiſſoit aſſez d'obligations; vôtre perſeverance & toutes ces peines induſtrieuſes que vous vous donnez, me font une eſpece de honte, & je les ſouffrirois malaiſément, ſi je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoi-

(1) Mr. le Comte de Guiche après avoir été long-tems exilé, avoit enfin obtenu ſon retour en France, par le crédit de Mr. le Comte de Grammont. Mr. de St. Evremend plaiſante ici, ſur ce que

moigner ma reconnoiſſance. Vous ſavez que rien n'égale la tendreſſe d'un malheureux; je ſuis naturellement aſſez ſenſible aux graces que je reçois; jugez ce que la mauvaiſe Fortune ajoûte encore à ce bon naturel. Du tempérament dont je ſuis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impreſſion que fait ſur moi vôtre générosité, & fais mon plaiſir le plus doux & le plus tendre, de me laiſſer toucher : mais quelquefois des réflexions ingrates veulent intereſſer mon jugement, & je me mets dans l'eſprit d'examiner de ſens froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien conſideré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une connoiſſance arrivée par hazard, ait pû produire les empreſſemens que vous avez dans les interêts d'un nouvel Ami.

Il ſemble que par une juſtice ſecrete les proches de Mr. de Lionne veuillent reconnoître la grande eſtime & la vénération

que le Comte de Grammont avoit ſû faire ce que le Maréchal de Grammont, ſon frere, avoit tenté pluſieurs fois inutilement.

ration que j'ai toûjours euë pour lui. Mr. le Marquis de Lesseins Lionne (1) au retour de Hollande faisoit ses affaires de toutes les miennes. Vôtre chaleur passe encore celle qu'il avoit. J'espere que vous en inspirerez quelque mouvement à Mr. le Marquis de ***, & qu'enfin les bons offices de Monsieur son Pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne sauriez vous imaginer combien je me sens touché de la nouvelle grace que Mr. le Marquis de *** vient de recevoir. Les grands services du Pere, les grandes esperances que donne le Fils, l'ont attirée ; j'entens les esperances des services qu'on attend de lui ; car pour le mérite, il est déja pleinement formé, & il n'est pas besoin de rien attendre de ce côté-là.

A peine ai-je eu le loisir de jetter les yeux sur ANDROMAQUE (2), & sur ATTILA (3): cependant il me paroît qu'ANDROMAQUE a bien de l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront

(1) Neveu de Mr. de Lionne le Ministre, du côté de sa Mere.

treront pas aſſez dans les choſes, l'admireront; ceux qui veulent des beautés pleines, y chercheront je ne ſai quoi qui les empêchera d'être tout à fait contens. Vous avez raiſon de dire que cette Piéce eſt déchûë par la mort de Montfleury; car elle a beſoin de grands Comédiens, qui rempliſſent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre, c'eſt une belle Piéce, & qui eſt fort au deſſus du médiocre, quoi qu'un peu au deſſous du grand. ATTILA au contraire a dû gagner quelque choſe par la mort de Montfleury. Un grand Comédien eût trop pouſſé un rôle aſſez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impreſſion à ſa ferocité ſur les ames tendres. Ce n'eſt pas que cette Tragédie n'eût été admirable du tems de Sophocle & d'Euripide, où l'on avoit plus de goût pour la Scene farouche & ſanglante, que pour la douce & la tendre. Tout y eſt bien penſé, & j'y ai trouvé de fort beaux vers. Pour le ſujet & l'économie des Pieces, je n'ai pas eu le loiſir d'y faire la moindre réflexion.

(2) Tragédie de Racine.
(3) Tragédie de Corneille.

Je souhaite de tout mon cœur que C
neille traite le sujet d'Annibal; & s'il
peut faire entrer la Conference qu'il e
avec Scipion avant la bataille, je m'im
gine qu'on leur fera tenir des discou
dignes des plus grands hommes du mo
de, comme ils l'étoient. Je vous envoy
les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE
dont je vous ai parlé, & je vous envoye
rai bien-tôt la DISSERTATION SU
L'ALEXANDRE; tout cela mal copié
Pour les Portraits ils sont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC MR. DE CANDALE, qu'on ne peut pas les en separer, & je ne puis pas envoyer encore l'Ouvrage. Adieu. Aimez-moi toûjours & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne sai pas si Mr. de Lionne veut qu'on le croye aussi poli, aussi délicat, autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces qualités-là ne produisent qu'une molle paresse, elles conviennent mal à un Ministre: mais quand un Ministre profond & consommé dans les affaires, se peut mettre au dessus d'elles, pour les posseder pleinement, & se faire encore quelque loisir agréable & voluptueux même, le mérite ne peut pas aller plus loin à mon avis.

OB-



OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE.

A MONSIEUR VOSSIUS (1).

J'AI voulu faire autrefois un Jugement fort exact de Sallufte & de Tacite; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déja fait, pour ne fuivre ni perdre entiérement ma penfée, je me fuis réduit à une feule Obfervation que je vous envoye.

Il me femble que le dernier tourne toute chofe en Politique : chez lui la Nature & la Fortune ont peu de part aux affaires ; & je me trompe, ou il nous donne fouvent des caufes bien recherchées,

(1) Ifaac Voffius, Fils du fameux Gerard Jean Voffius.

chées, de certaines actions toutes simpl ordinaires & naturelles.

Quand Auguste veut donner des borr à l'Empire, c'est à son avis par une . louse appréhension qu'un autre n'ait gloire de les étendre. Le même Emp reur, s'il en est crû, prend des mesur pour s'assûrer les regrets du Peuple R main, ménageant artificieusement les a vantages de sa mémoire par le choix d son Successeur (1).

L'esprit dangereux de Tibére, ses dis simulations, sont connués de tout le monde: mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme, que de donner à ce Prince un artifice universel; la nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toûjours quelque chose du temperament dans les desseins les plus concertés: & il n'est pas croyable que Tibére assujetti tant d'années aux volontés de Séjan, ou à ses infames plaisirs, ait pû avoir toûjours dans cette foiblesse & cet abandonnement,

(1) Voyez les REFLEXIONS *sur les divers Génies du Peuple Romain*; Chap. XVI. pag. 88.

ment, un Art si recherché; & une Politique si étudiée.

L'Empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un Lecteur s'occupe à considerer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secrettes d'Agrippine; l'esprit détourné de la noirceur de l'action, & de la funeste image de cette mort, laisse échapper le parricide à sa haine, & le pauvre mourant à sa pitié.

La Cruauté du même Néron dans la mort de sa Mere, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine auroit péri veritablement par une petite intrigue de cour si bien menée, il eût falu supprimer la moitié de l'art: car le Crime trouve moins d'aversion dans les esprits, &, si je l'ose dire, il se concilie le jugement des Lecteurs, lors qu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses Tacite fait des Tableaux trop finis, où il ne laisse

rien à desirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée ; quelquefois il passe au delà des affaires, par trop de pénétration & de profondeur: quelquefois des spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage, qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossiéres, dont la verité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel, que Tacite à la Politique. Le plus grand soin du premier est de bien connoître le génie des Hommes: les affaires viennent après naturellement, par des actions peu recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considerez avec attention l'Eloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la République, sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse, ses insinuations,

tions, ſon talent à inſpirer ſes mouvemens, & à s'unir les factieux; quand vous ſongerez que tant de diſſimulations étoient ſoûtenuës par tant de fierté où il étoit beſoin d'agir, vous ne ſerez pas ſurpris qu'à la tête de tous les ambitieux & de tous les corrompus, il ait été ſi près de renverſer Rome, de ruïner ſa Patrie. Mais Sallufte ne ſe contente pas de nous dépeindre les Hommes dans les éloges, il fait qu'ils ſe dépeignent eux-mêmes dans les Harangues, où vous voyez toûjours une expreſſion de leur naturel. La Harangue de Céſar nous découvre aſſez qu'une Conſpiration ne lui déplaît pas. Sous le zéle qu'il témoigne à la conſervation des Loix, & à la dignité du Sénat, il laiſſe appercevoir ſon inclination pour les Conjurés. Il ne prend pas tant de ſoin à cacher l'opinion qu'il a des Enfers; les Dieux lui ſont moins conſiderables que les Conſuls, & à ſon avis la Mort n'eſt autre choſe que la fin de nos tourmens, & le repos des miſérables. Caton fait lui-même ſon Portrait, après que Céſar a fait le ſien. Il va droit au bien; mais d'un air farouche : l'auſtérité de ſes mœurs eſt inſéparable de l'intégri-

té de sa vie : il mêle le chagrin de son esprit, & la dureté de ses manieres avec l'utilité de ses conseils. Ce seul mot d'OPTIMO CONSULI, qui fâcha tant Ciceron, pour ne pas donner à son mérite assez d'étenduë ; me fait pleinement comprendre, & les bonnes intentions, & la vaine humeur de ce Consul. Enfin par diverses peintures de differens Acteurs, non seulement je me représente les Personnes, mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la Conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'Histoire de Jugurtha. La description de ses qualités & de son humeur vous prépare à voir l'Invasion du Royaume, & trois lignes nous dépeignent toute sa maniere de faire la guerre. Vous voyez dans le Caractére de Metellus, avec le rétablissement de la Discipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'Armée en Afrique du même esprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paroît dans son Eloge ; peu attaché au devoir & à la régularité, donnant toutes

toutes choſes à la paſſion de ſe faire des Amis: *dein parentes abundè habemus, amicorum neque nobis neque cuiquam omnium ſatis fuit.* Ainſi Salluſte fait agir les hommes par tempérament, & croit aſſez obliger ſon Lecteur de les bien faire connoître. Toute perſonne extraordinaire qui ſe préſente, eſt exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part conſiderable à ſon ſujet. Tel eſt l'Eloge de Sempronia; ſelon mon jugement inimitable. Il va même chercher des conſiderations éloignées, pour nous donner les Portraits de Caton & de Céſar, ſi beaux à la vérité, que je les préfererois à des Hiſtoires toutes entieres.

Pour conclurre mon Obſervation ſur ces deux Auteurs; l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les cauſes générales des deſordres de la République, ſont très-ſouvent alleguées par celui-ci. Je ne ſai s'il deſcend aſſez aux interêts & aux conſiderations particulieres. Vous diriez que les conſeils ſubtils & rafinés lui ſemblent indignes de la grandeur de la République; & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'il va chercher dans la ſpéculation peu de choſes; preſque

tout dans les passions & dans le génie hommes.

On voit dans l'Histoire de Tacite p de vices encore, plus de méchancet plus de crimes; mais l'habileté les cc duit, & la dextérité les manie : on y p le toûjours avec dessein, on n'agit poi sans mesure; la cruauté est prudente, la violence avisée. En un mot, le crir y est trop délicat: d'où il arrive que l plus gens de bien goûtent un art de m chanceté qui ne se laisse pas assez conno tre, & qu'ils apprennent sans y penser devenir criminels, croyant seulement d venir habiles. Mais laissant-là Salluste Tacite dans leurs Caractéres differens, j dirai qu'on rencontre peu souvent ensem ble une connoissance délicate des Hom mes, & une profonde intelligence de affaires.

Ceux qui sont élevés dans les Compa gnies, qui parlent dans les Assemblées apprennent l'ordre, les formes & toute les matieres qui s'y traitent. Passant delà par les Ambassades, ils s'instruisent des affaires du dehors; & il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application

&

& l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les Cours, on les voit groſſiers au choix des gens, ſans aucun goût du mérite; ridicules dans leurs dépenſes & dans leurs plaiſirs.

Nos Miniſtres en France ſont tout à fait exemts de ces defauts-là; je le puis dire de tous ſans flâterie, & m'étendre un peu ſur Monſieur de Lionne, que je connois davantage. C'eſt en lui proprement que les talens ſéparés ſe raſſemblent; c'eſt en lui que ſe rencontrent une connoiſſance délicate du mérite des Hommes, & une profonde intelligence des affaires.

Dans la verité, je me ſuis étonné mille fois qu'un Miniſtre qui a confondu toute la Politique des Italiens; qui a mis en deſordre la Prudence concertée des Eſpagnols; qui a tourné dans nos interêts tant de Princes d'Allemagne, & fait agir ſelon nos deſſeins, ceux qui ſe remuent ſi difficilement pour eux-mêmes: je me ſuis étonné, dis-je, qu'un homme ſi conſommé dans les négociations, ſi profond dans les affaires, puiſſe avoir toute la délicateſſe des plus polis Courtiſans pour la converſation & pour les plaiſirs. On peut

dire de lui ce qu'a dit Salluste d'un gra homme de l'Antiquité, que son loisir voluptueux : mais que par une juste c pensation de son tems, avec la facilité travail dont il s'est rendu le maître, mais affaire n'a été retardée par ses Pl sirs (1).

Parmi les divertissemens de ce loisi parmi ses occupations les plus importa tes, il ne laisse pas de donner quelqu heures aux Belles-Lettres, dont Atticu cet honnête-homme des Anciens, n' voit pas aquis une connoissance plus dél cate dans la douceur de son repos, & tranquilité de ses études. Il sait de tou tes choses infiniment, & la science qu gâte bien souvent le naturel, ne fa qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'el le a d'obscur, de difficile, de rude, & lui apporte pleinement tous ses avanta ges, sans interesser la netteté & la poli tesse de son Esprit. Personne ne con noît mieux que lui les beaux Ouvrages personne ne les fait mieux : il sait égale ment

(1) *Igitur Sulla gentis patriciæ nobilis fuit, familia prope jam exstinctâ majorum ignavia literis Græcis atque Latinis juxta atque doctissumè eruditus, animo ingenti,*

ment juger & produire ; & je ſuis en peine ſi on doit eſtimer plus en lui la fineſſe du diſcernement, ou la beauté du génie. Il eſt tems de quitter le ſien, pour venir à celui des Courtiſans.

Comme ils ſont nourris auprès des Rois, comme ils font leur ſéjour ordinaire auprès des Princes, ils ſe forment un talent particulier à les bien connoître: il n'y a point d'inclination qui leur ſoit cachée, point d'averſion inconnuë, point de foible qui ne leur ſoit découvert. Delà viennent les inſinuations, les complaiſances, & toutes ces meſures délicates qui font un Art de gagner les cœurs, ou de ſe concilier au moins les volontés: mais ſoit manque d'application, ſoit pour tenir au deſſous d'eux les emplois où l'on s'inſtruit des affaires; ils les ignorent toutes également, & leurs agrémens venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la conſidération & du crédit. Ils vieilliſſent donc dans les Cabinets, expoſés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent

ingenti, cupidus voluptatum, ſed gloriæ cupidior: otio luxurioſo eſſe; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata, &c. SALLUSTII Bellum Jugurt.

vent souffrir leur censure; avec cette di ference que ceux-ci d'ordinaire font le choses qui leur conviennent, & que le autres ne peuvent s'abstenir de celles qu ne leur conviennent plus: & certes l plus honnête homme dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces Femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, nôtre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous: car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soûtient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. Les gens de Robe au contraire, paroissent moins honnêtes-gens quand ils sont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réüssir dans la ville, & les rend ridicules aux Courtisans: mais enfin, la connoissance de leur interêt les ramene à leur profession; & devenus habiles avec le tems, ils se trouvent en des postes considerables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les Courtisans qui s'élevent aux honneurs par de grands Emplois, ne laissent rien à desirer

desirer en leur suffisance; & leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de Cour la connoissance des affaires, & l'expérience dans la Guerre.



DISSERTATION
SUR LA TRAGEDIE
DE RACINE,
INTITULÉE
ALEXANDRE LE GRAND.
A
MADAME BOURNEAU.

DEpuis que j'ai lû le Grand Alexandre, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'allarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrois qu'avant sa mort il adoptât l'Auteur de cette Piéce, pour former avec la ten-

drene d'un pere son vrai successeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette Antiquité, qu'il posséde si avantageusement; qu'il le fît entrer dans le génie de ces nations mortes, & connoître sainement le Caractére des héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel Esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions, qui égalent la force de ses pensées: mais vous me permettrez de vous dire après cela qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réüssir: car l'Histoire d'Alexandre toute vraye qu'elle est, a bien de l'air du Roman; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux; c'est ôter à son Ouvrage, non seulement le crédit de la verité, mais l'agrément de la vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce maître de l'Univers, ou nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les vices qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit

pas:

pas: ne faiſons pas Scipion plus grand, quoi qu'on n'ait jamais vû chez les Romains une ame ſi élevée que la ſienne; il le faut faire plus juſte, allant plus au bien, plus moderé, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à Céſar contre Alexandre, n'alléguent en ſa faveur, ni la paſſion de la gloire, ni la grandeur de l'ame, ni la fermeté du courage. Ces qualités ſont ſi pleines dans le Grec, que ce ſeroit en avoir trop que d'en avoir plus; mais qu'ils faſſent le Romain plus ſage en ſes entrepriſes, plus habile dans les affaires, plus entendu dans ſes interêts, plus maître de lui dans ſes paſſions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes, s'eſt contenté de faire reſſembler à Alexandre celui dont il vouloit donner la plus haute idée: il n'oſoit pas lui attribuer de plus grandes qualités, il lui ôtoit les mauvaiſes: *Magno illi Alexandro, ſed ſobrio neque iracundo ſimillimus* (1).

Peut-être que nôtre Auteur eſt entré dans

(1) Velleius Paterculus (HIST. *Lib. II. c.* 41.) parlant de Céſar.

dans ces confiderations en quelque forte: peut-être que pour faire Porus plus grand, fans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaiffer fon Alexandre. Si ç'a été fon deffein, il ne pouvoit pas mieux réüffir; car il en fait un Prince fi médiocre, que cent autres le pourroient emporter fur lui comme Porus. Ce n'eft pas qu'Epheftion n'en donne une belle idée; que Taxile, que Porus même ne parlent avantageufement de fa grandeur: mais quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la foûtenir, fi ce n'eft que par modeftie il veuille paroître un fimple Homme chez les Indiens, dans le jufte repentir d'avoir voulu paffer pour un Dieu parmi les Perfes. A parler férieufement, je ne connois ici d'Alexandre que le feul nom: fon génie, fon humeur, fes qualités, ne me paroiffent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me paffionnent, & je trouve un Prince fi peu animé, qu'il me laiffe tout le fang froid où je puis être. Je m'imaginois en Porus une grandeur d'âme qui nous fût plus étrangere; le Héros des Indes devoit avoir un Caracte-

re différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler; un autre soleil; une autre terre y produisent d'autres animaux & d'autres fruits: les hommes y paroissent tout autres par la difference des visages, & plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison: une morale, une sagesse singuliere à la région, y semble régler & conduire d'autres esprits dans un autre Monde. Porus cependant, que Quinte-Curce dépeint tout Etranger aux Grecs & aux Perses, est ici purement François: au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amene en France, où il s'accoûtume si bien à nôtre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux Siécles, doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du tems où il a vêcu, & particuliérement dans le sien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'Asie autrement qu'un Consul Romain. L'un parlera comme un Monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves; l'autre comme un Magistrat qui anime

leu-

ſeulement les loix, & fait reſpecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, & agité d'une liberté farouche, qu'un Flâteur du tems de Tibére, qui ne connoiſſoit plus que l'interét, qui s'abandonnoit à la ſervitude. Il faut dépeindre differemment des perſonnes de la même condition & du même tems, quand l'Hiſtoire nous en donne de differens Caractéres. Il ſeroit ridicule de faire le même Portrait de Caton & de Céſar, de Catilina & de Ciceron, de Brutus & de Marc-Antoine, ſous ombre qu'ils ont vêcu dans la République en même tems. Le Spectateur, qui voit repréſenter ces Anciens ſur nos Théatres, ſuit les mêmes régles pour en bien juger, que le Poëte pour les bien dépeindre; & pour y réüſſir mieux, il éloigne ſon eſprit de tout ce qu'il voit en uſage, tâche à ſe défaire du goût de ſon tems, renonce à ſon propre naturel, s'il eſt oppoſé à celui des perſonnes qu'on repréſente: car les Morts ne ſauroient entrer en ce que nous ſommes; mais la raiſon, qui eſt de tous les tems, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands défauts de nôtre Nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son air, ou ses manieres. De-là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous; dont Corneille a fait une injuste & fâcheuse expérience dans sa SOPHONISBE. Mairet, qui avoit dépeint la sienne infidéle au vieux Syphax, & amoureuse du jeune & victorieux Massinisse, plût quasi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai esprit des gens de la Cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois, que les Citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes; Corneille, qui presque seul a le bon Goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à nôtre Siécle, pour être entré dans le génie de ces nations, & avoir conservé à la fille d'Asdrubal, son veritable Caractére. Ainsi, à la honte de nos jugemens, celui qui a surpassé tous nos Auteurs, & qui s'est peut-être ici surpassé lui-même, à rendre

rendre à ces grands noms tout ce qui leur étoit dû; n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, asservis par la coûtume aux choses que nous voyons en usage, & peu disposés par la raison à estimer des qualités & des sentimens qui ne s'accommodent pas aux nôtres.

Concluons, après une consideration assez étenduë, qu'Alexandre & Porus devoient conserver leur Caractére tout entier; que c'étoit à nous à les regarder sur les bords de l'Hydaspe, tels qu'ils étoient, non pas à eux de venir sur les bords de la Seine étudier nôtre naturel, & prendre nos sentimens. Le Discours de Porus devoit avoir quelque chose de plus étranger & de plus rare. Si Quinte-Curce s'est fait admirer dans la Harangue des Scythes, par des pensées & des expressions naturelles à leur nation; l'Auteur se pouvoit rendre aussi merveilleux, en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre Monde.

La Condition differente de ces deux Rois, où chacun remplit si bien ce qu'il se devoit dans la sienne; leur Vertu diversement exercée dans la diversité de

leur

leur fortune, attire la consideration des Historiens, & les oblige à nous en laisser une peinture: le Poëte qui pouvoit ajoûter à la verité des choses, ou les parer du moins de tous les ornemens de la Poësie, au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté; & soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par sécheresse & stérilité, il demeure beaucoup au dessous du veritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur, & tirer du fond de ces grandes Ames, comme fait Corneille, leurs plus secrets mouvemens: mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paroît, moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurois souhaité que le fort de la Piéce eût été à nous représenter ces Grands Hommes, & que dans une Scene digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs Ames jusqu'où elle pourroit aller. Si la Conversation de Sertorius & de Pompée (1) a tellement rempli nos esprits; que ne devoit-on

(1) Voyez le SERTORIUS de Corneille, Act. III. Sc. I.

on pas esperer de celle de Porus & d'Alexandre sur un sujet si peu commun? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette Guerre. En effet, ce Passage de l'Hydaspe si étrange qu'il se laisse à peine concevoir; une grande Armée de l'autre côté avec des chariots terribles, & des élephans alors effroyables; des éclairs, des foudres, des tempêtes qui mettoient la confusion par tout, quand il falut passer un fleuve si large sur de simples peaux; cent choses étonnantes qui épouvanterent les Macédoniens, & qui sûrent faire dire à Alexandre, qu'enfin *il avoit trouvé un peril digne de lui:* tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte, & dans la peinture de l'appareil, & dans le recit de la Bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie, pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'interêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un pays, la conservation d'un Royaume n'excite point Porus au combat; il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane,

ne, & l'unique but de sa valeur est de se rendre recommendable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers Errans, quand ils entreprennent une Avanture; & le plus bel Esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer Don Quichote dans le Combat, qu'il ne se recommande à Dulcinée.

Un faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie; il importe peu aussi de donner la veritable idée d'un Prince obscur, dont la réputation n'est pas venuë jusques à nous: mais ces grands Personnages de l'Antiquité, si célébres dans leur siécle, & plus connus parmi nous que les vivans même, les Alexandres, les Scipions, les Césars ne doivent jamais perdre leur Caractére entre nos mains; car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs Vertus établies une fois chez nous, interessent l'amour-propre comme nôtre vrai mérite: on ne sauroit y apporter la moindre alteration, sans nous faire sentir ce changement avec violence. Sur tout, il ne faut pas

pas les défigurer dans la Guerre, pour les rendre plus illuſtres dans l'Amour. Nous pouvons leur donner des Maîtreſſes de nôtre invention, nous pouvons mêler de la paſſion avec leur gloire; mais gardons-nous de faire un Antoine d'un Alexandre, & ne ruïnons pas le Héros établi par tant de ſiécles, en faveur de l'Amant que nous formons à nôtre fantaiſie.

Rejetter l'Amour de nos Tragédies comme indigne des Héros, c'eſt ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un ſecret rapport; par je ne ſai quelle liaiſon qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres: mais pour les vouloir ramener à nous par ce ſentiment commun, ne les faiſons pas deſcendre au deſſous d'eux, ne ruïnons pas ce qu'ils ont au deſſus des hommes. Avec cette retenuë, j'avouerai qu'il n'y a point de ſujets où une Paſſion générale que la nature a mêlée en tout, ne puiſſe entrer ſans peine & ſans violence. D'ailleurs, comme les Femmes ſont auſſi néceſſaires pour la Repréſentation que les Hommes, il eſt à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur eſt le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune choſe. Otez

aux

aux unes l'expreſſion des ſentimens amoureux, & aux autres l'entretien ſecret où les fait entrer la confidence, vous les réduiſez ordinairement à des Converſations fort ennuyeuſes. Preſque tous leurs mouvemens, comme leurs diſcours, doivent être des effets de leur paſſion : leurs joyes, leurs triſteſſes, leurs craintes, leurs deſirs doivent ſentir un peu d'amour pour nous plaire.

Introduiſez une Mere qui ſe réjouït du bonheur de ſon cher Fils, ou s'afflige de l'infortune de ſa pauvre Fille, ſa ſatisfaction ou ſa peine fera peu d'impreſſion ſur l'ame des ſpectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce ſexe, voyons une Amante qui pleure la mort d'un Amant, non pas une Femme qui ſe déſole à la perte d'un Mari. La douleur des Maîtreſſes tendre & précieuſe nous touche bien plus que l'affliction d'une Veuve artificieuſe ou intereſſée, & qui toute ſincere qu'elle eſt quelquefois, nous donne toûjours une idée noire des enterremens & de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les Veuves qui ont jamais paru ſur le Théatre, je n'aime à voir que

la

la ſeule Cornélie (1); parce qu'au lieu de me faire imaginer des Enfans ſans Pere, & une Femme ſans Epoux, ſes ſentimens tous Romains rappellent dans mon eſprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand Pompée.

Voila tout ce qu'on peut raiſonnablement accorder à l'amour ſur nos Théatres: mais qu'on ſe contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être intereſſée, & que ſes plus grands partiſans ne croyent pas que le premier but de la Tragédie ſoit d'exciter des tendreſſes dans nos cœurs. Aux ſujets veritablement Héroïques, la grandeur d'ame doit être ménagée devant toutes choſes. Ce qui ſeroit doux & tendre dans la Maîtreſſe d'un homme ordinaire, eſt ſouvent foible & honteux dans l'Amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle eſt ſeule, des combats intérieurs qu'elle ſent en elle-même; elle peut ſoûpirer en ſecret de ſon tourment, confier à une chere & ſûre Confidente ſes craintes & ſes douleurs: mais ſoûtenuë de ſa gloire, & fortifiée par ſa raiſon, elle doit toûjours demeurer maîtreſſe de ſes ſentimens paſſionnés, & ani-

(1) Voyez le POMPE'E de Corneille.

animer ſon Amant aux grandes choſes par ſa réſolution, au lieu de l'en détourner par ſa foibleſſe.

En effet, c'eſt un ſpectale indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des ſoûpirs & des larmes: & s'il mépriſe fiérement les pleurs d'une belle perſonne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de ſon cœur que la dureté de ſon ame.

Pour éviter cet inconvenient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au Caractére des Femmes Illuſtres, qu'à celui de ſes Héros. Emilie anime Cinna à l'exécution de leur deſſein (1), & va dans ſon cœur ruïner tous les mouvemens qui s'oppoſent à la mort d'Auguſte. Cleopatre a de la paſſion pour Céſar, & met tout en uſage pour ſauver Pompée (2): elle ſeroit indigne de Céſar, ſi elle ne s'oppoſe à la lâcheté de ſon frere; & Céſar indigne d'elle, s'il eſt capable d'approuver cette infamie. Dircé dans l'OEDIPE conteſte de grandeur de courage avec Theſée, tournant ſur ſoi l'explication funeſte de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais

(1) Voyez le CINNA, Act. I. Sc. III.
(2) Dans la Tragédie de POMPE'E.

Mais il faut confiderer Sophonisbe (1), dont le Caractére eût pû être envié des Romains même. Il faut la voir facrifier le jeune Maffiniffe au vieux Syphax, pour le bien de fa Patrie: il faut la voir écouter auffi peu les fcrupules du Devoir en quittant Syphax, qu'elle avoit fait les fentimens de fon Amour, en fe détachant de Maffiniffe: il faut la voir qui foûmet toutes fortes d'attachemens; ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces paffions, à fon amour pour Carthage, & à fa haine pour Rome: il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne fe pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour fauver fon Pays, tirer du fien un dernier fecours pour fauver fa gloire & fa liberté.

Corneille fait parler fes Héros avec tant de bien-féance, que jamais il ne nous eût donné la Converfation de Céfar avec Cléopatre (2), fi Céfar eût crû avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie, quelque belle qu'elle puiffe être, jufqu'à rendre l'entretien d'un Amoureux agréable aux per

(1) Voyez la SOPHONISBE.
(2) Voyez le POMPE'E, Act. IV. Sc. III.

personnes indifferentes qui l'écoutent : il s'en fût passé assûrément, à moins que de voir la Bataille de Pharsale pleinement gagnée, Pompée mort, & le reste de ses partisans en fuite. Comme César se croyoit alors le maître de tout, on a pû lui faire offrir une gloire aquise, & une puissance apparemment assûrée : mais quand il a découvert la Conspiration de Ptolomée ; quand il voit ses affaires en mauvais état, & sa propre vie en danger ; ce n'est plus un Amant qui entretient sa Maîtresse de sa passion, c'est le Général Romain qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empressement, pour aller pourvoir à leur sûreté commune.

Il est donc ridicule d'occuper Porus de son seul amour, sur le point d'un grand Combat qui alloit décider pour lui de toutes choses : il ne l'est pas moins d'en faire sortir Alexandre, quand les Ennemis se rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empressement pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation pour aller revoir Cléophile ; lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuses, & à qui la victoire ne paroit assez pleine, que lors qu'il avoit ou détruit, ou pardonné. Ce que

je trouve pour lui de plus pitoyable, c
qu'on lui fait perdre beaucoup d'un c
sans lui faire rien gagner de l'autre. Il
aussi peu Héros d'Amour que de Gue
l'Histoire se trouve défigurée, sans qu
Roman soit embelli: Guerrier, dont
gloire n'a rien d'animé qui excite nô
ardeur; Amant, dont la passion ne p
duit rien qui touche nôtre tendresse.

Voila ce que j'avois à dire sur Alex
dre & sur Porus. Si je ne me suis pas
taché réguliérement à une Critique
acte, c'est que j'ai moins voulu exami
la Piece en détail, que m'étendre su
bien-séance qu'on doit garder à faire p
ler les Héros; sur le discernement qu
faut avoir dans la difference de leurs C
racteres; sur le bon & le mauvais us
des tendresses de l'Amour dans la Tra
die, rejettées trop austérement par ce
qui donnent tout aux mouvemens de
Crainte & de *la Pitié*, & recherchées
vec trop de délicatesse par ceux qui n'c
de goût que pour cette sorte de ser
mens.

Fin du second Tome.

T.

TABLE

des Matieres principales contenues dans le second Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que le Chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

G.

H.

I.

L.

M.

Mé-

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

Sopho-

FIN.

